11e année

N° 121

Fiction

Chaque mois

Déc. 1963

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SCIENCE - FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Philippe Jean.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

MARCEL BATTIN	58	Un jour comme les autres
	61	Mission à Versailles
	S. 1	Fond sonore
	71	Le lépreux
	S. 2	Les condamnés
	89	Le visiteur
	99	Contes d'un autre temps
avec Georges Gheorghiu :	S. 4	Heureux comme Dieu en France
GORDON R. DICKSON	51	La semaine de huit jours
	59	Les deux font la paire
	61	Simple affaire de technique
	73	Noël sur Cidor
	112	Le village hanté
MICHEL EHRWEIN	53	La harpe
	61	Les billes
	S. 1	L'heure du départ
	67	Les cerceaux
	73	Mon ami de loin
	S. 2	Le retour des étoiles
	83	Celui que Jupiter veut perdre
	88	Uranus
	93	Le couple
	95	Le retour des cigognes
	106	En voyage
	109	Les histoires
	S. 4	Les voix dans le désert
	120	Le miroir de la Barinia
ODETTE RAVEL	99	Aqua sacer
	116	La boîte à musique
ANDRE RUELLAN	S. 4	Point de tangence
avec Jacques Bergier :	115	Décalage
ROBERT SHECKLEY	4	Désirs de roi
	18	Tu seras sorcier !
	30	Les monstres
	50	Invasion avant l'aube
	53	Amour et Cie
	57	Le prix du danger
	78	Retour aux cavernes
	89	Refus d'obéissance
	120	L'Amérique utopique (1)

Vous lirez bientôt :

Vance Aandahl	Le vieil homme et la pomme
Octave Béliard	La découverte de Paris
Alfred Bester	Ces derniers temps
Jorge Luis Borges	Tlon Uqbar Orbis Tertius
Ray Bradbury	Le phénix
Ray Bradbury	L'abîme de Chicago
Jean Cassou	Guérir de la mort
Mildred Clingerman	Passion incendiaire
Philippe Curval	Vivement la retraite !
Henri Damonti	Un jeu très amusant
Avram Davidson	Le siège de Santiago
Michel Demuth	Les jardins de Ménastrée
Gordon R. Dickson	Opération Grand Frère
Alain Dorémieux	L'heure du passage
Michel Ehrwein	Les statues dormantes
Albert Ferlin	La question
Paul Grégor	La vallée des monstres
Zenna Henderson	Le retour
N. Ch.-Henneberg	Le rêve minéral
Rudyard Kipling	Eux
Fritz Leiber	Jardin d'enfants
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
Daniel Meauroix	L'un et l'autre
Kit Reed	L'hommage
Jacques Sternberg	Prélude à l'enfer
Robert Silverberg	Textes brefs
Bram Stoker	La vierge de fer
Theodore Sturgeon	Rien que l'amour
Roland Topor	Preuve par l'absurde
Jack Vance	Magie verte
Claude Veillot	En un autre pays
Pierre Versins	L'enfant né pour l'espace

ROBERT SHECKLEY

L'Amérique utopique

(suite et fin)

SYNOPSIS DE LA PREMIERE PARTIE

Cinq conteurs ont narré les aventures du grand voyageur Joenes, héros de la fin du XX[e] siècle et des premières années du XXI[e]. Il y a près de mille ans, Joenes quitta son île de Manituatua dans le Pacifique sud et partit pour la mystérieuse Amérique. Il y fit la connaissance de Lum, jeune homme tout à fait « dans le vent » qui l'initia aux plaisirs de la drogue, et celle de la voluptueuse Deirdre Feinstein.

La police de San Francisco arrêta Deirdre pour ivresse sur la voie publique et, Joenes intervenant, l'arrêta lui aussi. Un comité nommé par le Congrès jugea ses activités subversives et suspectes, et le remit entre les mains de l'Attorney Général.

L'Attorney Général voulait traduire Joenes devant la redoutable Chambre Etoilée. Mais, en manière de compromis, il l'envoya devant l'Oracle de Sperry.

Dans sa langue mathématique, l'Oracle de Sperry condamna Joenes à dix ans de travaux forcés avec sursis. Joenes partit immédiatement pour New York, où il rencontra un certain Kèce, comme dans « Kèce qu'y a ? ». Kèce lui expliqua que la foule qui se pressait dans les rues de la capitale était composée en grande partie de morts vivants. Il s'employait à définir cette affirmation quand l'arrivée d'un policier l'obligea à prendre rapidement congé.

Le policier dit à Joenes que ce Kèce était un voleur de bijoux notoire, donc qu'il ne fallait pas se fier à lui. En parlant de son dégoût pour Kèce, le désir le saisit de tirer son revolver et de faire appliquer la loi. Joenes échappa à sa fureur destructrice et prit la direction du nord.

Trois camionneurs le prirent à bord de leur véhicule ; ils écoutèrent son histoire et lui racontèrent la leur. Chacun des trois avait perdu la chose la plus importante du monde à ses yeux : l'un sa foi en la science, l'autre sa foi en la justice, le troisième sa foi en la religion. Tour à tour, ils expliquèrent à Joenes dans quelles circonstances cet événement s'était produit et lui donnèrent à comprendre que, peu à peu, une foi nouvelle remplaçait l'ancienne dans leur cœur.

Joenes n'eut pas le temps de réfléchir à ces histoires. A peine était-il descendu du camion qu'un homme le héla : c'était son vieil ami Lum, qui l'invitait à entrer dans l'Asile Psychiatrique pour les Criminels Aliénés Mentaux.

Cet établissement était, en fait, une colonie d'Artistes et d'Ecrivains ; on n'y gardait que quelques fous enchaînés dans la cave pour continuer à bénéficier de l'exemption d'impôts consentie par le Gouvernement. Un certain docteur Broign décrivit à Joenes les techniques thérapeutiques qu'il utilisait. Joenes aurait beaucoup aimé faire la connaissance d'un malade qui se croyait Dieu, mais celui-ci s'évada de sa cellule cadenassée avant l'entrevue.

La voluptueuse Deirdre Feinstein était là, elle aussi. Elle accueillit Joenes avec chaleur et lui apprit qu'elle comptait l'épouser le surlendemain. Pour plusieurs raisons, la perspective de cette alliance déplut à Joenes et il demanda à Lum de l'aider à partir de l'Asile.

Lum se conforma à son désir en le faisant nommer professeur à l'Université de Stephen's Wood dans le New Jersey. Joenes en fut ravi, mais il se heurta dès le premier jour à un obstacle d'importance : il ignorait quelle matière il était censé enseigner. Dès qu'il le sut, toutefois, il se mit au travail avec plaisir. Sa position à l'Université fut définitivement consolidée le jour où un groupe de professeurs l'invita à visiter la société utopique qu'ils avaient créée sur le Mont Chorowait, dans les Adirondacks.

Au premier abord, Joenes vit en Chorowait une délicieuse retraite pastorale. Il éprouva quelque surprise quand une jeune femme vint partager sa couche, mais, comme elle lui dit que la coutume le voulait ainsi, il accepta de bonne grâce. Cependant il n'était pas encore installé pour la nuit quand il entendit au dehors un terrible rugissement. C'était, lui expliqua la jeune femme, le cri de la Bête de Chorowait.

Joenes avait entendu parler de cette créature, mais il la croyait mythique. La jeune femme lui déclara qu'il n'y avait pas de mythes à Chorowait ; la Bête était aussi réelle que possible et elle voulait du sang.

Joenes ne put mettre sa parole en doute car, quelques secondes plus tard, une masse gigantesque s'abattait sur le mur de sa cabane. Et, levant les yeux, il rencontra, face à lui, le regard de la Bête.

---

9 b. La Bête de Chorowait

Cette créature ne ressemblait à rien de ce que Joenes avait jamais vu. Hormis la couleur, plutôt noire que fauve, sa tête massive rappelait celle d'un tigre. Son buste, orné de deux ailes rudimentaires, faisait penser à quelque oiseau monstrueux. Sa croupe, nettement reptilienne, s'achevait par une queue dont la longueur était au moins le double de celle du corps, épaisse par endroits comme une cuisse d'homme, entièrement recouverte d'écailles et de piquants.

Joenes saisit tout cela en un instant, si forte fut l'impression que la Bête produisit sur ses sens. Au moment où elle se ramassait

pour bondir, il saisit dans ses bras Laka évanouie et s'enfuit à toutes jambes. Avant de s'élancer à sa poursuite, la Bête prit le temps, pour se distraire, de saccager la cabane.

Joenes put rejoindre un groupe de chasseurs qui, sous la conduite de Lunu, s'apprêtaient, l'arc bandé ou l'épieu à la main, à combattre le monstre.

A côté d'eux se tenaient le sorcier du village et ses deux assistants. Le visage ridé de ce vieux sorcier était peint d'ocre et de bleu. De la main droite il brandissait un crâne, et de la main gauche il fouillait frénétiquement dans une pile d'ingrédients magiques. En même temps, il abreuvait ses assistants d'injures.

— « Imbéciles ! » hurlait-il. « Triples idiots ! Incapables ! Où est la mousse prélevée sur la tête du cadavre ? »

— « Sous votre pied gauche, monsieur, » dit l'un des assistants.

— « Quelle idée de l'avoir cachée là ! Donnez-la-moi. Et le fil rouge arraché au linceul ? »

— « Dans votre sacoche, monsieur, » dit le second assistant.

Le sorcier prit ce fil, le passa dans les orbites du crâne, enfonça la mousse dans les narines, puis se tourna vers ses aides.

— « Je vous ai envoyés déchiffrer, toi, Huang, le message des étoiles et toi, Pollito, celui du cerf sacré. Dites-moi rapidement et sans délai quel était le contenu de ces messages et ce que les dieux nous ordonnent de faire pour apaiser la Bête cette nuit. »

Huang dit : « Les étoiles veulent que l'on attache autour du crâne sacré une branche de romarin, en prenant soin de la nouer de droite à gauche. »

Le sorcier saisit une branche de romarin dans sa pile d'ingrédients et la fixa au crâne à l'aide d'un second fil arraché au linceul, dont il fit trois tours en allant de droite à gauche.

Pollito dit : « Le cerf sacré veut que l'on donne au crâne une pincée de poudre à priser ; c'est assez, a-t-il déclaré. »

— « Epargne-moi ces relents de rimes fausses et donne-moi la poudre à priser, » dit le sorcier.

— « Je ne l'ai pas, monsieur. »

— « Alors, où est-elle ? »

— « Hier soir, vous nous avez dit que vous vous en étiez procuré un sachet et que vous l'aviez mis en sécurité quelque part. »

— « Naturellement. Mais où ? » s'écria le sorcier en bouleversant sa pile d'ingrédients.

— « Peut-être à l'Autel Souterrain, » suggéra Huang.

— « Peut-être sous le Plongeoir Sacré, » renchérit Pollito.

— « Non, ces deux cachettes ne me rappellent rien, » déclara le sorcier. « Laissez-moi réfléchir... »

La Bête, cependant, ne lui en laissa pas le temps. Elle sortit de la cabane au petit trot et fonça sur le groupe de chasseurs. Une douzaine d'épieux et de flèches, bourdonnant dans les airs

comme un essaim de guêpes furieuses, s'élancèrent à sa rencontre, mais sans succès. Indemne, elle opéra une percée dans le front des chasseurs. Déjà le sorcier et ses aides avaient ramassé leurs ingrédients et s'étaient sauvés dans la forêt. Les chasseurs tournèrent bride, eux aussi, mais Lunu et deux de ses camarades furent tués.

Joenes suivit les chasseurs, et la peur lui donnait des ailes. Enfin, il arriva dans une clairière au centre de laquelle se dressait un autel de pierres ternies par le temps. Il y retrouva le sorcier et ses aides, derrière lesquels se pressait en tremblant le groupe des chasseurs. Dans la forêt, les hurlements de la Bête redoublaient de violence.

Le sorcier farfouillait sur le sol près de l'autel en disant : « Je suis presque certain d'avoir caché la poudre par ici. Je suis venu hier après-midi implorer sur elle la bénédiction particulière du soleil. Pollito, te rappelles-tu ce que j'ai fait ensuite ? »

— « Je n'étais pas là, » dit Pollito. « Vous nous avez dit que vous alliez accomplir un rite secret et que notre présence était interdite. »

— « Bien sûr que votre présence était interdite, » hurla le sorcier en creusant vigoureusement la terre autour de l'autel du bout de son bâton. « Mais vous ne m'avez pas espionné ? »

— « Nous ne nous le permettrions pas, » dit Huang.

— « Petits crétins ! Espèces de conformistes ! » rétorqua le sorcier. « Comment pouvez-vous espérer me succéder un jour si vous ne saisissez pas toutes les occasions de m'espionner ? »

La Bête apparut à l'extrémité de la clairière, à moins de cinquante mètres du groupe. Au même instant le sorcier se pencha, puis se redressa un petit sachet en peau de cerf à la main.

— « La voilà, bien sûr ! » cria-t-il. « Juste en dessous du maïs sacré que j'ai enterré hier après-midi. Allons, maladroits, vite, un autre fil ! »

Déjà Pollito le lui tendait. Avec une grande dextérité, le sorcier noua le sachet à la mâchoire inférieure du crâne, en prenant soin d'enrouler son fil trois fois de droite à gauche. Puis il soupesa le crâne dans sa main et dit : « Ai-je oublié quelque chose ? Je ne crois pas. Maintenant regardez, espèces de demeurés, observez bien le prodige. »

Il avança sur la Bête, en tenant le crâne dans ses deux mains. Joenes, les chasseurs et les aides regardaient bouche bée le monstre qui, après avoir creusé dans la terre avec ses griffes un trou de près d'un mètre de profondeur, l'enjamba et, l'air menaçant, fit quelques pas dans la direction du sorcier.

Le vieillard, impavide, continua de se rapprocher. Au dernier moment, il lança le crâne, qui frappa la Bête en pleine poitrine. Le coup parut bien faible à Joenes ; mais le monstre poussa un

rugissement de douleur, tourna les talons et gagna à grands bonds la forêt.

Les chasseurs étaient trop las pour fêter leur victoire contre la Bête. Ils retournèrent silencieusement dans leurs cabanes.

Quant au sorcier, il prit congé de ses aides en leur disant : « J'espère au moins que vous avez appris quelque chose aujourd'hui. Pour que l'exorcisme soit efficace, le crâne, ou *aharbitus*, doit frapper la Bête en pleine poitrine. Autrement, sa fureur ne ferait que s'accroître. Demain, nous étudierons l'exorcisme des trois cadavres, qui s'accompagne d'un très joli rituel. »

Joenes souleva dans ses bras Laka toujours évanouie et la porta dans sa cabane. A peine en avait-il franchi le seuil qu'elle reprit ses sens et l'étouffa sous une averse de baisers. Joenes la repoussa en la suppliant de ne pas faire violence à ses sentiments et de ne pas exciter ses émotions à lui. Mais la jeune femme se déclara transformée, même si le changement ne devait être que provisoire. Le spectacle de la Bête, la bravoure dont Joenes avait fait preuve en l'arrachant à ses griffes, l'avaient, dit-elle, bouleversée jusqu'aux tréfonds de son être. Et puis, la mort du pauvre Lunu lui avait fait toucher du doigt l'importance de la passion dans une existence éphémère.

Ces explications ne persuadèrent pas tout à fait Joenes, mais on ne pouvait nier que Laka eût effectivement changé. Elle avait les yeux brillants et, tout à coup, bondissant avec une agilité qui rappelait un peu celle de la Bête, elle se précipita sur Joenes, qu'elle renversa sur la couche d'aiguilles de pin.

Joenes se dit que, s'il connaissait mal les hommes, il connaissait encore moins les femmes. Et les aiguilles de pin lui faisaient horriblement mal au dos. Mais il oublia vite et sa douleur et son ignorance. Il n'eut pas le loisir d'y penser avant l'heure où les premiers rayons du soleil inondèrent la cabane et où Laka se faufila dehors pour retourner chez elle.

9 c. Nécessité de la Bête de Chorowait

Le matin venu, Joenes retrouva ses collègues de l'Université. Il leur raconta ses aventures de la nuit précédente et leur reprocha de ne pas l'avoir prévenu du danger qui le menaçait.

— « Mais, mon cher Joenes ! » dit le professeur Hanley. « Il fallait bien que vous voyiez de vos propres yeux cet aspect assentiel de Chorowait, pour pouvoir l'étudier sans préjugés. »

— « Même si j'avais dû y perdre la vie ? » s'écria Joenes, furieux.

— « Pas un instant vous n'avez couru le moindre danger, » déclara le professeur Chandler. « La Bête n'attaque jamais les personnes qui appartiennent de près ou de loin à l'Université. »

— « Elle avait pourtant l'air bien décidée à me tuer. »

— « Sans doute en avait-elle *l'air,* » dit Manisfree, « mais en fait elle ne cherchait qu'à atteindre Laka, victime qui lui convenait puisqu'elle est membre de Chorowait. Vous risquiez d'être quelque peu bousculé quand elle vous aurait arraché cette jeune femme des bras, mais il ne pouvait rien vous arriver de plus grave. »

Joenes éprouva une certaine contrariété en découvrant que ce péril, qui lui avait paru si proche la nuit précédente, n'avait jamais existé. Pour dissimuler son dépit, il demanda : « Qu'est-ce que c'est que cette créature et à quelle espèce appartient-elle ? »

Geoffrard (Latin et Grec) se râcla la gorge d'un air important et dit : « La Bête que vous avez vue cette nuit est unique, et il ne faut la confondre ni avec celle que poursuivait Sire Pellinore, ni avec les monstres de l'Apocalypse. La Bête de Chorowait s'apparente davantage à l'Opinicus qui était, selon les Anciens, à la fois chameau, lion et dragon, quoique nous ignorions dans quelles proportions. Cependant, même cette parenté est superficielle. Comme je vous l'ai dit, notre Bête est unique. »

— « D'où vient-elle ? » demanda Joenes.

Les professeurs se regardèrent et pouffèrent comme des écoliers. Blake (Physique) fut le premier à retrouver son sérieux. « En fait, » dit-il, « c'est à nous que revient l'honneur de l'avoir créée. Nous l'avons fabriquée segment par segment et membre par membre dans le Laboratoire de Chimie pendant nos week-ends et nos soirées. Le corps professoral tout entier a coopéré à son ébauche et à sa mise au point, mais je dois mentionner tout particulièrement les contributions des professeurs de Chimie, de Physique, de Mathématiques, de Cybernétique, de Médecine et de Psychologie, sans oublier les professeurs de Lettres et d'Anthropologie à qui nous devons l'idée elle-même. Le professeur Elling, qui occupe la chaire d'Arts Appliqués, mérite lui aussi des félicitations : c'est lui qui a recouvert le corps de la Bête d'une peau en plastique extrêmement résistante. Je mentionnerai en dernier lieu Mlle Hua, notre assistante, car, si elle n'avait pas été là pour collationner soigneusement nos observations, notre entreprise tout entière aurait risqué de s'effondrer. »

Les professeurs écoutaient Blake avec ravissement. Joenes, pour qui le mystère n'avait fait que se muer en énigme, n'y comprenait toujours rien. « La construction de la Bête a dû être très difficile, » lança-t-il enfin.

— « Oh ! oui, » répliqua Ptolémée (Mathématiques). « Sans compter le temps perdu et l'usure des instruments du laboratoire,

la fabrication des éléments spéciaux nous a coûté douze millions quatre cent mille dollars et soixante-trois *cents*. Hoggshead, notre comptable, a noté soigneusement nos dépenses pour le cas où on nous demanderait des comptes. »

— « Où vous êtes-vous procuré l'argent ? » s'enquit Joenes.

— « Le gouvernement nous a subventionnés, bien entendu, » répondit Harris (Sciences Politiques). « C'est mon collègue Finfitter l'Economiste qui s'est occupé avec moi de réunir les fonds. Il nous en est resté suffisamment pour organiser un grand festin une fois la Bête terminée. Dommage que vous n'ayez pas été présent à l'époque, Joenes. »

Harris prévint la question que Joenes était sur le point de lui poser en ajoutant : « Bien entendu, nous n'avons pas dit au gouvernement ce que nous faisions. Sans doute aurions-nous obtenu quand même notre subvention, mais après quels délais et au prix de quelle paperasserie ! Nous leur avons raconté que nous étudiions la possibilité d'une autoroute souterraine à huit voies traversant le pays d'une côte à l'autre dans l'intérêt de la défense nationale. Inutile de vous dire que le Congrès, qui réclame toujours l'amélioration du réseau routier, a immédiatement voté en notre faveur, et cela avec le plus grand enthousiasme. »

Blake prit la relève. « Nous étions nombreux à penser que cette autoroute était réalisable et même très nécessaire. Plus nous y réfléchissions, plus l'idée nous souriait. Mais la Bête devait passer avant. Et même en disposant de la subvention gouvernementale, la tâche était presque insurmontable. »

— « Vous rappelez-vous, » fit Ptolémée, « les difficultés énormes que nous avons rencontrées quand nous avons voulu programmer le cerveau électronique de la Bête ? »

— « Oh ! mon Dieu, oui ! » gloussa Manisfree. « Et quand il a fallu la doter d'un système de reproduction parthénogénétique ? »

— « Nous avons bien failli nous arrêter là ! » fit Dalton. « Mais pensez au mal que nous avons eu pour coordonner et stabiliser ses mouvements ! Il a fallu plusieurs semaines pour qu'elle cesse de tituber d'un mur du laboratoire à l'autre. »

— « C'est à cette époque-là qu'elle a tué le vieux Duglaston, le neurologue, » rappela Ptolémée avec tristesse.

— « Certains accidents sont inévitables, » observa Dalton. « Remercions le ciel d'avoir pu raconter à l'Administration qu'il avait pris son année de congé. »

Les professeurs semblaient avoir mille anecdotes à raconter à ce sujet. Mais Joenes rompit impatiemment le fil de leurs souvenirs.

— « Ce que je voudrais savoir, » dit-il, « c'est *pourquoi* vous avez fabriqué la Bête. »

— « Son existence était nécessaire, Joenes, » dit Blake. « Il fallait un monstre de ce type pour assurer le succès de notre expé-

rience et, par extension, la réalisation de l'avenir que Chorowait représente. Cette Bête, voyez-vous, est la nécessité implicite sur laquelle notre utopie tout entière repose.

» La Bête, mon cher Joenes, n'est autre que la Nécessité personnifiée. A notre époque, où toutes les montagnes sont escaladées, tous les océans conquis, où les planètes sont à portée de notre main et les étoiles inaccessibles, où les dieux sont morts et où l'Etat se désagrège, que reste-t-il à l'homme ? Il a besoin, pourtant, d'éprouver sa force contre quelque chose ; nous lui avons donné la Bête. L'homme ne sera plus jamais seul ; toujours, la Bête rôdera près de lui. Plus jamais, dans son oisiveté, il ne s'attaquera à son frère ; toujours il devra se tenir en alerte de peur que la Bête ne bondisse sur lui. »

— « La Bête, » dit à son tour Manisfree, « assure la stabilité et la cohésion de Chorowait. Si les membres de la communauté ne s'unissaient pas pour la combattre, elles les tuerait un à un. C'est grâce aux efforts de la population tout entière que ses déprédations se maintiennent dans des limites raisonnables. »

— « Et ils en respectent davantage la religion, » renchérit Dalton. « Il faut croire en quelque chose quand la Bête rôde autour de vous. »

— « C'est la négation même de la facilité, » dit Blake. « On ne peut être content de soi quand on se trouve en face de la Bête. »

— « Grâce à la Bête, » reprit Manisfree, « la communauté de Chorowait est heureuse, unie, croyante, proche de la terre et consciente des avantages de la vertu. »

— « Mais qu'est-ce qui l'empêche de détruire d'un seul coup toute la communauté ? » demanda Joenes.

— « Son programme, » rétorqua Dalton.

— « Pardon ? »

— « La Bête a été programmée, c'est-à-dire que certaines informations et certaines réactions ont été introduites dans son cerveau artificiel. Inutile de vous dire que nous avons procédé à cette opération avec beaucoup de soin. »

— « Vous lui avez enseigné à ne pas tuer les professeurs de l'Université ? »

— « Heu, oui. J'avoue que nous n'en sommes pas très fiers, mais nous avons pensé que cela valait mieux, pour quelque temps tout au moins. »

— « Que lui avez-vous appris d'autre ? »

— « A s'attaquer en priorité au chef de Chorowait ou au groupe qui régit la communauté, puis aux personnes corrompues et enfin à n'importe quel Chorowaitien. En conséquence, le chef se trouve dans l'obligation de se protéger, lui et son peuple, contre la Bête. Cela suffit pour l'empêcher de faire des bêtises. Mais il doit aussi

coopérer avec les prêtres, sans qui il serait impuissant. Ce qui fait que les deux forces se balancent l'une l'autre. »

— « Nous avons pris grand soin de préserver la séparation de l'Eglise et de l'Etat, » dit Harris. « Voyez-vous, il n'existe pas de système unique, susceptible de servir en toutes occasions. Il y a, au contraire, un très grand nombre de formules que l'on doit calculer chaque jour en se fondant sur les cycles lunaire et stellaire, et sur des variables telles que la température, l'humidité, la vitesse du vent, etc. »

— « Ces calculs doivent donner beaucoup de travail aux prêtres, » remarqua Joenes.

— « En effet. Tellement de travail qu'il n'ont pas le temps d'intervenir dans les affaires de l'Etat. Pour empêcher définitivement l'accession au pouvoir d'un clergé riche, sûr de lui et outrecuidant, nous avons introduit dans le cerveau électronique de la Bête un facteur qui se présente à intervalles irréguliers. Dans ces cas-là, elle s'attaque au sorcier et à personne d'autre. Ce qui fait que le sorcier et le chef courent exactement les mêmes risques. »

— « Vous voyez comment tout cela s'emboîte, » dit Blake. « Le chef et le sorcier ne peuvent maintenir leurs positions qu'avec le soutien du peuple. Un chef impopulaire n'aurait personne pour l'aider à combattre la Bête et se ferait vite tuer. Un sorcier impopulaire ne recevrait pas les substances qui lui sont indispensables pour l'apaiser et qui doivent être réunies grâce aux efforts de la population tout entière. Ce qui signifie que le pouvoir du chef et du sorcier s'appuie sur le consentement et l'approbation populaires, donc que la Bête assure à Chorowait l'existence d'une démocratie véritable. »

— « Il y a quelques à-côtés intéressants dans tout cela, » dit Hanley, l'anthropologue. « C'est, il me semble, la première fois dans toute l'histoire que la gamme des instruments magiques au grand complet est objectivement indispensable. Et c'est aussi la première fois qu'une créature aussi proche du surnaturel existe réellement sur la terre. Cette situation pose bien entendu certains problèmes mais c'est le cas de tout système social au stade expérimental. Heureusement, ce stade touche à sa fin. »

— « Il s'achèvera, » dit Manisfree, « quand la Bête se reproduira. »

Les professeurs observèrent un silence respectueux.

— « Nous avons surmonté, » dit Ptolémée, « des difficultés considérables pour permettre à la Bête de se reproduire par parthénogénèse. Sa progéniture va se répandre dans les communautés avoisinantes. Ses rejetons ne seront pas programmés comme leur père : rien ne les obligera à rester dans les limites de Chorowait. Au contraire, chacun cherchera sa propre communauté pour y semer la terreur. »

— « Mais ces gens-là ne sauront pas de défendre contre eux, » dit Joenes.

— « Ils apprendront vite. Ils viendront chercher conseil à Chorowait, et là ils apprendront les formules particulières qui leur permettront de vaincre leurs Bêtes respectives. Ainsi naîtront les communautés de l'avenir, qui ne tarderont pas à se propager sur la surface de la terre. »

— « Nous ne comptons pas, du reste, nous arrêter là, » lança Dalton avec animation. « La Bête est une réalisation magnifique, mais ni ses enfants ni elle ne sont tout à fait à l'abri des capacités de destruction de l'homme. Aussi avons-nous obtenu du gouvernement d'autres subventions qui vont nous permettre de poursuivre notre œuvre. »

— « Nous remplirons les cieux de vampires mécaniques, » dit Ptolémée.

— « Des zombies adroitement articulés hanteront la terre ! » cria Dalton.

— « Des monstres fantastiques nageront dans les profondeurs des océans ! » hurla Manisfree.

— « L'humanité, » dit enfin Hanley, « vivra parmi les créations fabuleuses dont elle a toujours rêvé. Le griffon et la licorne, le monocéros et la martikora, l'hippogriffe et le centaure, tous ces monstres et d'autres encore existeront vraiment. La superstition et la crainte remplaceront la facilité et l'ennui ; le courage renaîtra, car il en faudra pour combattre les djinns. On se réjouira quand la licorne posera sa tête sur les genoux de la vierge, quand le Petit Peuple récompensera d'un sac d'or l'homme vertueux. L'avare sera infailliblement châtié par les coréophages, et le luxurieux devra redouter la rencontre de l'Aphrodite Pandemos incarnée. L'homme ne sera plus seul dans l'univers, il vivra avec des créatures aussi merveilleuses que lui-même. Et en accord avec les seules règles que sa nature accepte : celles qui lui sont imposées par un être surnaturel se manifestant sur la terre ! »

Joenes regarda les autres professeurs : ils rayonnaient. Alors il jugea préférable de ne pas leur demander si le monde extérieur désirait vraiment le règne du fabuleux, s'il ne valait pas mieux le consulter auparavant. Il ne leur dit pas non plus qu'à son avis le monde serait hanté, non par des êtres mythiques, mais par une quantité de machines fabriquées de la main de l'homme et censées agir comme le produit de son imagination, des machines qui, au lieu d'être divines et infaillibles, seraient mortelles et faillibles, sottement destructrices, extrêmement irritantes et faciles à anéantir dès que l'on trouverait le moyen de le faire.

Du reste, ce n'est pas uniquement par considération pour les sentiments de ses collègues que Joenes se tut. Il redoutait que ces

enthousiastes ne décidassent de le tuer s'il se montrait par trop rebelle à leurs explications. Il garda donc le silence et, dans la voiture qui le ramenait à l'université, il songea longuement aux difficultés de la vie humaine.

De retour à Stephen's Wood, Joenes résolut de quitter le plus tôt possible ce hâvre d'érudition.

***

10. COMMENT JOENES ENTRA AU SERVICE DU GOUVERNEMENT

(*d'après Ma'aoa de Samoa*)

L'occasion de quitter l'université se présenta pour lui dès la semaine suivante, quand un agent recruteur du gouvernement visita les lieux. Cet homme se nommait Ollin, et il était sous-secrétaire au Service du Personnel. Joenes alla le voir. Il l'accueillit chaleureusement.

— « Asseyez-vous donc. Cigarette ? Whisky ? Je suis content de voir arriver quelqu'un. Je croyais que les grosses têtes de Stephen's Wood avaient leur petit projet à elles pour sauver le monde. Une espèce de monstre mécanique, non ? »

Joenes fut très étonné de constater qu'Ollin était au courant de l'expérience de Chorowait.

« Nous ouvrons l'œil, » dit Ollin. « Au début nous nous sommes laissés avoir parce que nous pensions que ce monstre était destiné à quelque film d'horreur. Mais à présent nous savons ce qui se passe et le F.B.I. s'en occupe. Le tiers de la communauté de Chorowait est composé d'hommes à eux, qui travaillent en secret. Nous prendrons des mesures dès que nous aurons suffisamment de preuves. »

— « La Bête mécanique risque de se reproduire dans peu de temps. »

— « Ce sera une preuve de plus. Mais revenons à vous. Je suppose que vous avez envie d'entrer au service du gouvernement ? »

— « Oui. Je m'appelle Joenes et... »

— « Je suis au courant de tout cela, » dit Ollin en ouvrant une serviette volumineuse d'où il sortit un carnet de notes.

« Voyons, » reprit-il en tournant les pages. « Joenes. Arrêté à San Francisco pour avoir tenu sur la voie publique des propos d'allure subversive. Traduit devant un comité désigné par le Congrès, jugé peu coopératif et irrespectueux, surtout en ce qui concerne Arnold et Ronald Black, les deux espions jumeaux de l'Octogone. Condamné par l'Oracle à dix ans de travaux forcés avec sursis. Bref séjour dans un Asile Psychiatrique pour Crimi-

nels Aliénés Mentaux, puis attribution d'une chaire dans cette université où il est resté quotidiennement en contact avec les fondateurs de la communauté de Chorowait. »

Ollin referma son carnet et demanda : « Est-ce exact, approximativement, tout au moins ? »

— « Approximativement, en effet, » répondit Joenes qui sentait l'impossibilité de discuter ou d'expliquer son cas. « Je suppose que mon dossier me rend inéligible. »

Ollin rit de bon cœur en entendant ces paroles. Il s'essuya les yeux et dit : « Joenes, votre séjour ici a dû vous amollir la cervelle. Il n'y a rien de si terrible dans votre dossier. On peut toujours canaliser l'idéalisme dans les voies où on le juge utile. Nous ne sommes pas des hypocrites, Joenes. Nous savons qu'aucun de nous n'est absolument pur, que tout homme a dans son passé quelque petite chose dont il n'est pas fier. Pour nous, vous êtes innocent comme l'agneau qui vient de naître, vous savez. »

Joenes exprima toute la reconnaissance que lui inspirait l'attitude du gouvernement.

— « Si vous avez quelqu'un à remercier, » dit Ollin, « c'est Sean Feinstein. En sa qualité d'Assistant Spécial à l'Assistant du Président, il vous a chaudement recommandé. Nous avons soigneusement étudié votre cas et nous en avons conclu que vous étiez justement l'homme qu'il nous fallait. »

— « Vraiment ? » fit Joenes.

— « Sans aucun doute. Nous, les politiciens, nous sommes des réalistes. Nous avons conscience des milliers de problèmes qui nous assaillent. Pour les résoudre, ces problèmes, il nous faut des penseurs audacieux, indépendants, qui ne redoutent rien au monde. Seule l'élite est susceptible de nous convenir, et nous ne nous laisserons arrêter par aucune considération secondaire. Nous avons besoin d'hommes tels que *vous,* Joenes. Voulez-vous entrer au service du gouvernement ? »

— « Oui ! » cria Joenes, tout brûlant d'enthousiasme. « Et je tâcherai de justifier la confiance que Sean Feinstein et vous avez placée en moi. »

— « J'étais sûr que vous réagiriez ainsi, Joenes, » dit Ollin d'une voix étranglée par l'émotion. « La réaction est toujours la même. Du fond de mon cœur, merci. Signez ici et ici. »

Ollin présenta à Joenes, qui le signa, un formulaire standard. Le sous-secrétaire rangea le papier dans sa serviette et serra chaleureusement la main de Joenes.

« Dès à présent, vous êtes au service du gouvernement. Merci, Dieu vous bénisse, et rappelez-vous que nous comptons sur vous. A présent, je vais vous demander de m'excuser, j'ai une conférence à faire à Radcliffe. »

Le lendemain matin, Joenes reçut une lettre officielle par mes-

sager spécial. Il devait se présenter salle 432, Aile Est, Portico Building, à Washington. La lettre était signée d'un personnage considérable : John Mudge, l'Assistant Spécial du Chef des Services de Coordination.

Joenes prit immédiatement congé de ses collègues, jeta un dernier regard aux pelouses vertes et aux allées cimentées de l'Université, et monta à bord du premier avion pour Washington.

Quelle émotion il ressentit à son arrivée dans la capitale ! Il arpenta les rues de marbre rose, passa devant la Maison Blanche, siège de la puissance impériale américaine, vit sur sa gauche les grands bâtiments de l'Octogone, qui remplaçaient le vieux Pentagone devenu trop petit, et, derrière, ceux qui abritaient le Congrès.

Aux yeux de Joenes, ces édifices incarnaient tout le romanesque de l'histoire. Les splendeurs du vieux Washington, capitale de la Confédération Hellénique avant la désastreuse Guerre Civile, dansaient devant ses yeux. Il croyait assister à l'un de ces débats immenses qui opposaient Périclès, représentant de la loge des tailleurs de marbre, à Thémistocle, le farouche commandant de sous-marin. Il pensait à Cléon, arrivant de sa villa arcadienne dans le New Hampshire pour exposer avec sa concision habituelle les raisons pour lesquelles il fallait continuer la guerre. Le philosophe Alcibiade, député de sa Louisiane natale, avait vécu pendant quelque temps dans cette ville. Sur ces marches, Xénophon, revenant de conduire ses dix mille hommes des rives du Yalu au sanctuaire de Pusan, avait reçu l'ovation de la foule.

Les souvenirs lui venaient en masse. C'était là que Thucydide avait écrit la version définitive de son magistral ouvrage, l'histoire de la tragique Guerre Inter-Etats ; là qu'Hippocrate avait conquis la fièvre jaune et, fidèle à son serment, n'en avait jamais soufflé mot ; là enfin que Lycurgue et Solon, les premiers juges de la Cour Suprême, s'étaient affrontés dans de passionnantes discussions sur la nature de la justice.

Ces grands hommes semblaient se presser autour de lui tandis qu'il traversait les larges boulevards de Washington. En pensant à eux, Joenes prit la résolution de travailler jusqu'à la limite de ses forces pour se montrer digne de ses ancêtres.

C'est dans cet état d'esprit extatique qu'il se présenta Salle 432 de l'Aile Est. John Mudge, l'Assistant Spécial, lui souhaita la bienvenue sans délai.

— « Eh bien, Joenes, » dit-il, « vous avez été assigné à notre service, et nous en sommes très heureux. Mieux vaut que je vous explique tout de suite le rôle de notre bureau. Nous sommes une agence inter-services destinée à éviter qu'il y ait double emploi dans les activités des forces militaires semi-autonomes. En outre,

nous centralisons les informations pour tous les services, et nous conseillons le gouvernement en matière de guerre psychologique, économique et militaire. »

— « C'est beaucoup, » dit Joenes.

— « C'est même beaucoup trop, » répliqua Mudge. « Et pourtant, nos travaux sont absolument nécessaires. Je vous ai dit que nous étions responsables de la coordination entre les services. Eh bien, pas plus tard que l'année dernière, alors que nos bureaux n'existaient pas encore, des éléments de notre Armée se battirent pendant trois jours dans les jungles épaisses du nord de la Thaïlande. Imaginez leur contrariété quand ils découvrirent qu'ils s'étaient attaqués à un bataillon fortement retranché de marines américains ! Imaginez l'effet qu'une mésaventure de ce genre peut avoir sur le moral de nos troupes ! Or, nos effectifs militaires forment sur la surface du globe une ligne à la fois si longue et si ténue, ils sont disposés de façon si complexe que des incidents de ce genre risquent de se produire à chaque instant. »

Joenes hocha la tête. Mudge entreprit de lui expliquer la raison d'être de leurs autres tâches.

« Prenez, par exemple, l'espionnage. Autrefois, c'était l'affaire du C.I.A. (1). Mais, à présent, le C.I.A. refuse de nous transmettre ses renseignements ; il préfère nous réclamer des effectifs plus importants pour résoudre les problèmes qui ne cessent de se poser à lui. »

— « Déplorable, » dit Joenes.

— « Et, bien entendu, la situation est la même, à un degré plus important encore, pour les services de renseignements de l'Armée de Terre, de l'Armée de l'Air, des Forces Navales, des Corps de Marines, des Forces Spatiales, etc. Le patriotisme des hommes qui les composent ne peut être mis en question, mais chaque service ayant reçu les moyens de mener indépendamment *sa* guerre, se considère seul en mesure de juger le péril et de mener le conflit jusqu'à sa conclusion. Etant donnée cette situation, tous les renseignements que nous recevons sur l'état des forces ennemies sont ou contradictoires ou suspects. Ce qui paralyse le gouvernement, qui ne dispose pas des informations nécessaires pour décider de sa politique. »

— « Je n'aurais jamais cru que le problème fût si grave, » dit Joenes.

— « Il est grave et insoluble, » répliqua Mudge. « A mon sens, la faute en est aux dimensions mêmes de l'organisation gouvernementale, qui s'est enflée comme jamais encore dans le passé. Un savant de mes amis m'a dit un jour qu'un organisme qui grandit au point de dépasser sa taille naturelle tend à se scinder en ses

(1) Central Intelligence Agency. (NDLR).

divers composants, lesquels finissent par reprendre à leur compte le processus de croissance. Nous sommes devenus trop grands et le phénomène de fragmentation a commencé. Cependant, notre croissance est une conséquence naturelle de l'époque, et nous ne pouvons encore laisser l'édifice s'effondrer. Nous sommes toujours en pleine guerre froide, et nous devons colmater les fissures de façon à obtenir un semblant d'ordre et de coopération. Notre rôle à nous consiste à découvrir la vérité sur l'état des forces ennemies, à présenter cette vérité au gouvernement tout en lui suggérant une politique, et à obtenir des différents services qu'ils se conforment à cette politique. Nous devons persévérer jusqu'à ce que le danger externe ait disparu. Alors nous pourrons espérer réduire les dimensions de notre bureaucratie avant que les puissances du chaos ne s'en chargent pour nous. »

— « Je crois comprendre, » dit Joenes, « et je suis tout à fait d'accord. »

— « J'en étais sûr. Je l'ai su dès que j'ai pris connaissance de votre dossier, et c'est pourquoi j'ai demandé que vous soyez attaché à mon service. Cet homme, me suis-je dit, est naturellement doué pour la coordination, et, en dépit de nombreuses difficultés, j'ai réussi à obtenir l'autorisation du gouvernement. »

— « Je croyais devoir ma nomination à Sean Feinstein, » fit Joenes.

Mudge sourit. « Sean n'est guère qu'un homme de paille : il se contente de signer les papiers que nous plaçons devant lui. Patriote de grande classe, il s'est volontairement proposé pour jouer un rôle secret mais nécessaire, celui de bouc émissaire du gouvernement. Nous prenons en son nom toutes les décisions douteuses, impopulaires ou sujettes à caution. Quand cela tourne bien, le crédit va aux chefs de service ; quand cela tourne mal, c'est Sean qui supporte tout le blâme. Ainsi, une seule personne en souffre, et l'efficacité des autres n'est pas affectée. »

— « Ça ne doit pas être très agréable pour Sean. »

— « Certes non. Mais peut-être serait-il malheureux si nous lui rendions la vie trop agréable. C'est du moins ce que pense un psychologue de mes amis. Un autre psychologue de ma connaissance, d'une tournure d'esprit plus mystique, croit que Sean Feinstein remplit une fonction historique indispensable, qu'il est destiné à être un élément moteur d'hommes et d'événements, un personnage crucial, un facteur d'émancipation des masses ; et que, pour cette raison même, il est détesté de ce peuple qu'il sert. Mais quelle que soit la vérité, je considère Sean comme un personnage éminemment nécessaire. »

— « J'aimerais le rencontrer et lui serrer la main. »

— « C'est impossible pour l'instant. Il est au pain et à l'eau

dans sa cellule. On l'accuse d'avoir dérobé à l'armée américaine 24 howitzers et 187 grenades atomiques. »

— « L'a-t-il fait réellement ? »

— « Oui. Mais sur notre demande. Nous en avons armé un détachement des Transmissions, ce qui nous a permis de gagner la bataille de Rosy Gulch au sud-est de la Bolivie. J'ajouterai que le détachement en question réclamait en vain ces armes depuis fort longtemps. »

— « Je suis désolé pour Sean. A quoi est-il condamné ? »

— « A la peine capitale. Mais il sera grâcié. Il l'est toujours. Sean est un personnage trop important pour qu'on ne le grâcie pas. »

Mudge détourna la tête, puis s'adressa de nouveau à Joenes.

« La mission que nous allons vous confier, » dit-il, « est d'une importance extrême. Nous vous envoyons en Russie faire une tournée d'inspection et d'analyses. Certes, ce ne sera pas la première. Mais, jusqu'à présent, les agents que nous avons expédiés là-bas revenaient, soit avec des informations suspectes parce que vues sous l'angle du Service dont ils dépendaient, soit avec des informations valables que l'on classait parmi les documents Top Secret et que l'on enfermait sans les lire dans la salle Top Secret des souterrains de Fort Knox. Mon chef m'a promis, et je vous promets à mon tour, que votre rapport ne connaîtra pas un destin de ce genre. On en prendra connaissance, on s'inspirera de ses conclusions. Nous sommes décidés à faire accepter le principe de la coordination : tout ce que vous nous direz de l'ennemi sera tenu pour vrai et utilisé. A présent, Joenes, nous allons vous inscrire définitivement dans nos services ; vous recevrez ensuite vos instructions. »

Sous la conduite de Mudge, Joenes passa dans les bâtiments qui abritaient les Services de Sécurité. Un colonel phrénologue lui tâta le crâne où risquaient de se dissimuler des bosses suspectes, puis le remit successivement entre les mains des astrologues, des voyantes qui lurent son avenir, les unes dans les cartes, les autres dans les feuilles de thé, des physiognomistes, des psychologues, des casuistes et des calculatrices électroniques. Au terme de leurs examens respectifs, ces diverses personnalités le déclarèrent loyal, sain d'esprit, responsable, solide, respectueux et, surtout, veinard. En conséquence, il reçut son inscription définitive et l'autorisation de lire les documents classés.

Nous ne possédons qu'une liste partielle des papiers que Joenes lut entre les murailles d'acier des Salles Secrètes, sous la garde de deux sentinelles en armes auxquelles on avait bandé les yeux pour les empêcher de jeter par inadvertance un coup d'œil par-

dessus son épaule aux précieux documents. Mais nous savons qu'il parcourut :

« *Le Livre de Yalta* », compte rendu de la conférence historique qui réunit le Président Roosevelt, le Tsar Nicolas II et l'Empereur Ming. Joenes apprit en quoi les décisions fatidiques de Yalta avaient affecté la politique moderne et prit connaissance des protestations violentes qu'avait élevées à l'époque Don Winslow, le Commandant en Chef des Forces Navales.

« *J'étais une épouse de guerre du sexe mâle* », accablant exposé des pratiques contre nature en usage dans l'Armée.

« *La petite Annie contre l'Homme-Loup* », précis d'espionnage rédigé par l'espionne la plus accomplie qui ait jamais vécu.

« *Tarzan et la Cité Noire* », extraordinaire description des activités des commandos en Afrique Orientale sous l'occupation russe.

« *Les Cantos* », œuvre d'un auteur anonyme, exposant à mots couverts les théories monétaires et raciales de l'ennemi.

« *Buck Rogers sur Mungo* », document illustré sur les exploits les plus récents des cosmonautes américains (1).

« *Les premiers principes* », de Spencer ; « *Les Apocryphes* », d'un anonyme ; « *La République* », de Platon ; « *Maleus Malificarum* », écrit conjointement par Torquemada, l'Evêque Berkeley et Harpo Marx. Ces quatre ouvrages étaient l'essence même de la doctrine communiste et nous pouvons être certains que Joenes tira de leur lecture beaucoup de profit.

Bien entendu, il lut également « *Le playboy du monde occidental* », d'Emmanuel Kant, étude qui réfutait définitivement les ouvrages d'inspiration communiste mentionnés ci-dessus.

Aucune de ces œuvres n'est, hélas ! parvenue jusqu'à nous, nos ancêtres les ayant malheureusement imprimées sur papier au lieu de les apprendre par cœur. Nous donnerions beaucoup pour connaître la substance de ces documents qui façonnèrent la politique brillante et capricieuse de l'époque. Et nous serions bien curieux de savoir si Joenes parcourut également les rares classiques du xxᵉ siècle qui sont encore en notre possession, par exemple l'émouvant « *Boots* », gravé dans le bronze durable, ou « *Le Petit Manuel des Affaires Immobilières* », ce roman monumental qui presque à lui seul sculpta le caractère de l'homme du xxᵉ. Joenes rencontra-t-il le vénérable Robinson Crusoé, son contemporain et le plus grand poète du siècle ? Eut-il l'occasion de converser avec l'un des Robinsons Suisses dont les sculptures ornent encore nombre de nos musées ?

Hélas ! Joenes ne nous a jamais parlé de ces choses. Ce n'est

(1) Les amateurs de bandes dessinées auront reconnu au passage, dans cette liste hétéroclite, les noms de Don Winslow, de la Petite Annie et de Buck Rogers — trois héros bien connus — ainsi que de la planète Mungo, théâtre des aventures de Flash Gordon. (NDLR).

pas sur des sujets culturels que son récit met l'accent, mais sur des matières d'une importance beaucoup plus considérable à cette époque troublée.

Enfin, après avoir lu sans interruption pendant trois jours et trois nuits, Joenes se leva et quitta les murailles d'acier des Salles Secrètes gardées par les deux sentinelles aux yeux bandés. Il connaissait à présent l'état de la nation et du monde. Ce fut avec un mélange d'espoir et de crainte qu'il ouvrit l'enveloppe contenant ses instructions.

Il devait se présenter salle 18891, étage 12, niveau 6, aile 63, sous-section AJB-2 de l'Octogone. L'enveloppe contenait également une carte qui devait l'aider à trouver son chemin dans cet immense édifice. Dans la salle 18891 l'attendrait un personnage d'un rang élevé, connu sous le nom de M. M., qui lui donnerait ses dernières instructions et organiserait son départ sur avion spécial pour la Russie.

Le cœur de Joenes se gonfla de joie : il allait enfin avoir l'occasion de jouer son rôle dans les affaires internationales. Il se précipita à l'Octogone pour rencontrer son interlocuteur. Mais la mission qu'il désirait tant remplir ne se laissait pas saisir aussi facilement que cela.

*
**

11. LES AVENTURES DANS L'OCTOGONE

(les aventures dans l'Octogone et les quatre récits qui les composent ont pour narrateur Maubingi de Tahiti)

Brûlant d'enthousiasme, Joenes pénétra dans l'Octogone. Il resta un instant figé par l'étonnement car jamais il n'aurait imaginé qu'un bâtiment si majestueux et de proportions si gigantesques pût exister. Puis, recouvrant son sang froid, il s'élança dans les immenses vestibules et les interminables corridors, à l'assaut des divers escaliers, allées, couloirs et paliers.

Quand son premier élan se fut apaisé, il s'aperçut que sa carte était totalement inexacte : rien de ce qu'il voyait autour de lui ne correspondait à ses notations. Et même, on aurait pu croire qu'elle représentait un bâtiment tout différent. Joenes se trouvait alors en plein cœur de l'Octogone, aussi incapable de poursuivre son chemin que de revenir sur ses pas. Il mit la carte dans sa poche et décida de demander conseil à la première personne qu'il rencontrerait.

Bientôt il rattrapa un homme qui marchait à quelques pas devant lui dans un couloir. Cet homme portait un uniforme de

colonel des Services de Cartographie ; son maintien était à la fois aimable et distingué.

Joenes l'arrêta, lui expliqua qu'il était perdu et que sa carte ne semblait devoir lui être d'aucune utilité.

Le colonel y jeta un coup d'œil et dit : « Oh ! tout est parfaitement en règle. Cette carte appartient à la Série 2443-321 B, et nos bureaux l'ont publiée pas plus tard que la semaine dernière. »

— « Mais elle ne m'apprend rien, » dit Joenes.

— « Bien sûr que non, » répliqua le colonel avec fierté. « Vous rendez-vous compte de l'importance que revêt ce bâtiment ? Savez-vous qu'il abrite les organismes les plus haut placés et les plus secrets ? »

— « Je suis au courant, » dit Joenes. « Mais... »

— « Alors vous devez comprendre la situation dans laquelle nous nous trouverions si l'ennemi connaissait sa disposition et sa fonction exactes. Des espions s'infiltreraient dans ces couloirs. Déguisés en soldats, en hommes politiques, ils auraient accès à nos plus vitales informations. Aucune mesure de sécurité ne serait efficace contre un espion résolu et matois qui connaîtrait exactement les aîtres. Nous serions perdus, cher monsieur, irrémédiablement perdus. Mais une carte de ce genre, si déconcertante pour un espion, est pour nous une véritable sauvegarde. »

— « Je n'en doute pas, » dit Joenes avec politesse.

Le colonel caressa la carte avec amour et dit : « Vous n'imaginez pas les difficultés que peut soulever la fabrication de ces documents. »

— « Vraiment ? » fit Joenes. « J'aurais cru que rien n'était plus simple ! Tracer la carte d'un lieu imaginaire ne doit pas être si compliqué ! »

— « C'est ce que croit le profane. Seul un cartographe comme nous, ou un espion, pourrait apprécier l'envergure des problèmes que nous devons affronter. Fabriquer une carte qui ne révèle rien et pourtant qui semble vraie, même aux yeux d'un expert... cela, mon ami, ce n'est plus de la technique, c'est du grand art ! »

— « Je veux bien vous croire. Mais alors, pourquoi vous donner la peine de faire ces fausses cartes ? »

— « Pour des raisons de sécurité. Vous comprendriez cela si vous saviez ce que pense un espion quand il se procure une carte de ce genre ; vous verriez alors qu'elle s'attaque au défaut même de sa cuirasse, qu'elle lui ôte toute efficacité, chose qui ne se produirait pas s'il était simplement dépourvu de tout point de repère. Pour prendre conscience de cela, il faut connaître à fond la mentalité de l'espion. »

Joenes s'avoua dérouté par cette explication. Mais le colonel lui répéta qu'elle lui resterait forcément lettre morte s'il ignorait la façon de penser bien particulière de l'espion. Et, pour illustrer sa

théorie, il lui décrivit les réactions d'un individu de ce genre une fois en possession de la fameuse carte.

L'histoire de l'espion

L'espion (dit le colonel) a surmonté tous les obstacles qui se sont élevés sur sa route. Armé de la précieuse carte, il a pénétré en plein cœur du bâtiment. A présent, il essaie d'utiliser son document et il s'aperçoit aussitôt que ce qu'il voit autour de lui n'y est pas représenté. Mais il constate également que la carte est faite avec beaucoup de soin, qu'elle est imprimée sur un papier coûteux, qu'elle porte un numéro de série et le tampon du gouvernement. C'est une carte lucide et claire, un véritable chef d'œuvre. Va-t-il la jeter et s'efforcer de reproduire le tracé des complexités déconcertantes qui l'entourent sur un malheureux calepin, avec un crayon à bille qui ne marche pas très bien ? Certainement non. Peut-être y parviendrait-il, mais notre espion n'est qu'un homme. Ses piètres facultés d'observation, d'abstraction, d'imitation, de généralisation, il sait bien qu'elles ne peuvent rivaliser avec celles des experts. Il lui faudrait un courage extraordinaire et une immense confiance en soi pour se défaire de cette magnifique carte et poursuivre sa route en se fiant uniquement au témoignage de ses sens. Et, s'il possédait ces qualités-là, il ne serait pas espion. Il serait meneur d'hommes, artiste ou savant. Or, il n'est ni l'un ni l'autre : il est espion. C'est-à-dire qu'il a choisi un métier de détection et non d'action, un métier qui oblige à découvrir ce que les autres savent plutôt qu'à rechercher ce que l'on sait soi-même. Et il admet nécessairement l'existence de vérités externes à sa propre personne car nul espion de ce nom n'accepterait de croire qu'il a voué son existence entière à l'étude de choses erronées ou frivoles.

Tout cela entre en ligne de compte si l'on veut étudier le caractère d'un espion, quel qu'il soit, mais plus encore s'il s'agit d'un espion qui a volé une carte officielle et pénétré au cœur d'un bâtiment gardé de près.

Nous pouvons, je crois, en toute justice, supposer à notre espion des qualités de sincérité, d'enthousiasme, de ruse et de persévérance extraordinaires. Ces qualités lui ont permis de vaincre tous les dangers et de gagner une position avantageuse au centre de ce bâtiment. Mais elles ont aussi pour effet de façonner ces pensées, de lui rendre impossibles certaines actions. Il faut bien se rendre compte du fait que plus il sera doué, rusé, enthousiaste, patient, expérimenté, moins il sera susceptible d'imposer silence à ces vertus, de jeter la carte, de prendre un crayon, du papier blanc, et de griffonner ce qu'il voit. L'idée de se défaire d'une carte officielle vous paraît peut-être simple, à vous ; mais, pour l'espion, c'est un

« Non, » se dit-il enfin. « J'ai cette impression-là, mais la seule différence qui existe entre cet homme et moi est probablement affaire d'hérédité ou de milieu, que sais-je encore ? Cela ne doit pas me troubler. Je sais depuis toujours que les êtres humains sont étranges et imprévisibles. Les espions eux-mêmes, dont la mentalité est pourtant si facile à comprendre, ont des méthodes et des points de vue différents. Oui, ce monde est bizarre, et je le connais bien peu. Que sais-je de l'histoire, de la psychologie, de la musique, de l'art ou de la littérature ? Oh ! je suis capable de soutenir une conversation sur tous ces sujets-là, mais au fond de mon cœur je sais que j'ignore tout d'eux. »

Cette pensée le rend malheureux. Puis il se dit : « Heureusement, il y a quelque chose que je connais bien. Et c'est l'espionnage. Personne n'est omniscient et j'ai fait plus que ma part en devenant dans mon domaine l'expert que je suis. C'est dans cette spécialisation que réside mon espoir et mon salut, dans cette étroitesse même que gît ma vraie profondeur, l'étalon avec lequel je mesure le monde. Somme toute, je n'ignore rien ou presque de l'histoire et de la psychologie de l'espionnage, j'ai lu tout ce qu'il y a à lire là-dessus. J'ai admiré les plus célèbres tableaux d'espions et les œuvres musicales qui vantent leurs exploits me sont familières. Ainsi, ma profondeur me donne de l'envergure. La connaissance que j'ai de cette unique science m'assure une position ferme dans le monde. De là, je jouis d'une certaine perspective vis-à-vis du reste.

» Il est vrai, » se dit-il, « que je ne dois pas faire l'erreur de croire que tout se réduit à une question d'espionnage. Même s'il semble en être ainsi, ce serait par trop simplifier le problème. Non, l'espionnage n'est pas tout ! Ce n'est que la clé de tout. »

Une fois parvenu à cette conclusion, l'espion reprend : « Non, l'espionnage n'est *pas* tout ; mais, heureusement pour moi, l'énigme de la carte appartient à cette branche de la science. Les cartes sont le fondement même de l'espionnage et quand j'en tiens une à la main, sachant qu'elle a été émise par les services gouvernementaux, j'ai à résoudre un problème qui est exactement de ma compétence. Que la carte soit chiffrée ou qu'elle soit partiellement fausse, c'est, en tout cas, une affaire d'espionnage. Ce le serait encore si elle était *totalement* fausse. »

A présent, l'espion est prêt à analyser la carte. « Il y a, » se dit-il, « trois possibilités. Première hypothèse : la carte est authentique, et chiffrée. Il faut donc que je la déchiffre, en usant de toute ma patience et de toute mon habileté.

» Seconde hypothèse : la carte est authentique en partie seulement, et chiffrée. Je dois donc, avant de la déchiffrer, distinguer ce qui est authentique de ce qui ne l'est pas. Problème qui pour-

rait paraître difficile à un profane mais qui, pour un expert, est aisément surmontable. Et dès que j'aurai décodé la fraction la plus infime de la partie authentique, le reste me sera accessible. Hormis, bien sûr, la partie fausse qu'un autre que moi jetterait peut-être. Personnellement, je m'en garderai bien. Je traiterai la partie fausse exactement comme je le ferais de la carte tout entière si elle était inexacte dans sa totalité. Ce qui correspond à ma troisième hypothèse.

» Troisième hypothèse : la carte tout entière est fausse. Il ne me reste plus qu'à chercher quels renseignements je peux tirer de son inexactitude. Oui, supposons qu'elle le soit, quoique l'idée qu'une carte officielle puisse être fausse dans sa totalité soit absurde en soi. Ou plutôt, supposons que les cartographes aient eu l'*intention* de dessiner une carte inexacte. Je me demande alors : comment s'y prend-on pour dessiner une fausse carte ?

» Eh bien, ça n'est pas facile. Si le cartographe travaille dans ce bâtiment, s'il passe son temps à gravir ses escaliers ou arpenter ses couloirs, il doit le connaître mieux que personne. Comment, dans ce cas, pourrait-il éviter, en dessinant sa fausse carte, de reproduire par inadvertance une partie du vrai bâtiment ?

» Cela lui est impossible. La vérité dans laquelle il est plongé condamne automatiquement à l'échec sa quête d'une inexactitude absolue. Or, s'il a dessiné par accident une partie authentique du bâtiment, je ne peux manquer de la reconnaître et tous les systèmes de sécurité jalousement dressés devant mes pas vont s'écrouler.

» Mais supposons que ses supérieurs aient pleinement conscience de tout cela, qu'ils aient longuement réfléchi au problème que pose la fabrication d'une fausse carte. Accordons-leur le bénéfice du doute dans les limites exigées par la situation. Ils savent que la carte doit, pour remplir son but, être dessinée par un habile cartographe conformément aux règles logiques qui régissent l'art de l'architecture et celui de la cartographie ; qu'elle doit être entièrement fausse, et non vraie par endroits, même accidentellement.

» Supposons enfin que ces dits supérieurs aient pu mettre la main sur un cartographe civil qui ne soit jamais entré dans ce bâtiment. On l'y introduit les yeux bandés, on l'installe dans un bureau sous la garde d'une personne de confiance, et on lui ordonne de dessiner la carte d'un édifice imaginaire. Il s'exécute ; mais le problème n'en est pas résolu pour autant. Il se peut encore que, sans le savoir, l'artisan ait dessiné une fraction de la carte qui corresponde à la réalité. Il faut donc faire vérifier son œuvre par un autre cartographe qui, lui, connaisse le bâtiment. Et on ne peut choisir personne d'autre car seul un cartographe a les compéten-

ces nécessaires pour être bon juge. Donc, cet homme déclare que la carte est parfaite puisque fausse de A jusqu'à Z.

» Dès lors, nous en revenons à notre première hypothèse : la carte n'est qu'un message chiffré ! Elle a été dessinée par un cartographe civil passé maître en la matière, donc elle se conforme aux principes généraux qui régissent l'art de l'architecture et l'art de la cartographie. Elle a été jugée fausse, mais cela par un cartographe officiel qui *connaissait la vérité,* donc qui a décidé de chaque détail sur la base de ses connaissances. Bref, cette carte soi-disant fausse n'est qu'une sorte d'image inversée ou déformée de la réalité telle que la connaît le cartographe officiel ; et les liens qui unissent le vrai bâtiment à la fausse carte ont été établis par le biais de son jugement, puisqu'il connaissait et le vrai et le faux, puisque c'est lui qui s'est prononcé sur leur dissemblance. Son intervention même démontre la nature de la fausse carte... qui, étant une distorsion logique chargée de dissimuler la vérité, mérite bien le nom de code !

» Or ce code, puisqu'il observe les principes universels de l'architecture et de la cartographie, est susceptible d'être déchiffré ! »

L'analyse de l'espion est terminée. Ses trois hypothèses se sont réduites à une seule : la carte est authentique, et elle est en code.

Enthousiasmé par sa découverte, l'espion se dit : « Ils ont essayé de me duper, mais c'est chose impossible dans mon domaine d'élection. Ma quête de la vérité m'a obligé à côtoyer toute ma vie l'inexactitude et la ruse ; cependant, j'ai toujours été sûr de ma propre réalité. Je suis mieux placé que tout autre pour savoir que rien n'est jamais totalement faux, que seuls existent la vérité d'une part, l'énigme de l'autre. La vérité, je l'interprète ; l'énigme, je la résous. Car, après tout, qu'est-ce qu'une énigme sinon une vérité qui se cache ? »

Enfin, l'espion est heureux. Il a franchi des abîmes de perplexité, il a fait face aux hypothèses les plus terribles. Sa récompense l'attend.

Car maintenant, son attention fixée sur le document qu'il tient avec un soin aimant, l'espion commence la tâche qui est l'apogée de sa carrière et qu'il ne pourrait pas terminer même s'il disposait de l'éternité tout entière : il entreprend de déchiffrer la fausse carte.

L'EXPLICATION DU CARTOGRAPHE

Une fois achevée l'histoire du colonel, Joenes et lui restèrent quelques instants silencieux. Puis Joenes dit : « Je ne peux m'empêcher de plaindre ce pauvre espion. »

— « C'est une bien triste histoire, » répondit le colonel. « Mais les histoires des hommes sont toujours tristes. »

— « Que lui arrivera-t-il s'il se fait prendre ? »

— « Il s'est déjà imposé son propre châtiment : le décodage de la carte. »

Joenes ne pouvait imaginer plus triste sort. Il demanda : « Attrapez-vous souvent des espions dans l'enceinte de l'Octogone ? »

— « Jusqu'ici, » répliqua le colonel, « pas un seul espion n'a réussi à franchir nos installations de sécurité extérieures et à pénétrer dans le bâtiment proprement dit. »

Sans doute vit-il passer sur les traits de Joenes une ombre de désappointement car il s'empressa d'ajouter : « Mon histoire ne perd pas de sa valeur pour autant. Si par hasard un espion parvenait à s'immiscer jusqu'ici en dépit de la surveillance que nous exerçons, il se comporterait exactement comme je vous l'ai décrit. Et, croyez-moi, chaque semaine des espions se font prendre dans le filet de nos défenses extérieures. »

— « Je n'ai remarqué aucune installation de ce genre, » dit Joenes.

— « Evidemment. D'abord, vous n'êtes pas espion. Ensuite, nos services de sécurité connaissent assez bien leur travail pour ne pas révéler leur présence et n'agir qu'en cas de nécessité. Telle est la situation pour l'instant. Dans l'avenir, quand des espions plus rusés auront vu le jour, il nous restera nos fausses cartes. »

Joenes approuva. Il souhaitait poursuivre sa proche tâche mais il ne savait pas très bien comment s'y prendre. Optant pour la manière détournée, il demanda au colonel : « Etes-vous convaincu que je ne suis pas un espion ? »

— « Tout le monde l'est plus ou moins, » rétorqua le colonel. « Mais, dans le sens particulier que vous attribuez à ce terme, oui, je suis tout à fait convaincu que vous n'êtes pas un espion. »

— « Alors, » reprit Joenes, « je dois vous révéler que j'ai reçu des instructions spéciales qui m'enjoignent de me rendre dans un certain bureau. »

— « Puis-je voir ces instructions ? » demanda le colonel. Joenes lui tendit le papier. Le colonel le parcourut et le lui rendit. « C'est un document officiel. Je vous conseille de vous rendre dès que possible dans le bureau en question. »

— « Là est la difficulté, » dit Joenes. « Pour tout vous avouer, je suis perdu. J'ai essayé de suivre l'une de vos excellentes fausses cartes et, naturellement, elle ne m'a rien appris du tout. Puisque vous savez que je ne suis pas un espion mais qu'au contraire je suis en mission officielle, je vous serais reconnaissant de bien vouloir me prêter assistance. »

Joenes avait présenté sa requête d'une façon indirecte qui lui semblait appropriée à la mentalité du colonel. Mais celui-ci dé-

tourna la tête avec une expression de gêne sur son digne visage.

— « Je crains, » dit-il, « de ne pas pouvoir vous être d'un grand secours. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où se trouve le bureau en question, et je ne sais même pas quelle direction vous recommander. »

— « Mais ça n'est pas possible ! » s'écria Joenes. « Vous êtes cartographe, cartographe officiel de ce bâtiment. Vous avez beau dessiner de fausses cartes, je suis sûr que vous en dessinez aussi d'authentiques car ce doit être dans votre nature. »

— « Vos déductions sont parfaitement correctes, » dit le colonel. « Surtout celle qui concerne ma nature. N'importe qui peut deviner quelle est la nature d'un cartographe, puisque celle-ci dépend de son travail. Ce travail consiste à dessiner des cartes de la plus extrême exactitude, des cartes si précises et si claires que le plus bête des hommes ne pourrait pas s'y tromper. Ma fonction ayant été pervertie par des circonstances indépendantes de ma volonté, je dois passer la majeure partie de mon temps à dessiner de fausses cartes qui donnent l'apparence de la vérité. Mais, comme vous l'avez deviné, rien ne peut empêcher un vrai cartographe de dessiner de vraies cartes. Je le ferais même si c'était interdit. Et, heureusement, ça ne l'est pas. Au contraire, c'est expressément recommandé. »

— « Par qui ? »

— « Par mes supérieurs. Ces personnes contrôlent les systèmes de sécurité, elles utilisent les vraies cartes pour mieux disposer leurs forces. Bien sûr, ces documents ne sont pour elles que de simples commodités, des morceaux de papier auxquels elles se réfèrent avec autant de désinvolture que vous à votre montre pour savoir s'il est trois heures vingt ou trois heures trente. En cas de nécessité, elles pourraient facilement s'en passer et s'en remettre entièrement à leurs connaissances, à leurs facultés. Ce serait un petit ennui pour elles, et pas davantage. »

— « Si vous dessinez de vraies cartes, » insista Joenes, « vous pouvez sûrement m'indiquer mon chemin. »

— « Cela m'est absolument impossible. Seuls les personnages qui occupent le sommet de la hiérarchie connaissent assez bien ce bâtiment pour se diriger comme ils l'entendent. »

Le colonel vit l'air incrédule de son interlocuteur. « Je sais bien, » reprit-il, « que tout cela doit vous paraître déraisonnable. Mais, voyez-vous, je ne dessine qu'une section de ce bâtiment à la fois. Il est trop vaste et trop complexe pour que je puisse procéder autrement. Donc, je dessine ma section et je l'envoie par messager à mon supérieur. Puis j'en dessine une autre, une autre encore, et ainsi de suite. Vous pensez peut-être que rien ne m'empêche de combiner la connaissance que j'ai de ces diverses parties pour me faire une idée de l'ensemble ? Eh bien, je vous assure que c'est

impossible. D'abord, il y a d'autres cartographes qui se chargent de certaines sections que je n'ai jamais le temps de voir. Ensuite, si je m'attaquais seul à l'édifice tout entier, en le reproduisant fragment par fragment, je n'arriverais jamais à combiner tous ces fragments de façon à obtenir un ensemble cohérent et compréhensible. Prise une à une, chaque section me paraît claire, et je la reproduis sur le papier avec une grande précision. Mais quand j'essaie de me représenter les innombrables sections que j'ai dessinées, tout se brouille dans mon esprit, je n'arrive plus à les distinguer l'une de l'autre. Et si j'y réfléchis trop longtemps, mon appétit, mon sommeil s'en ressentent, je fume trop, je cherche une consolation dans l'alcool et mon travail en souffre. Parfois, lorsque je passe par une de ces crises, je fais des erreurs et je ne m'en aperçois qu'au moment où mes supérieurs me renvoient mon travail en me demandant de le corriger. Ma foi en mes propres capacités en est ébranlée ; je décide de renoncer à mes mauvaises habitudes, de m'en tenir aux seuls devoirs de ma charge, qui consiste à reproduire fidèlement une section à la fois, sans m'inquiéter du reste. »

Le colonel s'interrompit et se frotta les yeux. « Comme vous le devinez sans doute, » poursuivit-il, « mes bonnes résolutions ne durent jamais longtemps, surtout quand je me trouve en compagnie de mes confrères cartographes. Dans ces cas-là, il nous arrive souvent de discuter de ce bâtiment, d'essayer, en nous y prenant à plusieurs, de déterminer ce qu'il est réellement. Nous, cartographes, nous sommes, dans l'ensemble, d'un naturel timide ; comme les espions, nous préférons travailler dans la solitude, sans bavarder entre nous. Mais cette solitude que nous aimons devient parfois insupportable ; alors nous faisons violence à nos sentiments et nous discutons de cet édifice : chacun apporte sa part d'informations, généreusement et sans jalousie, dans le seul but de parvenir à une compréhension totale. Or, ces tentatives sont vouées à l'échec. »

— « Pourquoi donc ? »

— « Comme je vous le disais tout à l'heure, de temps en temps nos cartes nous sont renvoyées pour révision, et nous supposons que nous avons commis quelque erreur, bien que le dossier ne s'accompagne jamais d'un commentaire officiel. Mais quand nous nous réunissons, nous nous apercevons parfois que nous sommes deux à avoir dessiné la même section du bâtiment, et nous nous la rappelons, nous la reproduisons différemment. Certes, cela prouve seulement que l'être humain est faillible. Toutefois, ce qui nous déconcerte, c'est quand nos supérieurs acceptent les deux versions. Vous pouvez imaginer les sensations d'un cartographe lorsqu'il lui arrive quelque chose de ce genre. »

— « Comment l'expliquez-vous ? » s'enquit Joenes.

— « Eh bien, tout d'abord, les cartographes ont leurs styles individuels, leurs idiosyncrasies, ce qui pourrait suffire à expliquer ces différences. Ensuite, les meilleures mémoires ont leurs défaillances : qui sait si nous ne nous trompons pas, qui nous assure que nous avons bien dessiné la même section ? Mais, à mon sens, là n'est pas la solution du problème. »

— « Et quelle est-elle ? »

— « Je crois que sur l'ordre de nos supérieurs des ouvriers passent leur temps à transformer ce bâtiment. Voici la seule explication qui me satisfasse. Il m'est d'ailleurs arrivé d'apercevoir dans cette enceinte des individus qui ne pouvaient être que des ouvriers. Mais ne les aurais-je pas vus que je m'en tiendrais encore à cette opinion. Réfléchissez un instant. La préoccupation constante de nos supérieurs, c'est d'assurer la sécurité de l'édifice. Quel meilleur moyen d'y parvenir que de le maintenir en état de changement perpétuel ? Et puis, s'il restait statique, un seul jeu de cartes suffirait. Or, on nous demande constamment de réviser les anciennes ou d'en dessiner de nouvelles. Enfin, le monde que nos supérieurs s'efforcent de contrôler est complexe et changeant ; donc si le monde se transforme, le bâtiment doit faire de même. Il faut construire de nouveaux bureaux, modifier les anciens pour y installer d'autres occupants ; supprimer toute une rangée de cellules et les remplacer par un auditorium ; condamner une enfilade de couloirs pour renouveler l'installation électrique et sanitaire. Et cetera. Et cetera. Parmi ces modifications, certaines sont très visibles. Inutile d'être cartographe pour s'en apercevoir. Mais d'autres sont opérées, soit en secret, à ce qu'il semble du moins, soit dans certaines parties de l'édifice où l'on met rarement les pieds. Quand on y revient une fois les travaux terminés, on a une impression de déjà vu assez déconcertante, quoiqu'on n'arrive pas à mettre le doigt sur le détail en question. Voilà les raisons pour lesquelles je crois que le bâtiment change continuellement, ce qui rend impossible de le connaître dans son ensemble. »

— « S'il en est ainsi, » objecta Joenes, « comment faites-vous pour retrouver chaque jour le chemin de votre bureau ? »

— « Là, je l'avoue à ma honte, mes talents de cartographe ne me servent de rien. Je retrouve le chemin de mon bureau comme n'importe qui d'autre... par une sorte d'instinct. Cela, les gens, ne s'en rendent pas compte : ils croient que cet itinéraire, ils le recréent quotidiennement par quelque processus intellectuel, que leur raison leur souffle de tourner à droite ou à gauche. Comme l'espion, ils ont l'impression de pouvoir, s'ils le désirent, tout connaître de ce bâtiment. Il y a de quoi rire, ou pleurer, quand on les entend en discuter entre eux, alors qu'ils ne se sont jamais aventurés au-delà du corridor qui mène à leur bureau. Mais moi, qui suis cartographe, mon travail m'entraîne jusque dans les tré-

fonds de cet édifice. Parfois, de grands changements se produisent dans le territoire que j'ai déjà traversé, le rendant méconnaissable. Alors quelque chose qui relève de l'instinct et non de la science me ramène chez moi, tout comme dans le cas du profane. »

— « Je vois, » dit Joenes, qui s'embrouillait de plus en plus. « Ainsi, vous ne savez pas ce que je dois faire pour gagner ce bureau ? »

— « Je ne le sais vraiment pas. »

— « Pourriez-vous me donner quelque conseil sur la façon de procéder, m'indiquer le point de repère que je dois chercher ? »

— « En ce qui concerne ce bâtiment, » dit le colonel avec tristesse, « je suis un expert. Je pourrais en parler pendant une année entière sans me répéter. Et pourtant, hélas ! je ne puis vous être d'aucun secours dans votre situation particulière. »

— « Croyez-vous, » demanda Joenes, « que je trouverai jamais ce bureau où l'on m'envoie ? »

— « Si votre mission est importante, » dit le colonel, « et si vos supérieurs désirent réellement que vous le trouviez, vous ne rencontrerez, j'en suis certain, aucune difficulté. D'autre part, il se peut que cette mission, tout importante qu'elle soit à vos yeux, ne le soit pour personne d'autre, auquel cas votre quête sera indubitablement longue. Certes, vous êtes porteur d'instructions officielles ; mais je soupçonne nos supérieurs d'envoyer quelquefois des employés dans des bureaux imaginaires, afin de mettre à l'épreuve l'efficacité de leurs défenses intérieures. S'il en est ainsi pour vous, vos chances de succès sont minimes, très minimes. »

— « Dans un cas comme dans l'autre, » répliqua Joenes, découragé, « l'avenir me paraît sombre. »

— « Nous sommes tous dans le même bateau, » dit le colonel. « Les espions soupçonnent leur chef de leur avoir confié une mission dangereuse dans le seul but de se débarrasser d'eux, les cartographes soupçonnent leurs supérieurs de leur faire dessiner des cartes dans le seul but de les occuper à quelque tâche inoffensive. Tous, nous avons nos doutes. Je ne peux que vous souhaiter bonne chance et espérer que vos soupçons à vous ne se confirmeront pas. »

Sur ces mots, le colonel s'inclina avec courtoisie et reprit sa route.

Un instant, Joenes eut envie de le suivre. Mais il était déjà allé dans cette direction-là, et se lancer dans l'inconnu au lieu de revenir sur ses pas dès la première déception lui semblait un acte de foi nécessaire.

Il continua donc, mais pas uniquement par conscience professionnelle. Il redoutait que la région en question n'eût changé dans l'intervalle.

De nouveau il traversa des vestibules, arpenta des corridors, gravit des escaliers, passa devant des portes fermées, longea d'autres couloirs encore. Il résista à l'envie de consulter sa fausse carte, si magnifiquement travaillée, mais il ne put se résoudre à la jeter. Aussi la garda-t-il dans sa poche et poursuivit-il sa route.

Rien ne lui permettait de calculer l'écoulement du temps, mais il finit par se sentir fatigué. Il se trouvait à présent dans une partie ancienne du bâtiment. Le sol y était de bois et non de marbre, de bois si délabré qu'on y risquait une chute à tout instant. Les murs, en plâtre de qualité inférieure, s'écaillaient et révélaient par endroits une installation électrique aux revêtements pourris, de sorte que l'on pouvait craindre le court-circuit fauteur d'incendie. Le plafond lui-même paraissait peu sûr : il formait à certains endroits des bosses si menaçantes que Joenes craignait de le voir s'écrouler.

S'il s'était un jour trouvé des bureaux dans ces lieux, ils avaient disparu, et des réparations immédiates s'imposaient. D'ailleurs, Joenes aperçut un marteau par terre ; quoiqu'il ne vît pas d'ouvrier, cela le convainquit que les réparations en question ne sauraient tarder.

Complètement perdu et profondément découragé, il s'étendit sur le sol, son immense fatigue ne lui laissant pas d'autre choix. Il s'étira de toute sa longueur et, quelques secondes plus tard, il dormait.

L'histoire de Thésée

Une sensation de malaise le réveilla. Il venait de se lever quand il entendit, dans le couloir, un bruit de pas qui se rapprochaient.

L'auteur de ce bruit apparut bientôt. C'était un homme de haute taille et dans le printemps de la vie, au visage à la fois intelligent et soupçonneux. Il tenait à la main une grosse boule de ficelle roulée sur un fuseau. Tout en marchant, il la déroulait et elle traînait sur le sol où elle luisait d'un éclat sourd.

Apercevant Joenes, l'homme eut une grimace de colère. Il tira de sa ceinture un revolver et visa.

— « Attendez ! » cria Joenes. « Quoi que vous pensiez, je ne vous ai jamais fait de mal ! »

Au prix d'un effort évident, l'homme se contraignit à ne pas appuyer sur la détente. Ses yeux, qui s'étaient vidés de toute expression, reprirent un aspect normal. Il replaça le revolver dans sa ceinture et dit : « Je regrette beaucoup de vous avoir fait peur. A vrai dire, je vous avais pris pour quelqu'un d'autre. »

— « Quelqu'un à qui je ressemble ? »

— « Pas vraiment. Mais je deviens nerveux dans cet horrible

endroit et j'ai tendance à tirer avant de réfléchir. D'ailleurs, ma mission est d'une importance si extrême que ces actions un peu précipitées, causées par mon état de tension, vous les trouverez, j'en suis sûr, excusables. »

— « Quelle est cette mission ? » s'enquit Joenes.

Le visage de l'inconnu s'éclaira. Fièrement, il répondit : « Ma mission est d'apporter au monde la paix, le bonheur et la liberté. »

— « C'est beaucoup, » constata Joenes.

— « Je ne saurais me satisfaire de moins. Notez bien mon nom. Je m'appelle George P. Thésée, et j'ai des raisons d'espérer qu'on se souviendra de moi comme de l'homme qui a détruit la dictature et libéré le peuple. L'exploit que je suis en train d'accomplir prendra valeur de symbole dans l'esprit des hommes, ce qui ne l'empêche pas d'être bon et juste en soi. »

— « De quel exploit s'agit-il ? »

— « Sans aide d'aucune sorte, je vais tuer un tyran. Cet individu a réussi à se faire attribuer un poste honorifique dans ce bâtiment, et les jobards le considèrent comme un bienfaiteur sous prétexte qu'il fait construire des barrages pour prévenir les inondations, qu'il distribue des aliments aux pauvres, qu'il finance des hôpitaux, bref qu'il joue au mécène. Son attitude peut tromper certaines personnes, mais moi je ne m'y laisse pas prendre. »

— « S'il agit réellement comme vous venez de le dire, » observa Joenes, « c'est effectivement un bienfaiteur de l'humanité. »

— « J'étais sûr que vous réagiriez ainsi, » dit Thésée avec amertume. « Comme tout le monde, vous vous laissez abuser par ses stratagèmes. Je ne peux espérer vous persuader du contraire. Je ne suis pas doué pour les discussions subtiles, alors que cet homme a les meilleurs propagandistes du monde à son service. Ma vengeance doit attendre l'avenir pour s'exprimer. A présent, je ne peux dire que ce que je sais, et le dire en termes brutaux, dépourvus de fioritures. »

— « Je serais très heureux de vous écouter, » dit Joenes.

— « Eh bien, pensez à cela, » reprit Thésée. « Pour être en mesure de jouer au bienfaiteur, cet homme avait besoin d'occuper une position importante. Pour parvenir à cette position, il distribua des pots-de-vin et sema la discorde autour de lui, il divisa les gens en fractions hostiles les unes aux autres, se débarrassa par le meurtre de ceux qui s'opposaient à son avance, corrompit les quelques personnalités influentes qui lui étaient nécessaires et affama les autres. Enfin, une fois sa puissance bien assise, il se lança dans les bonnes œuvres. Mais non par amour pour le peuple. Plutôt comme on désherbe un jardin, afin d'avoir sous les yeux un spectacle plaisant. Il en est ainsi des tyrans, qui font n'importe quoi pour arriver à leurs fins

et qui, par voie de conséquence, créent et perpétuent les maux qu'ils prétendent guérir. »

Joenes fut très ému par le discours de Thésée, mais il ne lui accorda pas sa confiance pleine et entière car il lui trouvait une expression retorse et dangereuse. Aussi lui adressa-t-il la parole avec prudence : « Je comprends parfaitement, » dit-il, « pourquoi vous désirez tuer cet homme. »

— « Non, » répliqua Thésée d'un air sombre, « vous ne comprenez pas. Sans doute me prenez-vous pour un ballon de baudruche tout gonflé d'idéaux, pour une sorte de fanatique armé d'un revolver. Eh bien, il n'en est rien. Je suis un type comme les autres. Si je peux accomplir une bonne action et gagner dans l'histoire une place glorieuse, tant mieux. Mais ma haine du tyran est causée en premier lieu par des raisons personnelles. »

— « Comment cela ? » s'enquit Joenes.

— « Cet individu, » dit Thésée, « a des goûts intimes aussi pervertis que les passions violentes qui l'ont conduit au pouvoir. D'habitude, les révélations de ce genre sont tenues secrètes ou passent pour les inventions délirantes de quelque imbécile envieux. Ses propagandistes y veillent. Mais moi, je connais la vérité.

» Un jour, ce grand homme traversa ma ville dans une Cadillac noire, blindée ; bien à l'abri derrière ses glaces anti-balles, il tirait sur un gros cigare et saluait de la main la foule. Tout à coup, il aperçut au milieu des gens une petite fille et il fit stopper sa voiture.

» Ses gardes du corps dispersèrent les badauds ; seules quelques personnes, à leur insu, assistèrent à la scène, cachées dans les caves ou sur le toit des maisons. Le tyran descendit de voiture et se dirigea vers la fillette. Il lui offrit des glaces, des bonbons, et la supplia de venir faire une promenade avec lui.

» Parmi ceux qui s'étaient cachés, certains comprirent ce qui se passait et se précipitèrent au secours de l'enfant. Mais les gardes du corps les tuèrent à coups de revolver. Ils avaient adapté à leurs armes des silencieux pour ne pas effrayer la fillette, et il lui dirent que ces hommes avaient tout à coup ressenti l'envie de dormir.

» En dépit de son innocence totale, l'enfant conçut quelques soupçons. Le front cramoisi et couvert de sueur du tyran, ses lèvres épaisses, frémissantes, l'alertèrent peut-être. En tout cas, elle avait beau désirer de tout son cœur les glaces et les bonbons, elle restait indécise, tandis que le tyran tremblait de concupiscence et que nous qui, de nos caves, regardions, impuissants, nous n'osions plus respirer tant nous craignions pour elle.

» Après avoir contemplé avec envie le merveilleux étalage de sucreries et observé les mouvements nerveux du tyran, la petite fille se décida. Elle déclara qu'elle voulait bien monter dans la voiture si ses compagnes pouvaient se joindre à elle. Dans la ter-

rible vulnérabilité de son innocence, elle croyait qu'elle serait en sécurité parmi ses amies.

» Le tyran rougit de plaisir. Ses vœux étaient comblés, et au-delà. Plus on est de fous plus on rit, voilà quelle était sa sinistre devise. Il dit à la fillette d'amener toutes ses petites camarades, et l'enfant les appela.

» Tout ce petit monde s'engouffra dans la Cadillac noire. De toute façon, l'aventure se serait terminée ainsi, car le tyran avait eu l'intelligence de brancher son appareil radio qui diffusait la musique la plus merveilleuse et la plus enchanteresse.

» Au son de cette musique et dans une averse de bonbons, le tyran referma la portière. Ses gardes du corps, montés sur leurs puissantes motocyclettes, entourèrent la voiture. Puis ils disparurent, pour de honteuses orgies dans les appartements privés du tyran. Ces enfants, nul ne les a jamais revues. Et, vous l'avez peut-être deviné, la fillette qu'il enleva sous mes yeux, alors que je regardais impuissant, du fond de ma cave, au milieu des cadavres de mes concitoyens, était ma propre sœur. »

Thésée s'essuya les yeux, d'où s'écoulaient des larmes amères. « Vous connaissez à présent, » dit-il à Joenes, « les raisons personnelles qui me font désirer la mort du tyran. Je veux détruire cette incarnation du mal, venger mes amis qu'il a assassinés, sauver les enfants qu'il a séduites, mais, surtout, retrouver ma pauvre petite sœur. Je ne suis pas un héros, simplement un type comme les autres, que les circonstances ont forcé à tenter cette juste entreprise. »

Joenes qui n'avait pas, lui non plus, les yeux secs, étreignit Thésée et lui dit : « Je vous souhaite bonne chance dans votre juste quête, et j'espère que vous réussirez. »

— « J'ai des raisons de le croire, » répliqua Thésée. « Et je ne suis pas entièrement dépourvu de la volonté, de la ruse indispensables pour mener à bien cette tâche difficile. Pour commencer, j'ai recherché la fille du tyran. J'ai gagné sa sympathie, j'ai usé de tous les artifices possibles, si bien qu'elle a fini par tomber amoureuse de moi. Alors je l'ai débauchée, ce qui m'a procuré quelque satisfaction car elle avait à peu près le même âge que ma propre sœur. Comme elle désirait le mariage, je lui ai promis de l'épouser, quoique cette idée me répugne à un tel point que je préférerais encore me trancher la gorge. Ensuite, je lui ai expliqué quelle espèce d'homme était son père. Au début, cette petite idiote ne voulait pas me croire, tant elle aimait son tyran de papa ! Mais elle m'aimait plus encore, et, peu à peu, elle s'est laissée convaincre. Enfin, je lui ai demandé (et c'était la dernière étape) de m'aider à assassiner son père. Vous imaginez le mal que j'ai eu. Cette horrible fillette ne voulait pas qu'on tue son papa, quels qu'aient été ses responsabilités et ses crimes. Mais je l'ai menacée

de la quitter pour toujours si elle me refusait son aide ; déchirée entre son amour pour moi et son affection pour son père, elle a failli devenir folle. Elle ne cessait de me supplier d'oublier le passé, alors que rien au monde ne pourrait l'effacer. Il fallait, disait-elle, que je la suive dans quelque lieu éloigné, où je ne penserais plus à son père mais à elle seule. Comme si je pouvais la regarder sans voir en filigrane les traits du tyran ! Pendant des jours et des jours elle a résisté, croyant qu'elle arriverait à me persuader d'agir comme elle l'entendait. Elle me parlait continuellement de son amour pour moi, et cela en termes exagérés, hystériques. Elle ne laisserait jamais la vie nous séparer, disait-elle, et si je mourais elle se tuerait elle aussi. Bref, elle débitait tout un tas de sottises que moi, homme de bon sens, je trouvais répugnantes.

» J'ai fini par lui déclarer que j'allais la quitter. Alors, son courage s'est évanoui. Avec les plus exquises manifestations de dégoût pour elle-même, ce jeune monstre s'est engagé à m'assister dans le meurtre de son père adoré à condition que je lui jure de ne jamais l'abandonner. Bien entendu, je lui ai juré tout ce qu'elle voulait. Je lui aurais promis n'importe quoi pour m'assurer son concours.

» Elle m'a révélé ce qu'elle était seule à savoir : où trouver le bureau de son père dans cet immense bâtiment. Et elle m'a également donné cette boule de ficelle afin que je puisse retrouver mon chemin et me sauver rapidement une fois la chose faite. Enfin, elle m'a procuré ce revolver. Et me voici, en route pour le bureau du tyran. »

— « Je vois que vous ne l'avez pas encore repéré ? »

— « Pas encore. Comme vous pouvez le constater, ces corridors sont très longs et très tortueux. En outre, la malchance m'a poursuivi. Je suis, je vous l'ai dit, d'un tempérament nerveux et j'ai tendance à tirer avant de prendre le temps de réfléchir. Par la faute de ma nature impulsive, j'ai tué il y a quelques heures à peine, tout à fait par accident, un homme en uniforme d'officier. Il m'est tombé dessus à l'improviste, et j'ai tiré sans y penser. »

— « Etait-ce le cartographe ? » demanda Joenes.

— « Je ne sais pas qui c'était. Mais il portait les insignes de colonel et semblait avoir un visage aimable. »

— « C'était bien le cartographe. »

— « J'en suis désolé. Mais je le suis plus encore pour les trois autres personnes que j'ai tuées dans cette enceinte. Je n'ai décidément pas de chance. »

— « Qui était-ce ? »

— « A mon grand chagrin, trois des enfants que j'étais venu sauver. Sans doute avaient-elles quitté furtivement les appartements du tyran pour tenter de recouvrer leur liberté. Je leur ai tiré dessus comme dans le cas de l'officier, et comme j'ai failli

le faire pour vous : c'est-à-dire à la hâte, sans leur laisser le temps de parler. Je ne peux qu'exprimer mon immense regret et la détermination où je suis de faire payer tout cela au tyran. »

— « Que comptez-vous faire de sa fille ? »

— « Je n'obéirai pas à mes instincts naturels qui m'incitent à la tuer. Mais cette affreuse petite garce ne me reverra jamais. Et je prierai pour que la progéniture du tyran meure, le cœur brisé. »

Ce disant, Thésée fixa son regard furieux sur l'obscure enfilade de corridors qui s'étirait devant lui.

« Et maintenant, » dit-il, « je dois poursuivre ma tâche. Adieu, mon ami, et souhaitez-moi bonne chance. »

Thésée s'éloigna d'un pas vif en déroulant derrière lui sa ficelle brillante. Joenes le suivit des yeux jusqu'au moment où il disparut derrière un angle du mur. Quelque temps encore il entendit le bruit de ses pas, puis ce fut le silence.

Soudain une jeune fille apparut dans le couloir derrière Joenes.

Elle était très jeune, encore presque enfant, grasse et le visage rouge, les yeux animés d'une lueur démente. Elle marchait à pas feutrés, sur la piste de Thésée. Et, tout en marchant, elle relevait la ficelle qu'il avait si soigneusement déposée sur le sol. Elle en avait en main une grosse boule et elle continuait de l'enrouler, effaçant les repères auxquels Thésée croyait pouvoir se fier pour s'enfuir.

Au moment où elle passait devant Joenes, elle se retourna et le regarda ; des transports de colère et de chagrin se lisaient sur ses traits. Elle ne dit pas un mot, mais posa un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence. Puis elle reprit son chemin, toujours à pas très rapides, en enroulant sa ficelle.

Elle disparut aussi vite qu'elle était venue et le couloir fut à nouveau désert. Joenes regarda à droite et à gauche mais ne vit rien qui trahît le passage de Thésée ou de la jeune fille. Il se frotta les yeux, s'allongea par terre et se rendormit.

L'histoire de Minotaure

Le contact d'une main sur son épaule le réveilla brusquement. Il se leva d'un bond et constata que le vestibule où il avait dormi n'était plus vétuste, délabré, mais moderne et tout étincelant de chromes. L'homme qui venait de le réveiller était de forte carrure, plus large encore de bedaine, et avait l'air sévère de qui ne perd pas son temps à plaisanter. Visiblement, c'était un haut personnage.

— « Vous êtes Joenes ? » demanda-t-il. « Eh bien, si vous avez terminé votre sieste, nous pouvons peut-être nous mettre au travail. »

Joenes s'excusa humblement d'avoir dormi au lieu de chercher le bureau auquel on l'avait envoyé.

— « Aucune importance, » répliqua le personnage. « Ici, nous obéissons à un certain protocole mais nul, je l'espère, ne pourrait nous accuser d'être collet monté. En fait, mieux vaut que vous ayez dormi. J'avais mon bureau à l'autre bout de ce bâtiment et les Services de Sécurité m'ont fait savoir que je devais venir m'installer ici immédiatement, après avoir effectué les réparations que je jugerais nécessaires. Les ouvriers vous ont trouvé endormi et ont décidé de ne pas vous déranger. Ils ont travaillé en silence et ne vous ont déplacé que pour réparer la portion de plancher sur laquelle vous étiez étendu. Ce qui ne vous a même pas fait ouvrir l'œil. »

Joenes n'en revenait pas de constater l'énorme quantité de travail que l'on avait exécutée pendant son sommeil. A sa droite, là où se dressait autrefois un mur écaillé, il vit une porte. Sur cette porte figurait une inscription, en caractères parfaitement lisibles : *Salle* 18891, *étage* 12, *niveau* 6, *aile* 63, *sous-section AJB*-2. C'était précisément l'adresse qu'il avait si longtemps cherchée en vain. A haute voix, il s'étonna que sa quête se fût terminée ainsi.

— « Il n'y a rien de surprenant là-dedans, » rétorqua son interlocuteur. « C'est un processus tout à fait courant. Les Services de Sécurité connaissent parfaitement le bâtiment et son contenu, mais ils n'ignorent rien non plus de tout ce qui se passe dans cette enceinte. Ils ne sont que trop conscients des difficultés auxquelles se heurtent les étrangers qui veulent s'y diriger ; et malheureusement, des lois très strictes interdisent d'aider ces étrangers. Mais, de temps en temps, les Services de Sécurité tournent la loi en déplaçant le bureau de façon à lui faire rencontrer celui qui le cherche. C'est raisonnable, non ? A présent, venez et mettons-nous au travail. »

Il y avait à l'intérieur du bureau une table massive encombrée de papiers et trois téléphones qui sonnaient en même temps. Le personnage fit signe à Joenes de prendre un siège pendant qu'il s'en occupait. Ce qu'il fit avec célérité.

— « Plus fort, mon vieux ! » rugit-il dans le premier téléphone. « Quoi ? Une nouvelle inondation du Mississipi ? Construisez un barrage, dix barrages, s'il le faut, mais maîtrisez-la. Envoyez-moi un mémo quand vous aurez fini.

» Oui, je vous entends, » hurla-t-il dans le second téléphone. « Les gens meurent de faim chez vous ? Distribuez immédiatement de la nourriture ! Vous n'avez qu'à signer de mon nom à l'entrepôt du gouvernement.

» Calmez-vous, je n'y comprends rien, » vociféra-t-il dans le troisième téléphone. « Une épidémie de peste à Los Angeles ? Envoyez

du vaccin par avion et télégraphiez-moi quand vous aurez la situation bien en main. »

Là-dessus il reposa le dernier de ses trois téléphones et dit à Joenes : « Mes imbéciles d'assistants s'affolent pour un rien. Ces andouilles n'oseraient pas retirer d'une baignoire un bébé en train de se noyer sans m'en demander l'autorisation au préalable. »

En écoutant ce rapide flot d'instructions prononcées d'une voix ferme, Joenes s'était senti frappé d'une illumination soudaine. « Je ne jurerais pas de ce que j'avance, » dit-il, « mais j'ai l'impression qu'un certain jeune homme, exaspéré par le chagrin... »

— « ...essaie de m'assassiner, » fit son interlocuteur, achevant sa phrase pour lui. « C'est cela, non ? Eh bien, la question est réglée depuis une demi-heure. Edwin J. Minotaure ne dort jamais que d'un œil. Mes gardes l'ont arrêté. Il sera probablement condamné aux travaux forcés à perpétuité. Mais n'en parlez à personne. »

— « Pourquoi ? »

— « Ce serait une sale publicité. Surtout si l'on apprenait sa liaison avec ma fille à qui, d'ailleurs, il a fait un enfant. J'avais dit à cette petite sotte qu'elle pouvait amener à la maison tous les amis qu'elle voulait, mais non, il a fallu qu'elle s'en aille flirter en secret avec des anarchistes ! Nous avons préparé une version pour la presse : le Thésée en question m'aurait si gravement blessé que les médecins désespéreraient de ma vie, sur quoi il se serait enfui et aurait épousé ma fille. Vous voyez tous les avantages d'une histoire comme celle-là. »

— « Pas très bien. »

— « Mais, bon Dieu ! ça m'attire la sympathie des gens. Ils me plaindront en apprenant que je suis à l'agonie, et plus encore quand il sauront que ma fille unique a épousé mon assassin. Voyez-vous, malgré mes nombreuses qualité, le peuple ne m'aime pas. Cette affaire devrait le gagner à ma cause. »

— « Très ingénieux, » dit Joenes.

— « Merci, » répliqua Minotaure. « A franchement parler, voilà quelque temps que je m'inquiétais de ma publicité, et si ce crétin n'était pas venu avec sa ficelle et son revolver, j'aurais dû engager quelqu'un. J'espère simplement que les journalistes s'en tireront intelligemment. »

— « Avez-vous des raisons d'en douter ? »

— « Oh ! ils imprimeront tout ce que je leur dirai. Un écrivain doit bâtir à mes frais un roman là-dessus. Ensuite, on en tirera une pièce de théâtre et un film. Ne vous en faites pas, je vais exploiter cette affaire au maximum. »

— « Que doivent-ils raconter au sujet de votre fille ? »

— « Eh bien, comme je viens de vous le dire, elle épouse cet anarchiste. Et puis, dans un an ou deux, nous publions un compte rendu de son divorce. Tout ça pour que le gosse ait un nom. Mais

Dieu sait ce que ces imbéciles écriront sur ma grosse petite Ariane. Ils vont sans doute vanter sa beauté, en croyant me faire plaisir. Et la racaille qui s'intéresse à ce genre de littérature sera émue aux larmes. Même les rois et les présidents, qui ne devraient plus en être là, lisent ça de préférence à un bon ouvrage de statistique. La race humaine se compose pour la plus grande partie d'inutiles, de menteurs, de maladroits. J'arrive à les faire agir comme je l'entends mais je veux être pendu si je les comprends. »

— « Et les fillettes ? » demanda Joenes.

— « Quoi ? Les fillettes ? » hurla Minotaure, les sourcils froncés.

— « Heu... Thésée m'a dit... »

— « Cet homme est un mythomane, doué certes mais délirant. N'était le poste que j'occupe, je l'attaquerais en diffamation. Des fillettes ! Est-ce que j'ai une tête à ça ? Je crois que nous pouvons oublier cette histoire de fillettes. A présent, si nous en revenions à vous et à votre mission ? »

Joenes approuva, et Minotaure lui fit un bref exposé sur la situation politique qu'il allait vraisemblablement rencontrer en Russie. Il lui montra une carte secrète sur laquelle étaient indiquées approximativement la position et la force respective des armées communistes et occidentales d'un bout à l'autre du globe. Joenes fut sidéré par l'énormité des forces ennemies, peintes en rouge vif, qui s'étalaient sur de nombreux pays. Les forces occidentales, peintes en bleu ciel, semblaient tout à fait insuffisantes en comparaison.

— « La situation n'est pas si désespérée qu'elle en a l'air, » dit Minotaure. « D'abord cette carte n'est que le fruit de nos conjectures. Ensuite, nous possédons un gigantesque stock de têtes nucléaires ainsi qu'un système de missiles pour les transporter. Ces missiles ont fait leurs preuves l'année dernière au cours des Grandes Manœuvres. Une fusée Gnome équipée d'une tête nucléaire perfectionnée a fait sauter, à elle seule, Io, l'un des satellites de Jupiter sur lequel nous avions construit une fausse base russe. »

— « Cela semble, en effet, démontrer notre puissance, » dit Joenes.

— « Oh ! oui. Mais les Russes et les Chinois disposent, eux aussi, de missiles perfectionnés qui sont parvenus, il y a quatre ans, à faire exploser la planète Neptune. Bref, les chances sont apparemment égales de part et d'autre. Il y a peut-être quelque désaccord entre les Russes et les Chinois à propos de l'incident de Yingdraw ; mais nous ne pouvons pas compter là-dessus. »

— « Sur quoi pouvons-nous compter ? » demanda Joenes.

— « Personne ne le sait, » répliqua Minotaure. « C'est pour ça que nous vous envoyons là-bas. Des *informations*, Joenes, voilà ce que nous voulons. Que mijote l'ennemi ? Que se passe-t-il réelle-

ment là-bas ? Comprenez-vous en quoi consiste votre mission, Joenes ? »

— « Je le crois. »

— « Vous ne serez pas au service d'une faction ou d'un groupe particulier ; et surtout vous ne devrez pas, à votre retour, nous raconter ce qu'à votre avis nous avons *envie* d'entendre. Il ne faudra ni minimiser ni grossir ce que vous verrez, mais nous le décrire le plus simplement et le plus objectivement possible. »

— « Je ferai de mon mieux, » dit Joenes.

— « Je suppose qu'on ne peut pas vous en demander davantage, » rétorqua Minotaure, à contrecœur.

Puis il lui donna les papiers et l'argent dont il aurait besoin pour son voyage. Et, au lieu de le renvoyer dans les couloirs à la recherche de la sortie, il ouvrit une fenêtre, pressa un bouton.

« Je me déplace toujours comme ça, » dit-il en installant Joenes sur le siège à côté du pilote. « Je ne peux pas me casser la tête avec ces sales corridors. Bonne chance, Joenes, et n'oubliez pas ce que je vous ai dit. »

Joenes l'assura qu'il ne l'oublierait pas et se sentit profondément ému par la confiance que Minotaure avait en lui. L'hélicoptère prit la direction de l'Aérodrome de Washington, où l'attendait un avion à réaction à pilotage automatique. Mais, au moment où il s'élevait dans les airs, Joenes crut entendre des rires enfantins dans la pièce qui communiquait avec le bureau de Minotaure.



12. L'HISTOIRE DE LA RUSSIE

(d'après Pelui de l'île de Pâques)

Joenes prit place à bord de son avion spécial et, quelques minutes plus tard, il volait vers le nord, très haut dans les airs, dans la direction du pôle. Un repas lui fut servi automatiquement ; ensuite, un film lui fut présenté pour son plaisir solitaire. Le soleil était bas sur l'horizon quand le pilote automatique de l'appareil lui demanda d'attacher sa ceinture car on allait atterrir à l'aérodrome de Moscou.

Joenes fut accueilli par trois représentants du gouvernement soviétique, en toques, pelisses et bottes doublées de fourrure, protection nécessaire contre le vent glacé qui hurlait sur ces terres plates. Il se présentèrent et firent monter Joenes dans la voiture officielle qui devait les amener en ville. Pendant le voyage, Joenes eut l'occasion d'observer de près les hommes avec qui il allait avoir affaire.

Le camarade Slavski était barbu jusqu'aux yeux qu'il avait noisette, profonds et rêveurs.

Le camarade Oruthi était petit, entièrement rasé, et boitait légèrement.

Le maréchal Trigask était rond, jovial et semblait quelqu'un avec qui il fallait compter.

Sur la Place Rouge, la voiture se rangea devant la Maison de la Paix. A l'intérieur, un feu de bois flambait gaiement. Les Russes offrirent à Joenes un fauteuil confortable et s'installèrent à côté de lui.

— « Ne perdons pas de temps, » dit le maréchal Trigask. « En guise de prologue à cette discussion, je me contenterai de vous souhaiter la bienvenue dans notre chère capitale. Nous sommes toujours heureux quand des diplomates occidentaux accrédités tels que vous viennent nous rendre visite. Nous avons l'habitude d'aller droit au but, et nous souhaitons que nos interlocuteurs agissent de même. C'est la seule façon de faire avancer les choses. Vous avez peut-être remarqué, en arrivant de l'aérodrome... »

— « Oui, » interrompit Slavski, « pardonnez-moi, je vous supplie de me pardonner, mais avez-vous remarqué tous ces petits cristaux de neige immaculés ? Et ce ciel d'hiver, si blanc, si blanc ? Je suis vraiment désolé, je ne devrais pas élever la voix, mais, en dépit de ma bassesse, j'ai mes sentiments et parfois une force irrésistible me pousse à les exprimer. La nature, messieurs ! Excusez-moi, mais la nature, oui, il y a là quelque chose... »

Le maréchal Trigask le coupa à son tour. « Ça suffit, Slavski. Je suis certain que le Très Honorable Envoyé Présidentiel Joenes a déjà eu l'occasion, à un moment ou à un autre, de remarquer la nature. Nous pouvons, je crois, nous dispenser de ces mondanités. Je suis un homme simple et je parle simplement. Tant pis si je vous parais grossier. Je suis un soldat et les subtilités de la diplomatie me sont étrangères. Est-ce clair ? »

— « Tout à fait, » répondit Joenes.

— « Parfait. Eh bien, dans ce cas, quelle est votre réponse ? »

— « Ma réponse à quoi ? »

— « A nos dernières propositions. Vous n'avez sûrement pas fait tout ce chemin dans le seul but de prendre des vacances ? »

— « Je vais devoir, j'en ai peur, » dit Joenes, « vous demander de m'expliquer en quoi consistent ces propositions. »

— « Elles sont fort simples, » déclara le camarade Oruthi. « Nous désirons seulement que votre gouvernement détruise son stock d'armements, nous cède sa colonie de Hawaï, nous autorise à nous installer en Alaska (terre qui nous appartenait à l'origine) et nous donne, en signe de bonne foi, la partie septentrionale de la Californie. Dans ces conditions, nous accepterions, en échange,

de faire certaines choses dont la nomenclature m'échappe pour l'instant. Qu'en dites-vous ? »

Joenes s'efforça d'expliquer qu'il n'avait aucune autorité pour accepter ou refuser cette proposition, mais les Russes ne voulurent pas le croire. En conséquence, et sachant que jamais Washington n'en jugerait les conditions acceptables, il répondit par la négative.

— « Vous voyez ? » fit Oruthi. « Je vous avais dit qu'ils ne seraient pas d'accord. »

— « Ça valait quand même la peine d'essayer, non ? » rétorqua le maréchal Trigask. « Somme toute, ils auraient très bien pu dire oui. Mais venons-en à l'essentiel. Mr. Joenes, je veux que votre gouvernement et vous-même, vous sachiez que nous sommes prêts à repousser toute attaque susceptible d'être lancée contre nous. »

— « Depuis l'Allemagne de l'Est, » dit Oruthi, « nos défenses couvrent un territoire qui s'étend, en largeur de la Baltique à la Méditerranée, en profondeur de Berlin à Omsk. Bref, nous vous avons nettement surpassés et nous vous le prouverons quand vous voudrez. »

Slavski, depuis longtemps silencieux, fit à nouveau entendre sa voix. « Vous verrez tout cela, mon ami ! Voous verrez la lueur diffuse des étoiles se refléter sur les canons des fusils ! Je vous demande pardon, mais un être aussi humble que moi, un être que l'on pourrait aisément prendre pour un marchand de poisson ou un charpentier, a lui aussi ses moments poétiques. C'est vrai, messieurs, même si vous devez en rire ! N'est-ce pas l'un de nos poètes qui a dit : « *Noire est l'herbe / Quand s'éclipse / La nostalgique nuit.* » Ah ! vous n'auriez jamais cru m'entendre un jour vous citer des vers ! Je sais bien que cela ne me convient pas. J'en suis tout à fait conscient, je vous l'assure ! Je regrette ma conduite plus que vous ne pouvez imaginer, et même je la déplore. Cependant... »

Le camarade Oruthi lui frappa doucement sur l'épaule et Slavski se tut. Oruthi reprit : « Ne faites pas attention à ses accès, Mr. Joenes. Le camarade Slavski est un brillant théoricien, ce qui explique qu'il soit enclin à l'auto-critique. Où en étions-nous ? »

— « Je venais, il me semble, » dit le maréchal Trigask, « d'expliquer à monsieur que notre système de défense était parfaitement au point. »

— « Exactement, » fit Oruthi. « Que votre gouvernement ne se trompe pas là-dessus. Et je lui conseille également de ne pas attacher trop d'importance à l'incident de Yingdraw. Vos propagandistes l'auront certainement présenté sous de faux éclairages. Mais la vérité est très simple. Du reste, l'incident tout entier est né d'un malentendu fort simple lui aussi. »

— « J'étais sur place à l'époque, » déclara le maréchal Trigask,

« et je peux vous expliquer ce qui s'est passé. Les forces que je commandais, c'est-à-dire les première, huitième, quinzième et vingt-cinquième armées étaient en manœuvres à Yingdraw près des frontières de la République Populaire Chinoise. Pendant ces exercices, nous fûmes violemment attaqués par une bande de révisionnistes chinois séduits par l'or capitaliste, qui avaient échappé, je ne sais comment, aux autorités de Pékin. »

— « J'étais alors commissaire politique, » renchérit Oruthi, « et je peux vous jurer que tout ce que dit le maréchal est vrai. Ces bandits se jetèrent sur nous, revêtus de l'uniforme des quatrième, douzième, treizième et vingt-deuxième armées chinoises. Naturellement, nous prîmes le temps d'informer Pékin avant de les rejeter de l'autre côté de la frontière. »

— « Bien entendu, ils prétendirent que *nous* avions envahi leur territoire, que c'était *eux* qui nous repoussaient, » dit le maréchal Trigask avec un sourire ironique. « C'était bien le genre de discours auquel nous nous attendions de la part de rebelles, et nous jetâmes toutes nos forces dans la bataille. Entre-temps, nous avions reçu un message de Pékin. Malheureusement, ce message était rédigé en chinois. Comme nous étions incapables de le déchiffrer, nous l'expédiâmes à Moscou pour traduction. En attendant le combat faisait rage et pendant une semaine entière les deux camps s'entre-déchirèrent furieusement. »

— « Le message nous fut renvoyé, » dit Oruthi. « Voici quels en étaient les termes : « Le gouvernement de la République Populaire Chinoise proteste contre les accusations d'expansionnisme que l'on formule à son égard, surtout en ce qui concerne les terres riches et incultes voisines des régions frontalières chinoises surpeuplées. Il n'y a pas de rebelles sur le territoire de la République Populaire Chinoise et il ne peut en exister dans un Etat réellement socialiste. En conséquence, renoncez à vos entreprises hostiles dirigées contre nos paisibles frontières. »

— « Vous imaginez notre perplexité, » dit le maréchal Trigask. « Les Chinois affirmaient qu'il n'y avait pas de rebelles chez eux et nous étions en train d'en combattre près d'un million qui avaient dérobé les uniformes de l'Armée Populaire Chinoise. »

— « Heureusement, » poursuivit Oruthi, « le Kremlin nous avait envoyé un conseiller, un expert en affaires chinoises. Il nous dit que nous n'avions pas besoin de nous préoccuper de la première partie du message, celle qui concernait les accusations d'expansionnisme, car ce n'était qu'une forme de salut. Quant à la seconde, celle qui niait l'existence des rebelles, elle était manifestement destinée à sauver la face. En conséquence, il nous encouragea à rejeter l'ennemi en Chine. »

— « Ce qui n'était pas facile, » fit observer le maréchal Trigask. « Les rebelles avaient reçu en renforts plusieurs millions d'hom-

mes armés et par la seule force du nombre ils nous avaient repoussé jusqu'à Omsk, saccageant au passage le Sémipalatinsk. »

— « Constatant que la situation s'aggravait, » expliqua Oruthi, nous fîmes venir des réserves. Vingt armées russes accoururent. Grâce à elles, nous pûmes massacrer un nombre incalculable de rebelles et repousser le reste jusque sur l'autre rive du Si-Kiang. »

— « Nous pensions en avoir fini avec cette histoire, » dit le maréchal Trigask. « Nous marchions sur Pékin pour procéder à un échange de vues avec le gouvernement de la République Chinoise quand, brusquement, les rebelles se jetèrent à nouveau sur nous. Ils étaient, cette fois, près de cinquante millions. Heureusement, tous n'avaient pas d'armes. »

— « Même l'or capitaliste a ses limites, » remarqua Oruthi.

— « Nous reçumes aussi une autre note de Pékin, » dit le maréchal Trigask. « On nous y ordonnait de quitter immédiatement le territoire chinois et de laisser en paix les éléments défensifs de l'Armée Populaire Chinoise. »

— « C'est, du moins, ce que nous *crûmes* lire, » coupa Oruthi. « Mais, par une ruse démoniaque, ils avaient construit leur message de telle sorte que, lu de haut en bas, cela devenait un poème qui signifiait : « *Qu'elle est belle la montagne / qui flotte sur la rivière / devant mon jardin.* »

— « Le plus drôle, » dit le maréchal Trigask, « c'est que, pendant que nous déchiffrions le message, l'ennemi nous forçait à reculer sur des milliers de kilomètres, à retraverser toute l'Asie Septentrionale jusqu'à Stalingrad. Là, nous résistâmes, le temps de semer la mort dans les rangs des rebelles. Mais ceux-ci nous forcèrent à faire retraite jusqu'à Karkov, et de là jusqu'à Kiev, puis à Varsovie. La situation devenait sérieuse. Nous recrutâmes des volontaires en Allemagne de l'est, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Hongrie et en Bulgarie. Traîtreusement, les Albanais se joignirent aux Grecs, qui, avec les Yougoslaves, attaquèrent nos arrières. Après les avoir repoussés, nous concentrâmes nos forces dans la direction de l'est.

» Nous obligeâmes les rebelles à refaire tout le chemin qu'ils avaient parcouru et au-delà, jusqu'à Canton, que nous dévastâmes. »

— « Alors, » dit Oruthi, prenant la relève, « les rebelles jetèrent dans la bataille leurs dernières réserves et nous forcèrent à regagner les frontières. Une fois nos troupes regroupées, nous y livrâmes pendant plusieurs mois toute une série d'engagements. Enfin, nous nous retirâmes, et eux aussi, par consentement mutuel. Ainsi s'acheva l'incident de Yingdraw. »

— « Depuis, » dit Oruthi, « nous n'avons pas encore pu entrer en contact avec Pékin. Mais le dépit de notre grand allié passera. »

— « N'oubliez pas de dire à votre Président, » insista le maréchal Trigask, « que notre système de défense automatique et notre

stock de missiles sont intacts, même si notre effectif militaire conventionnel est quelque peu réduit. Nous sommes prêts à faire pleuvoir sur vous la destruction et la mort si le besoin s'en fait sentir. Mais à présent, Mr. Joenes, il est grand temps de vous offrir quelques rafraîchissements. »

Joenes dévora une énorme quantité de yoghourt et de pain noir, ce qui était tout ce que l'on pouvait se procurer pour l'instant. Puis ses trois interlocuteurs l'accompagnèrent à bord de son propre avion pour lui montrer les fortifications.

Bientôt Joenes put voir des files et des files de canons, de mines, de mitrailleuses, de barbelés, de blockhaus s'étirant interminablement vers l'horizon, déguisés en fermes, en villages, en villes, en troïkas, en droshkis, etc. Cependant, tout ce territoire était entièrement désert, ce qui lui rappela ce qu'on lui avait dit de la situation en Europe Occidentale.

De retour à l'aérodrome de Moscou, les Russes mirent pied à terre, non sans souhaiter bon voyage à Joenes.

Juste avant son départ, le camarade Slavski lui dit : « N'oubliez pas, mon ami, que tous les hommes sont frères. Oh ! vous pouvez railler cet étalage de bons sentiments de la part d'un ivrogne qui n'est même pas capable de faire correctement ce qu'on lui demande. Et je ne vous en voudrais pas si je vous voyais éclater de rire, pas plus que je n'en ai voulu à mon chef, Rosskolenko, quand il m'a tiré l'oreille, hier matin, en me prévenant que je perdrais mon emploi si je me présentais encore ivre au bureau. Je n'en veux pas à Rosskolenko, j'aime cet homme terrible comme un frère, tout en sachant qu'un jour je m'enivrerai à nouveau et qu'il me congédiera. Mais alors, messieurs, qu'arrivera-t-il à ma femme qui pleure nuit et jour, et qui prie allongée sous le sofa du salon ? Qu'arrivera-t-il à ma fille aînée, Groustikaïa, qui raccommode patiemment mes chemises et ne m'insulte pas quand je lui vole ses économies pour aller boire ? Je vois que vous me méprisez, et je ne vous le reproche pas. Nul ne saurait être plus méprisable que moi. Vous pouvez me couvrir d'injures, messieurs, pourtant je suis un homme cultivé, j'ai de nobles sentiments, autrefois un brillant avenir m'était réservé... »

A ce moment, l'avion de Joenes décolla, et il ne put entendre la fin du discours de Slavski, si toutefois ce discours devait avoir une fin.

Joenes réfléchit longuement à ce qu'il avait vu et entendu. Il mit quelque temps à se rendre compte qu'une guerre ne s'imposait pas, et même qu'on n'avait pas besoin de l'envisager dans les circonstances actuelles. Les puissances du chaos s'étaient abattues sur la Russie et sur la Chine, comme sur l'Europe Orientale. Mais il n'y avait aucune raison pour que cette catastrophe se produisît également en Amérique.

Ce fut ce message que Joenes expédia, avec tous les détails, à Washington où il arriverait avant lui.

***

13. L'HISTOIRE DE LA GUERRE

(d'après Teleu de Huahine)

Chose triste à dire, pendant que Joenes survolait la Californie, une station de radar automatique prit son appareil pour un avion soviétique et lui décocha toute une série de missiles. Ce tragique incident marqua le début de la grande guerre.

De tout temps des erreurs de ce genre se sont produites. Mais, dans l'Amérique du XXIe siècle, où l'homme prodiguait aux machines son affection et sa confiance, où ces machines enfin étaient semi-autonomes, elles ne pouvaient manquer d'avoir des conséquences terribles.

Joenes regardait avec horreur et fascination les missiles lancés à toute allure contre son appareil. Puis il ressentit un choc violent : le pilote automatique, prenant conscience du danger, venait de libérer à son tour ses missiles anti-missiles.

Cette initiative déclencha la réaction d'autres stations de missiles basées dans les environs. Certaines d'entre elles étaient automatiques, d'autres non, mais toutes répondirent instantanément au signal d'alarme. Dans l'intervalle, l'appareil de Joenes avait lâché tout son armement.

Mais il n'avait rien perdu de la ruse introduite dans son cerveau électronique par les ingénieurs qui l'avaient conçu. Il brancha sa radio sur la longueur d'ondes utilisée par les stations pour correspondre avec leurs projectiles, émit à son tour le signal d'alarme, se déclara attaqué et donna l'ordre de détruire les missiles aéroportés qu'il fit passer pour des cibles ennemies.

Sa tactique remporta un certain succès. Les missiles les plus anciens, les plus rudimentaires, se refusèrent à attaquer un appareil qu'ils considéraient comme appartenant à leur camp. Les autres, toutefois, plus sophistiqués, avaient justement reçu des instructions pour parer à toute tentative de ce genre de la part de l'ennemi. Ils poursuivirent la lutte tandis que leurs congénères plus vieux défendaient farouchement l'avion solitaire.

Une fois la bataille bien en train, l'appareil de Joenes s'éclipsa. Laissant les missiles se battre dans les airs, il mit le cap sur sa base, l'aérodrome de Washington.

Dès son arrivée, Joenes fut conduit par descenseur automatique dans les salles qui abritaient le Haut Commandement, à plusieurs

centaines de mètres sous terre. On lui demanda ce qu'il savait de l'assaut qui venait d'être livré contre lui et quelle était l'identité de ses assaillants. Mais tout ce que Joenes put répondre, c'est qu'il avait été attaqué par des missiles et défendu par d'autres.

Cette information et d'autres données concernant la bataille furent présentées à une calculatrice électronique, qui émit quelques instants plus tard la liste de possibilités suivantes, par ordre décroissant :

1. Le bloc communiste avait attaqué la Californie.
2. Les pays neutres avaient attaqué la Californie.
3. Les membres de l'alliance occidentale avaient attaqué la Californie.
4. Des envahisseurs venus de l'espace avaient attaqué la Californie.
5. Personne n'avait attaqué la Californie.

La liste comprenait également toutes les combinaisons et permutations imaginables de ces cinq possibilités, désignées sous le nom de sous-possibilités alternées.

Les officiers qui prirent connaissance de ce document se trouvèrent désemparés devant cette quantité de probabilités, de sous-probabilités, de possibilités et de sous-possibilités. Ils avaient cru pouvoir adopter celle que la machine jugeait la plus vraisemblable et agir en conséquence. Mais ce n'était plus possible. A mesure qu'elle recevait de nouvelles données, la calculatrice révisait et redéfinissait ses probabilités, dont elle changeait continuellement l'ordre et la désignation. Elle crachotait au rythme de dix à la seconde des correctifs marqués URGENTISSIME, tous différents les uns des autres, au grand désespoir des officiers.

La situation était déconcertante. Aussi ne faut-il pas s'étonner du parti que finirent par prendre les responsables : ils choisirent les cinq possibilités majeures calculées par la machine, leur attribuèrent un taux de probabilité égal, et les portèrent au Général Voig, le commandant-en-chef des forces armées, en lui demandant une décision définitive.

Voig étudia les cinq alternatives qu'on lui proposait. Il avait pleinement conscience des problèmes que posait la guerre moderne, et il était obligé de reconnaître avec tristesse qu'il lui fallait bien s'appuyer sur les informations qu'on lui apportait pour trancher en connaissance de cause. Or, il savait aussi que la plupart de ces informations avaient pour auteurs des machines extrêmement coûteuses qui, souvent, étaient incapables de distinguer une fusée d'une oie sauvage ; des machines qui avaient besoin d'être constamment surveillées, réparées, améliorées, réconfortées par des régiments d'ingénieurs hautement spécialisés. Et en dépit des soins qu'on leur prodiguait, Voig n'ignorait pas que l'on ne pouvait se fier entièrement à elles. Les créations ne valaient pas mieux que les

créateurs et même leur ressemblaient dans ce qu'ils avaient de pire. Tout comme les hommes, les machines étaient fréquemment sujettes à des crises d'instabilité émotionnelle. Les unes faisaient de l'excès de zèle, les autres souffraient d'hallucinations, de dépressions fonctionnelles ou psychosomatiques, ou finissaient par sombrer dans un état catatonique. Et outre leurs propres problèmes, elles subissaient l'influence de leurs opérateurs humains. En fait, les plus impressionnables d'entre elles n'étaient que des extensions de la personnalité de celui qui veillait à leur fonctionnement.

Certes, le général Voig savait que les machines n'étaient pas réellement conscientes, donc qu'elles ne pouvaient souffrir vraiment de maladies réservées à l'être conscient. Mais elles en donnaient *l'impression*, ce qui revenait à peu près au même.

Cependant, le général Voig était entraîné à prendre des décisions rapides. C'est à peine s'il prit le temps de jeter un dernier regard aux cinq alternatives et de douter encore une fois de sa propre compétence avant de prendre son téléphone et de donner ses instructions.

Nous ignorons sur laquelle des possibilités se fixa le choix du général et quelles instructions il donna. De toute façon, cela n'avait plus d'importance. La situation ne dépendait plus de lui, il ne pouvait ni accélérer l'attaque ni la stopper, ni même exercer quelque influence sur le cours des hostilités. La bataille avait échappé à son contrôle, et cela à cause de la nature des machines.

Un missile californien désemparé alla s'écraser sur la base de Cap Canaveral en Floride, qu'il détruisit à moitié. Le reste de la base rallia ses forces et les lança en représailles dans la direction d'où l'ennemi lui avait paru venir, c'est-à-dire la Californie. D'autres missiles, plus ou moins touchés, tombèrent un peu partout dans le pays. Les chefs militaires de l'Etat de New York, du New Jersey, de Pennsylvanie et d'ailleurs réagirent de leur propre autorité, tout comme les stations de missiles automatiques. Hommes et machines disposaient de toutes les informations nécessaires pour justifier leur action. En fait, avant la rupture de leur réseau de communications, ils avaient reçu un déluge de rapports couvrant toutes les possibilités imaginables. Comme ils étaient soldats, ils choisirent la plus désastreuse.

D'un bout à l'autre de la Californie et sur toute l'étendue de l'Amérique occidentale, les re résailles succédèrent aux représailles. Les commandants locaux s'imaginèrent que l'ennemi, dont ils ignoraient l'identité, avaient établi des têtes de pont sur la côte est de l'Amérique. Ils cherchèrent à les détruire et n'hésitèrent pas à employer des têtes nucléaires atomiques chaque fois qu'ils le jugeaient nécessaire.

Tout cela se produisit avec une effroyable rapidité. Les com-

mandants locaux et leurs machines, soumis à une infernale pluie de feu, voulaient résister le plus longtemps possible. Certains d'entre eux attendirent peut-être des ordres plus spécifiques ; mais, en fin de compte, tous ceux qui pouvaient se battre le firent, semant la destruction et le désordre jusqu'aux régions les plus éloignées du globe. Et bientôt cette civilisation où proliféraient les machines disparut de la surface de la terre.

Pendant que ces événements se déroulaient, Joenes regardait, sidéré, dans les salles du Haut Commandement, des généraux donner des ordres et d'autres généraux les révoquer. Il assistait à tout cela, et il ne savait toujours pas contre qui on se battait.

Tout à coup, un immense frémissement ébranla le bâtiment tout entier. Bien que situé à des centaines de mètres sous terre, il avait été touché par des missiles spécialement conçus pour s'enfouir profondément dans le sol.

Joenes tendit le bras pour préserver son équilibre et s'agrippa à l'épaule d'un jeune lieutenant. Celui-ci se retourna, et Joenes le reconnut aussitôt.

— « Lum ! » s'écria-t-il.

— « Joensey ! » fit le lieutenant.

— « Comment es-tu arrivé ici ? » demanda Joenes. « Et que fais-tu en uniforme de lieutenant ? »

— « C'est toute une histoire, » répliqua Lum, « et d'autant plus étrange que je n'ai pas du tout ce qu'on pourrait appeler le tempérament militaire. Mais je suis très content que tu m'aies posé cette question. »

De nouveau, l'édifice trembla, jetant plusieurs officiers à terre. Mais Lum réussit à rester debout et entreprit de raconter à Joenes comment il était entré dans l'armée.



14. COMMENT LUM ENTRA DANS L'ARMEE

(*d'après les propres paroles de Lum, telles qu'elles sont rapportées dans le Livre des Fidji, édition orthodoxe*)

Donc, mon vieux, peu de temps après ton départ, j'ai quitté l'Asile Psychiatrique pour les Criminels Aliénés Mentaux et je suis parti pour New York où j'ai été invité à une surboum plus que swing. Ce soir-là, je me suis envoyé une giclée de cocaïne, ce qui est un sale truc quand on n'en a pas l'habitude. Tu sais que j'ai

toujours été fidèle au peyotl ; l'héroïne ne m'a jamais intéressé ; quant à la cocaïne, avant de l'essayer à cette occasion, je pensais que c'était tout juste bon pour les vieux shnocks.

Pendant que je poussais la bulle, je me suis pris tout à coup pour une espèce de Florence Nightingale : l'envie m'est venue d'aller soigner les machines blessées sur les champs de bataille. Plus j'y pensais, plus je me disais que j'étais fait pour ça, et plus je devenais triste en m'imaginant toutes ces pauvres machines souffrantes, ces mitrailleuses aux canons brûlés, ces chars couverts de rouille, ces réacteurs au train d'atterrissage brisé, etc. Je me disais que leurs souffrances, pour être muettes, n'en étaient pas moins terribles, et je savais que je devais consacrer ma vie à les soigner, à les réconforter.

Comme tu le vois, j'étais bien parti ; c'est dans cet état que je suis allé au poste de recrutement le plus proche et que je me suis engagé pour être plus près de mes pauvres machines.

Le lendemain matin, en me réveillant, je me suis rendu compte de la situation où je m'étais mis ; ça m'a immédiatement dessaoulé. Je suis parti à la recherche du salaud de recruteur qui avait si honteusement profité de mon état, mais il avait pris l'avion pour Chicago où il devait faire une conférence d'enrôlement dans un bordel. Alors je me suis précipité chez mon commandant, et je lui ai dit qu'entre autres détails j'étais un drogué, que je sortais d'un asile psychiatrique pour aliénés mentaux, ce que je lui prouverais quand il le voudrait, qu'en outre j'avais des tendances homosexuelles latentes, que je ne pouvais pas supporter les armes à feu, que j'étais complètement aveugle d'un œil et que je souffrais de la colonne vertébrale ; donc que, légalement, je ne pouvais pas être accepté dans les Services Armés, comme l'indiquait le paragraphe C de la page 123 du Code d'Enrôlement.

Le commandant m'a regardé droit dans les yeux, en souriant comme seuls savent sourire les militaires de carrière ou les cognes. « Soldat, » m'a-t-il dit, « votre nouvelle existence ne fait que commencer, aussi suis-je disposé à fermer les yeux sur certaines irrégularités dans votre façon de vous adresser à vos supérieurs. A présent, foutez-moi le camp d'ici et allez demander des instructions à votre sergent. »

Quand il a vu que je n'avais pas l'intention de sortir, il a cessé de sourire et il m'a dit : « Ecoutez, soldat, les raisons pour lesquelles vous vous êtes engagé, le fait que vous ayez été « bourré » comme vous dites, tout le monde s'en fiche. Quant aux divers handicaps que vous venez de mentionner, ne vous tracassez pas pour ça. J'ai connu des drogués qui faisaient du boulot de première dans les Services de Planning, et les exploits de la Brigade Homosexuelle en Patagonie, nul n'a le droit d'en rire. Comportez-vous en bon

soldat et vous verrez que l'armée, ça n'est pas si mal que ça. Mais ne passez pas votre temps à citer le Code d'Enrôlement comme un avocat de corps de garde, parce que vous vous feriez mal voir de mes sergents et ils risqueraient de vous dévisser la tête pour la revisser à l'envers. Compris ? Parfait. Maintenant, nous savons où nous en sommes et je ne vous en veux pas. Même, je vous félicite du zèle patriotique qui vous a poussé, hier soir, à vous engager pour cinquante ans dans l'armée. Bravo, mon vieux ! A présent, foutez-moi le camp d'ici. »

Alors j'ai quitté son bureau et je me suis demandé comment j'allais m'en tirer, parce qu'on peut s'évader d'une prison ou d'un asile, mais pas de l'armée. J'étais rudement déprimé. Puis, quelques jours plus tard, j'ai été nommé sous-lieutenant et, tout de suite après, attaché à l'état-major personnel du général Voig, qui est le dessus du panier dans ce bazar.

Je croyais au début qu'on m'avait choisi pour ma personnalité attachante mais j'ai fini par me rendre compte que ça n'était pas du tout pour ça. Il paraît qu'en m'engageant, sous l'effet de la came, j'avais écrit « maquereau » sur la ligne réservée à la profession. Ce qui avait attiré l'attention des officiers chargés de repérer les nouveaux engagés qui sortaient de l'ordinaire. Ils en avaient parlé au général Voig, qui s'était empressé de s'assurer mes services.

Au début, comme je n'avais jamais travaillé dans cette branche, je ne savais pas très bien ce que je devais faire. Mais un autre maquereau du général, plus poliment baptisé Officier en Mission Spéciale, m'a mis au courant. Je devais organiser une surboum pour le général Voig tous les jeudis soirs, seul jour où ses obligations militaires le lui permettaient. C'est un boulot facile : je n'ai qu'à appeler l'un des numéros inscrits dans le Livre des Loisirs de Washington (Zone Défensive) ; ou alors, quand je suis pris de court, je peux encore expédier un message aux Services d'Approvisionnement des Forces Armées, qui ont des ramifications dans toutes les grandes villes. Le général s'est montré fort satisfait de mon efficacité, et je dois avouer que l'armée n'est pas une chose terrible et sinistre comme je l'avais imaginé.

Voilà, Joenes, la raison de ma présence. En ma qualité de lieutenant et d'ami du général Voig, je peux t'assurer que cette guerre, quelle que soit l'identité de l'ennemi, ne saurait être en meilleures mains. C'est une chose que tout le monde doit savoir, car on raconte trop souvent des mensonges sur les personnes qui occupent des postes importants.

D'autre part, mon vieux Joensey, je crois devoir te signaler qu'une explosion vient de se produire, une explosion annonciatrice de catastrophes imminentes. Et puis les lumières se sont éteintes, l'air commence à sentir le renfermé. Donc, puisqu'il est évident

qu'on n'a plus besoin de nos services par ici, je propose que nous nous taillions, si toutefois la chose est possible.

Eh, Joensey, tu es toujours là ? Ça va, mon vieux ?



15. LA FUITE D'AMERIQUE

(d'après Paaui des Fidji)

Joenes avait été étourdi par une petite explosion qui s'était produite tout près de sa tête. Toujours sous le coup de la commotion, il se laissa conduire par son ami jusqu'à un descenseur qui les plongea plus profondément encore dans les entrailles de la terre. Quand ils ouvrirent la porte, ils se retrouvèrent dans un large corridor. Devant eux, ils virent un écriteau qui disait : AUTOROUTE SOUTERRAINE A N'UTILISER QU'EN CAS D'URGENCE. RÉSERVÉE AU PERSONNEL AUTORISÉ.

— « Je ne sais pas, » dit Lum, « si nous appartenons ou non au personnel autorisé, mais il n'est plus temps de se préoccuper de détails techniques. Joenes, peux-tu parler ? Juste devant nous, il doit y avoir un véhicule qui nous transportera dans un endroit où, je l'espère, nous serons en sécurité. Le général m'a raconté tout ça, et je ne crois pas que cette vieille buse parlait pour ne rien dire. »

Ils trouvèrent le véhicule en question là où Lum s'était attendu à le voir et pendant plusieurs heures ils roulèrent sous terre jusqu'à la côte est du Maryland, face à l'Océan Atlantique, où ils revirent la lumière du jour.

A ce stade, la forte volonté de Lum lui fit défaut et il ne sut ce qu'il devait faire. Mais Joenes avait complètement recouvré ses sens. Prenant son ami par le bras, il descendit sur la plage silencieuse. Puis il prit la direction du sud et marcha jusqu'à un petit port désert.

Parmi tous les bateaux qui se trouvaient là, amarrés aux quais, il choisit un voilier sur lequel il transporta de la nourriture, de l'eau, des cartes et des instruments nautiques prélevés sur les autres bâtiments. Il n'avait pas fait la moitié de ce qu'il voulait faire quand des missiles passèrent en hurlant au-dessus de leur tête ; aussi décida-t-il de lever l'ancre immédiatement.

Lum ne reprit conscience qu'à plusieurs milles de la côte ; il regarda tout autour de lui et demanda : « Dis donc, mon vieux, où nous amènes-tu ? »

— « Chez moi, » répondit Joenes, « dans l'île de Manituatua, au milieu du Pacifique sud. »

Lum réfléchit longuement et finit par dire avec douceur : « C'est un peu loin, tu ne trouves pas ? Enfin, avec le Cap Horn et tout le reste, ça doit faire dans les huit ou neuf mille milles, non ? »

— « A peu près. »

— « Et tu ne préférerais pas l'Europe, qui n'est qu'à trois mille milles, sans plus ? »

— « Je rentre chez moi, » rétorqua fermement Joenes.

— « Ouais, » fit Lum. « Loin ou pas, rien ne vaut son chez soi. Mais nous ne sommes pas très riches en eau et en aliments pour une expédition pareille, et j'ai l'impression que nous ne trouverons pas grand-chose en cours de route. Et puis je n'ai pas une très, très grande confiance dans ce bateau. J'ai même l'impression qu'il commence à prendre l'eau. »

— « En effet, » dit Joenes. « Mais je crois que ça peut s'arranger. Quant à la nourriture, j'espère qu'elle ne nous fera pas défaut, c'est tout ce que je peux dire. Mais je ne vois pas d'autre endroit où il vaille la peine d'aller. »

— « OK, » fit Lum. « Je ne me dégonflais pas, je voulais juste lancer en l'air une ou deux idées pour voir si elles se sauveraient. Comme ça n'est pas le cas, je vais suivre ton exemple : espérer que tout finira bien. Mais je crois aussi que tu devrais profiter de cette croisière pour écrire tes mémoires : ça serait intéressant à lire et ça servirait à identifier nos pauvres cadavres desséchés quand on retrouverait l'épave de ce bateau. »

— « Je ne suis pas du tout convaincu que nous allons mourir, » dit Joenes, « quoique ce soit, je dois l'admettre, une forte possibilité. Mais toi, Lum, pourquoi n'écris-tu pas tes mémoires ? »

— « Je m'y mettrai peut-être, » dit Lum. « Mais j'ai surtout l'intention de réfléchir aux hommes et aux gouvernements, ainsi qu'aux moyens de les améliorer, en appliquant à cette tâche toutes les ressources de mon esprit fertile. »

— « Quelle idée merveilleuse, Lum ! » s'écria Joenes. « A nous deux, nous avons beaucoup de choses à dire aux hommes, si toutefois nous pouvons en trouver. »

Ce fut donc en parfait accord l'un avec l'autre que Joenes et son loyal ami cinglèrent sur un océan qu'obscurcissait l'approche de la nuit, le long d'une côte périlleuse, vers un but lointain et peu sûr.

***

16. LA FIN DU VOYAGE

(rédigé par le compilateur, et emprunté à toutes les sources disponibles)

De leur expédition le long des côtes des deux Amériques, de la façon dont ils doublèrent le cap Horn et firent voile vers le nord,

dans la direction des îles du Pacifique sud, nous ne parlerons guère. Les épreuves qu'ils eurent à surmonter furent terribles et les dangers qui se présentèrent, nombreux. Joenes n'a jamais dit grand-chose de cette pénible traversée ; quant à Lum, la seule phrase qu'on l'ait entendu prononcer à ce sujet est courte : « C'était pas marrant, vous savez, » répondit-il un jour à la personne qui l'interrogeait.

Nous savons, en effet. Nous passerons donc immédiatement à la fin du voyage : presque morts de faim, Lum et Joenes furent rejetés par la mer sur les rives de Manituatua où les habitants de l'île leur prodiguèrent leurs soins.

Dès qu'il retrouva ses sens, Joenes demanda ce qu'était devenue sa bien-aimée, Tondelayo, qu'il avait laissée dans l'île. Mais cette fille passionnée, lasse d'attendre, avait épousé un pêcheur des Tuamotu et lui avait donné deux enfants. Joenes accueillit cette nouvelle avec bonne grâce, et reporta son attention sur les affaires mondiales.

Il découvrit que Manituatua et les îles avoisinantes avaient peu souffert de la guerre. Le contact, rompu depuis longtemps avec l'Asie et l'Europe, l'était aussi avec l'Amérique. Les rumeurs les plus folles se donnaient libre cours. Les uns disaient qu'il y avait eu une grande guerre au cours de laquelle tous les pays de la terre s'étaient entre-détruits. Les autres rejetaient le blâme sur des envahisseurs extra-terrestres d'une nature incroyablement malveillante. D'autres encore affirmaient que le responsable n'était pas la guerre, mais une terrible épidémie, suivie d'un effondrement général de la civilisation occidentale.

Toutes ces théories s'affrontaient et s'affrontent encore. Personnellement, nous nous en tenons à l'opinion émise par Joenes : qu'une explosion guerrière chaotique et spontanée se produisit dont l'apogée fut la destruction de l'Amérique, la dernière des grandes civilisations de l'Ancien Monde.

Joenes et Lum restèrent longtemps dans un état de faiblesse extrême. La guerre était finie depuis plusieurs mois quand ils recouvrèrent enfin leurs forces. Ils étaient prêts à jouer leur rôle dans la formation de la civilisation nouvelle.

Hélas ! ils ne comprenaient pas leurs missions respectives de la même manière et ils ne purent réussir à s'entendre. Ils s'efforcèrent de préserver leur amitié, mais cela devenait de plus en plus difficile. Leurs disciples avaient conscience de leurs problèmes et certains commençaient à se demander si ces deux pacifistes ne finiraient pas par en venir aux mains.

Ce ne fut pas le cas. L'influence de Joenes prédominait dans les îles du Pacifique sud, de Nukhiva, à l'ouest, à Tonka, à l'est. En conséquence Lum et ses disciples s'embarquèrent à bord d'une flottille de pirogues et cinglèrent vers l'est, jusqu'aux Fidji où les

idées de Lum avaient soulevé beaucoup d'intérêt. Tous deux, à l'époque, avaient atteint la quarantaine et ils se séparèrent avec un chagrin réel.

Lum prit congé de Joenes en ces termes : « Mieux vaut un petit chez soi qu'un grand chez les autres. Y a que ça de vrai, mon vieux Joensey. Quand même, ça m'embête de te quitter comme ça, tu sais. On en a vu des vertes et des pas mûres, tous les deux, et on est les seuls à *savoir*. Alors j'ai beau penser que tu te goures, continue comme ça, mon gars, et répands la bonne parole. Tu vas me manquer, tu sais, mec. A la revoyure. »

Joenes exprima des sentiments identiques. Lum partit pour les Fidji où ses idées reçurent le meilleur accueil possible. De nos jours encore, les îles Fidji restent le centre du Lumisme, et les Fidjiens ne parlent pas l'anglais tel que le concevait Joenes, mais celui qu'employait Lum. Certains experts considèrent ce dialecte comme la forme la plus pure et la plus ancienne de la langue anglaise.

L'essentiel de la philosophie proposée par Lum se retrouve dans ces quelques phrases prononcées par lui et recueillies dans le Livre des Fidji :

« *Si ça s'est passé comme ça, c'est à cause des machines.*

» *Donc les machines sont mauvaises. Mais elles sont aussi en métal.*

» *Donc le métal est encore pire. C'est le mal incarné.*

» *Dès qu'on sera débarrassé de cette saleté de métal, on aura la belle vie.* »

Bien entendu, les enseignements de Lum ne se bornent pas là. Il professait des théories très fermes sur la nécessité de l'intoxication et de l'extase (« *Il faut s'envoyer en l'air le plus souvent possible* ») ; sur le comportement idéal (« *Les gens ne doivent pas s'emmerder les uns les autres* ») ; sur les limites que les sociétés ne devraient pas dépasser (« *Que les cognes nous foutent donc la paix* ») ; sur les avantages des bonnes manières, de la tolérance et du respect (« *N'allez pas fourrer votre nez dans les affaires des autres* ») ; sur l'importance des données sensorielles objectivement déterminées (« *Je ne crois que ce que je vois* ») ; sur le concept de coopération à l'intérieur du système social (« *Plus on est de fous, plus on rit* ») ; et sur presque tous les aspects de la vie humaine. Les exemples que nous venons de citer sont empruntés au Livre des Fidji, où l'on trouve, soigneusement annotées, toutes les maximes de Lum.

A cette époque lointaine, qui marque les tout débuts du Nouveau Monde, les Fidjiens s'intéressaient particulièrement à la théorie de Lum selon laquelle le métal est mauvais en soi. Peuplade naturellement aventureuse et accoutumée aux longs voyages, ils entreprirent, sous la conduite de Lum, de grandes expéditions au

cours desquelles ils jetaient à la mer tout le métal qu'ils trouvaient.

Dans les pays auxquels ils accostèrent, les Fidjiens gagnèrent de nouveaux disciples à l'ardente doctrine lumiste. Ils propagèrent la destruction du métal d'un bout à l'autre du Pacifique et jusqu'aux rivages des deux Amériques, en passant par l'Australie et les jungles de l'Asie. Leurs exploits ont donné matière à quantité d'hymnes et de récits, en particulier le travail qu'ils firent aux Philippines et, avec l'aide des Maoris, en Nouvelle-Zélande. Ce fut seulement pendant les dernières années du siècle, bien après la mort de Lum, qu'ils purent boucler le cercle en visitant Hawaï : ils avaient débarrassé les îles du Pacifique des neuf dixièmes de leur métal environ.

A l'apogée de leur prestige, ces hommes farouches conquirent la plupart des îles où ils firent escale. Mais ils étaient trop peu nombreux pour assurer la stabilité de leurs conquêtes. Il fut une époque où les Fidjiens régnèrent à Bora Bora, à Raiatea, à Huahine, à Ohahu ; les populations locales finirent, soit par les absorber, soit par les chasser. Du reste, ils respectaient généralement les instructions très explicites de leur chef Lum concernant les îles autres que les Fidji : « *Faites ce que vous avez à faire et taillez-vous ; ne cassez pas les pieds aux gens une fois la surboum terminée.* »

Ainsi s'achevèrent les aventures fidjiennes.

A la différence de Lum, Joenes ne nous a pas laissé d'œuvre philosophique organisée, cohérente. La question du métal ne le préoccupait guère. Il se méfiait des lois, quelles qu'elles fussent, tout en en reconnaissant la nécessité. Pour lui, la loi était bonne quand les hommes qui l'appliquaient étaient bons. Lorsque changeait la nature de ces hommes, ce qui, à son avis, était inévitable, la nature de la loi changeait également. Dans ces cas-là, il ne restait plus qu'à trouver de nouvelles lois et de nouveaux législateurs.

Joenes pensait que l'homme devait tendre de toutes ses forces vers le Bien, mais en même temps avoir conscience des difficultés qu'il ne pouvait manquer de rencontrer sur sa route. A son sens, la plus grande de ces difficultés, c'était que tout au monde, même l'homme et ses vertus, change continuellement, obligeant ainsi celui qui aime le Bien à renoncer à ses illusions de permanence, à rechercher les modifications qui se produisent chez lui et chez les autres, bref à faire de sa vie une quête incessante d'une stabilité provisoire au milieu des métamorphoses de l'existence. Pour réussir dans cette quête, observait Joenes, il fallait avoir de la chance, qui est une qualité indéfinissable mais absolument essentielle.

Joenes parlait de tout cela et de beaucoup d'autres choses encore ; mais toujours il mettait l'accent sur les avantages de la vertu, la nécessité d'une volonté active et l'impossibilité d'atteindre jamais à la perfection. Certains prétendent que, dans sa vieillesse,

il prêcha une doctrine tout à fait différente : il voyait, dit-on, dans l'univers, un horrible jouet fabriqué par des dieux mauvais ; ce jouet était un théâtre où les dieux, pour se divertir, mettaient en scène d'interminables pièces, avec, pour acteurs, les humains qu'ils avaient créés uniquement dans ce but. Ces humains, ils les gorgeaient d'une espèce de gaz appelé conscience, imprégné de vertus et d'idéaux, d'espoirs et de rêves, de toutes sortes de qualités et de contradictions. Ensuite ils leur donnaient un problème à résoudre et ils prenaient beaucoup de plaisir à voir évoluer fièrement sur la scène ces pantins tout imbus de leur importance, convaincus d'occuper une place de choix dans l'univers, acharnés à prouver leur propre immortalité, s'épuisant à trancher les dilemmes qu'ils leurs avaient posés. Les dieux s'esclaffaient en les regardant faire, et rien ne les divertissait davantage que de voir quelque petit pantin décidé à vivre honnêtement et à mourir dignement. Ils applaudissaient à tout rompre et riaient de l'absurdité de la mort, seule chose qui rendait impossibles toutes les solutions de l'homme. Mais là n'était pas encore le plus terrible. Un jour viendrait où les dieux se lasseraient de leur théâtre et de leurs petites marionnettes humaines, où ils briseraient le tout et chercheraient de nouveaux amusements. Alors ils ne se rappelleraient même plus que l'homme eût jamais existé.

Ce conte n'est pas caractéristique de Joenes et nous ne le jugeons pas digne de lui. Joenes restera dans notre souvenir tel qu'il fut dans la force et l'orgueil de sa maturité, quand il prêchait un message d'espoir.

Joenes vécut assez longtemps pour assister à la mort de l'ancien monde et à la naissance du nouveau. De nos jours, seules les îles du Pacifique possèdent une civilisation digne de ce nom. Nous sommes des sang-mêlés et, parmi nos ancêtres, beaucoup venaient d'Europe, d'Amérique et d'Asie. Mais, pour la plupart, nous sommes d'origine polynésienne, mélanésienne et micronésienne. Votre compilateur, qui demeure sur l'île d'Havaiki, pense que la prospérité et la paix dont nous jouissons actuellement ont pour causes immédiates les dimensions réduites de nos îles, leur nombre immense et les grandes distances qui les séparent. De ce fait, un groupe isolé ne peut espérer les conquérir toutes et, d'autre part, il est facile à qui n'aime pas son île natale de s'en évader. Voilà des avantages que ne possédaient pas les peuples continentaux.

Certes, nous avons aussi nos difficultés. A chaque instant, des guerres éclatent entre deux groupes d'îles, quoique sur une échelle infinitésimale par rapport aux guerres du passé. Les inégalités sociales, l'injustice, le crime et la maladie existent toujours ; mais

ces maux ne sont jamais assez grands pour provoquer l'anéantissement de nos sociétés insulaires. La vie change, hélas ! souvent pour le pire et non pour le meilleur ; mais les changements se produisent plus lentement aujourd'hui que dans le fiévreux passé.

Peut-être cette lenteur est-elle due en partie au fait que le métal soit si rare. Il n'a jamais existé en très grandes quantités dans nos îles et les Fidjiens en ont beaucoup détruit. On en extrait encore un peu du sol des Philippines, mais il est bien difficile de le mettre en circulation. Les sociétés lumistes sont toujours actives ; elles dérobent tout le métal qu'elles trouvent et le jettent à la mer. Nous sommes nombreux à penser que cette haine irrationnelle du métal est une chose déplorable, mais personne encore n'a trouvé de réponse à la question que Lum posait à ses disciples et que ceux-ci nous lancent en manière de défi :

« Mon vieux, as-tu jamais essayé de fabriquer une bombe atomique avec du corail et des noix de coco ? »

En ce qui concerne la fin du Voyage, voici ce qu'on raconte. Lum mourut à l'âge de soixante-neuf ans. Un jour qu'il dirigeait un groupe de destructeurs de métal, il eut le crâne fracturé par le gourdin d'un gigantesque Hawaïen qui cherchait à protéger une machine à coudre. Ses dernières paroles furent : « Eh bien, mes enfants, me voilà parti pour cette Grande Turne dans le Ciel où règne le plus Fortiche de Nous Tous. »

Sur ces mots, il s'éteignit. Cette déclaration est la dernière qu'il ait jamais faite sur les choses de la religion.

Pour Joenes, la fin arriva d'une manière bien différente. Il était dans sa soixante-treizième année, et il visitait l'île de Moorea quand il vit un groupe d'indigènes s'agiter sur la plage. Un homme de sa race venait d'accoster sur un radeau : ses vêtements étaient en lambeaux, ses membres profondément brûlés par le soleil, mais il vivait.

— « Joenes ! » s'écria cet homme. « J'étais sûr que je finirais par vous retrouver. Vous êtes bien Joenes, n'est-ce pas ? »

— « En effet, » dit Joenes, « mais je regrette, je ne vous reconnais pas. »

— « Je suis Kèce, » dit l'homme, « comme dans « Kèce qu'y a ? » Vous savez bien, le voleur de bijoux que vous avez rencontré à New York ! Vous souvenez-vous de moi à présent ? »

— « Oui, » fit Joenes. « Mais pourquoi me cherchiez-vous ? »

— « Joenes, notre conversation n'a duré que quelques instants, mais vous avez exercé sur moi une profonde influence. Tout comme votre Voyage est devenu votre vie, vous, vous êtes devenu *ma* vie. Je ne peux vous expliquer comment cette certitude m'est venue, mais je n'ai pu lui résister. Ma mission, c'était vous. Je n'avais plus qu'un but dans la vie : vous, Joenes. J'ai eu bien du mal à réunir tout ce dont vous aviez besoin, mais les difficultés de cette tâche

ne m'ont pas arrêté. On m'a aidé, les personnages les plus haut placés m'ont honoré de leur faveur. Et puis, la guerre est venue, compliquant encore les choses. J'ai dû parcourir de bout en bout l'Amérique ravagée pour rassembler les objets qui vous étaient nécessaires. Ma quête terminée, je suis arrivé en Californie. De là, je me suis embarqué pour les îles du Pacifique et, pendant de nombreuses années, j'ai caboté de l'une à l'autre. Partout on me parlait de vous, mais jamais je ne vous trouvais. Je ne me suis pas découragé. Pour me soutenir, je pensais aux difficultés que *vous* aviez affrontées, et mes forces me revenaient. Je savais que vous travailliez à la création d'un monde ; moi, c'était à *votre* création que je travaillais. »

— « Tout cela est stupéfiant, » dit Joenes d'une voix calme. « J'ai l'impression, M. Kèce, que vous n'avez pas entièrement recouvré vos sens, mais cela importe peu. Je regrette de vous avoir donné tant de mal ; je ne me doutais pas que vous me cherchiez. »

— « Vous ne pouviez pas le savoir. Non, Joenes, vous-même vous ne pouviez pas savoir qui ou ce qui vous cherchait avant que cette personne ou cette chose vous trouve. »

— « Eh bien, » fit Joenes, « à présent, vous m'avez trouvé. J'ai cru vous entendre dire que vous aviez quelque chose pour moi. »

— « Non pas une, mais plusieurs choses. Je les ai fidèlement préservées et chéries puisquelles étaient nécessaires pour parachever votre création. »

Kèce détacha d'une ficelle enroulée autour de son corps un paquet enveloppé de toile imperméable qu'avec un sourire de plaisir il tendit à Joenes.

Joenes ouvrit le paquet et y trouva les objets suivants :

1. Une lettre de Sean Feinstein, disant qu'il avait pris sur lui d'envoyer les objets en question et de choisir Kèce pour agent. Il espérait que Joenes se portait bien. Quant à lui, il avait pu échapper au massacre avec sa fille Deirdre et il se trouvait actuellement sur l'île de Sangar à deux mille milles des côtes du Chili. Il réussissait modérément dans son négoce et Deirdre avait épousé un jeune indigène industrieux aux idées libérales. Il espérait sincèrement que les objets ci-joints seraient de quelque valeur pour Joenes.

2. Un court billet du médecin dont Joenes avait fait la connaissance à l'Asile Psychiatrique pour les Criminels Aliénés Mentaux. Ce médecin se rappelait, disait-il, l'intérêt qu'avait manifesté Joenes pour le malade qui se croyait Dieu et qui avait disparu sans laisser à Joenes le temps de le voir. Il lui envoyait donc le seul texte écrit que le dément ait laissé : la liste trouvée sur sa table.

3. Une carte de l'Octogone portant le sceau officiel du Cartographe et approuvée par les plus hautes autorités. Le chef de l'Octogone en personne y avait écrit de sa main : « *Plan précis et*

définitif. Garanti pouvoir diriger n'importe qui n'importe où à l'intérieur du bâtiment, rapidement et sans délai. »

Joenes contempla longuement tout cela et ses traits semblaient sculptés dans le granit. Peut-être n'aurait-il jamais bougé si Kèce n'avait essayé de lire les divers documents par-dessus son épaule.

— « Ce n'est pas juste ! » s'écria Kèce. « Depuis le temps que je les ai sur moi, jamais je ne les ai regardés. Je vous en supplie, mon cher Joenes, laissez-moi au moins jeter un coup d'œil à cette carte, et aussi à la liste du fou. »

— « Non, » dit Joenes. « Ces papiers ne vous sont pas destinés. »

Kèce poussa un hurlement de rage et les villageois durent l'empêcher de s'emparer des documents par la force. Plusieurs prêtres, pleins d'espoir, s'approchèrent de Joenes, mais celui-ci recula. Une horreur profonde se lisait sur ses traits, et l'on crut un instant qu'il allait jeter les papiers à la mer. Mais il n'en fit rien. Il les étreignit convulsivement et gravit en courant la piste abrupte qui menait dans les montagnes. Les prêtres le suivirent, mais ne tardèrent pas à se perdre dans les broussailles épaisses.

En redescendant, ils dirent au peuple que Joenes reviendrait bientôt, qu'il désirait seulement étudier dans la solitude les papiers qu'on venait de lui apporter. Le peuple attendit pendant de nombreuses années et jamais il ne perdit la foi. Kèce mourut. Mais Joenes ne reparut pas.

Près de deux siècles plus tard, un chasseur en quête de chèvres sauvages escalada les pentes abruptes de Moorea. A son retour, il déclara qu'il avait vu un homme très vieux assis devant une caverne, les yeux fixés sur une laisse de papiers qu'il tenait à la main. Le vieillard lui avait fait signe de s'approcher, et le chasseur s'était exécuté, non sans crainte. Il s'était aperçu que la pluie et le soleil avaient délavé ces papiers au point de les rendre illisibles et que le vieillard était devenu aveugle tant, sans doute, il les avait lus et relus.

— « Comment faites-vous pour lire ces papiers ? » demanda le chasseur.

— « Je n'ai pas besoin de les lire, » répondit le vieillard. « Je les connais par cœur. »

Puis il se leva, rentra dans sa caverne et le chasseur put croire qu'il avait rêvé.

Cette histoire est-elle vraie ? Se peut-il qu'en dépit de son incroyable vieillesse Joenes vive toujours dans ces montagnes, qu'il y réfléchisse encore aux secrets d'une époque disparue ? Si oui, se peut-il que la liste du fou et la carte de l'Octogone aient encore quelque signification dans notre siècle ?

Nous ne le saurons jamais. Trois expéditions successives se sont rendues sur les lieux : elles y ont bien découvert une caverne, mais nul signe de présence humaine. Les érudits pensent que le chasseur

était ivre. Ils croient que Joenes devint fou de chagrin en recevant trop tard des informations importantes ; qu'il se retira loin des prêtres et qu'il vécut en ermite avec ses documents inutiles, à l'encre pâlie par le temps ; enfin qu'il mourut dans quelque lieu inaccessible.

Cette explication semble raisonnable ; mais le peuple de Moorea a élevé un petit autel sur l'emplacement de la caverne.

FIN

Traduit par Elisabeth Gille.
Titre original : The journey of Joenes.

MARCEL BATTIN
et MICHEL EHRWEIN

La mer, le temps et les étoiles

Battin et Ehrwein : deux noms connus de nos lecteurs. Les voici pour la première fois assemblés. Le résultat de cette collaboration ? Une curieuse histoire de navigation à la fois aérienne et temporelle, qui tresse adroitement en un seul lien l'imaginaire et la réalité historique.

LAISSANT son fauteuil se balancer tout seul sous la véranda blanche, le vieil Hari se hâte. Entre ses dents rapportées, il égrène une litanie d'imprécations : son petit-fils, en oubliant de l'éveiller de sa sieste, a failli lui faire manquer le départ de la nef.

Il marche aussi rapidement que le lui permet sa patte folle, qui garde le souvenir indélébile des derniers combats du conflit de Quatre-Vingt-Six. Son feutre informe et déteint est vissé sur son crâne chauve, jusqu'au ras des sourcils. Son gilet déboutonné bat au vent chaud du Sud sur sa chemisette réséda, ouverte sur son cou de condor.

Il avance en fauchant avec sa jambe, dans la clarté aveuglante du soleil de début d'après-midi, qui ne tire des maisons que de maigres ombres. Il est seul dans la rue rectiligne, bordée d'immeubles à la désespérante monotonie, sur le ciment brûlant dont une buée calorifique trouble les lignes lointaines, mis à part un chien jaune, haut sur pattes, qui le suit depuis longtemps et qui finit par le dépasser. Toute la petite ville doit être rassemblée sur la place et sur les quais qui font face aux étendues sablonneuses de Cap Canaveral, tout là-bas dans l'Est.

Et c'est alors qu'il ne lui reste plus que quelques centaines de mètres à parcourir avant de tourner le coin de la place et de s'intégrer à la foule, c'est alors qu'il entend le bruit capricieux, inégal, syncopé du moteur.

En son jeune âge, Hari a été de ceux qui tendaient, sur de minces baguettes de balsa, un papier qui résonnait comme un

tambour, et qui profitaient d'une nappe d'air ascensionnelle pour faire planer, parfois à une altitude impressionnante, ces fragiles constructions ailées à la carrière toujours éphémère. Plus âgé et plus ambitieux, il a logé, dans des carcasses amoureusement et patiemment assemblées, des moteurs minuscules et bourdonnants comme des hannetons. Il a passé de longues heures, le nez levé à s'en donner le torticolis, à les faire évoluer en circuit au bout de minces cordelettes. Seul, tout seul dans sa passion anachronique, en un temps où le *jet* avait totalement supplanté l'avion à moteur à pistons sur les parcours commerciaux, et où ce dernier n'était plus qu'un moyen de transport privé, commode et relativement rapide, mais suranné.

Cinquante ans se sont écoulés depuis qu'il y a renoncé — beaucoup en raison du fait que les micromoteurs à éther étaient devenus introuvables. Et voici qu'à nouveau, et ce jour-ci précisément, le bruit délicieux, cahotant, toussant, vient à nouveau frapper son ouïe.

Ses yeux cillent malgré la main qu'il tend en écran pour les protéger. Le cristallin synthétique qu'on lui a greffé, à l'âge où la vue commence de mourir, ne fonctionne pas parfaitement lorsque la luminosité est exagérée. Il voit l'appareil émerger soudain sur sa droite, tanguant dans l'axe de la route d'Orlando, à quelques pieds de hauteur. Et le *zinc* se pose et s'arrête, dans un dernier tournoiement d'hélice et un dernier rugissement de moteur.

*
**

Le sol sous leurs roues, enfin, et du même coup le sortir de ce qui leur semblait maintenant n'avoir été qu'un mauvais rêve, un cauchemar à deux. Même l'absence totale du *pot-au-noir,* qu'ils étaient pourtant certains de rencontrer à la zone des calmes équatoriaux, ne leur paraissait déjà plus aussi inquiétante. Ni leur brutale chute dans une sorte d'océan de coton, inexpliquable, non plus que leur résurgence au milieu d'un ciel uniformément bleu, serein, juste au niveau de la côte de ce qui ne pouvait être que les Etats-Unis d'Amérique.

Ils restaient là, immobiles dans leur baquet, l'un derrière l'autre, regardant sans trop y croire encore la petite ville immaculée dans le soleil, et, au-delà, d'où ils venaient, la mer étincelante.

Ce ne fut que de longs instants après leur atterrissage qu'ils commencèrent de sourire, de se congratuler, puis de rire, à longs éclats hystériques.

Quand la crise fut passée, ils sautèrent sur la route, patauds dans leurs épaisses combinaisons qui devenaient rapidement insupportables, le casque de cuir et les lunettes à la main. Le pilote, qui portait une longue balafre, tenait une bouteille de cognac à la main.

Ils s'assirent, le dos contre une roue de l'appareil. Le pilote ouvrit la bouteille et dit, avant de la tendre à son navigateur :

— « Eh bien, je crois qu'on a réussi, vieux. »

⁂

On a beau être shérif d'une ville de Floride, on n'en est pas moins homme. On a beau voir atterrir un avion sur une route normalement réservée à la circulation des autojets, on n'en hésite pas moins à quitter sa place parmi ses concitoyens assemblés dans le but d'assister de loin au décollage de la première nef à destination des étoiles, et où l'on pérorait avantageusement en songeant à sa réélection. Il faut comprendre les choses.

Mais quand lesdits concitoyens, comme un seul homme, tournent le dos à Cap Canaveral pour s'enquérir de la cause de ce bruit inhabituel dans leur ciel et sur leur route, arrondissent les yeux devant le spectacle qui leur est alors offert et, toujours comme un seul homme, marmottent « ben ça, alors ! » en vous prenant à témoin de l'incongruité de la chose, il ne vous reste plus qu'une seule chose à faire : tirer votre chapeau en avant et un peu sur le côté, vérifier rapidement que votre insigne est bien en place et l'astiquer avec le bas de votre manche, vérifier mais plus discrètement que votre arme coulisse bien dans son étui — on ne sait jamais, par les temps qui courent — et partir à grands pas vers la source de la perturbation. On va voir ce qu'on va voir, ah ! mais...



Hari suit le shérif, tirant sur sa jambe et pressentant quelque chose d'extraordinaire, comme si les souvenirs de son enfance prenaient soudain corps et vie. Pour le shérif et pour les autres, l'appareil qui vient de se poser ne devrait pas se trouver là, parce que la place d'un avion n'est pas sur une route nationale ; pour lui, il ne devrait pas se trouver là parce que... C'est difficile à exprimer, et même à concevoir. Il n'a jamais vu d'appareil semblable, sinon sur des gravures. Cet avion appartient à un modèle défunt depuis près d'un siècle, est le produit d'une technique depuis longtemps périmée. Quels bricoleurs ont donc pu ressusciter cette machine antédiluvienne ? Son vieux cœur se réchauffe à la pensée qu'à l'ère des voyages interstellaires, des hommes — et des jeunes sans doute — maintiennent vivante la passion qui jadis a été la sienne, la renouvelant, la magnifiant, puisque lui-même n'a jamais dépassé le stade des modèles réduits tandis qu'eux... Il va leur parler, il faut qu'il leur parle. Qui sait, peut-être accepteront-ils un jour de le prendre avec eux... Il lui reste encore pas mal d'an-

nées à vivre, et il sent qu'elles seront bien employées s'il réussit à les approcher et à leur parler.

***

La bordée d'invectives du shérif atteignit les deux hommes en pleine face. Elle était accompagnée d'un geste ample du bras, en forme de « foutez-moi le camp de là, dégagez-moi la route *immédiatement* » qui fut tout ce qu'ils comprirent. Ils rirent encore, bêtement, nerveusement, sans propos, parce que c'était trop drôle, oui, trop drôle. Ils rirent et, renonçant au discours qu'ils avaient préparé et oublié, ils rassemblèrent les bribes de leur anglais et dirent la seule chose donts ils se souvenaient encore, qu'ils venaient de France, *from France. Aoh yeah! from France or not from France,* il importait qu'ils dégageâssent incontinent la route, autrement on allait voir, leur déclara le shérif en portant à l'oreille son bracelet-montre accordé sur Cap Canaveral, qui lui dit avec une voix rocailleuse de technicien en uniforme qu'il ne restait plus que dix minutes avant l'heure H, *ten minutes.* Il ne voulait pas manquer ça, et il songea un instant à s'en retourner sur la place et à revenir, passé le décollage de la nef, mais il y avait cette machine sur la route et, plus encore, les visages blancs de ses électeurs, là-bas. *From France,* ils répétèrent, et ils dirent leurs deux noms mais il ne les comprit pas. Alors ils sortirent de la poche intérieure de leurs bourgerons de cuir des portefeuilles craquelés, gonflés, et de ceux-ci des papiers, des PAPIERS ! d'apparence officielle et qui paraissaient faits d'hier, l'un surtout, timbré d'une ambassade américaine et qui déclarait qu'un nommé Nungesser, pilote, et un nommé Coli, navigateur... Quelle importance ! Le fait n'était-il pas là, patent aux yeux de lui-même, Jeremi Carpenter, shérif, et de toute la population de la ville, que ce foutu appareil s'était posé, au mépris de tous les règlements locaux, d'état, fédéraux, internationaux et sans doute interplanétaires — mais de ce dernier point il n'eût pu jurer en toute conscience — sur une route, une route nationale, *a highway, d'yee und'stand, men?* Et d'abord, pourquoi faisaient-ils semblant de ne pas parler anglais, les idiots ? On sait bien que les jeunes adorent le *make believe,* mais quand même ! De toute façon ils n'étaient pas si jeunes que ça, ces deux-là. Des originaux, alors ? Et ces *papiers* ? Que voulaient-ils qu'il fasse de *papiers* ? Des machins qui remontaient à plus de cent ans, les dates en faisaient foi. Nom de Dieu de nom de Dieu, s'ils avaient l'intention de se foutre de sa gueule, à lui shérif, ils allaient voir... Hé ! Hari, *bloody curious,* où vas-tu ?...

***

Hari est tout contre l'avion, et ses vieilles mains parcheminées en caressent la tôle et les rivets. Il tâte le bois poli de l'hélice, se brûle aux tuyaux d'échappement. L'odeur du fer surchauffé l'enivre. Incrédule, il répète pour la dixième fois, lentement, les deux mots naïvement peinturlurés à la hauteur du baquet du pilote, sur le fuselage : « l'Oazaô Blank ». *L'Oiseau Blanc.*

Non, se dit Hari, ce n'est pas possible. Je rêve. Ce n'est pas possible. Parce que, si c'était possible...



Il y a une rumeur dans la foule, qui fait soudain volte-face. Les dix minutes sont écoulées. « Five, four, three, two, ZERO », entendent-ils tous, le poignet collé à l'oreille. Et, au même instant, loin devant eux, ils voient jaillir à la verticale un éclair double dans sa couleur — celle, blanche, du métal poli comme un miroir, et, au-dessous, celle, rouge, cuivrée, de la flamme des fusées de décollage qui arrachent à la Terre l'immense vaisseau dont le moteur à propulsion ionique ne se mettra en marche que dans le vide de l'espace. Longtemps, une demi-minute, il demeure visible et, à l'intention des deux aviateurs, Hari explique à mi-voix, lentement, en articulant bien, que, maintenant que le système solaire est totalement exploré, « conquis », il faut songer à aller plus loin, vers d'autres systèmes, que la nef qui part est le fruit d'années et d'années de coopération mondiale. Est-ce qu'ils comprennent ? Il n'en est pas sûr, car tout cela ne doit rien leur dire, ou si peu, à eux qui sont d'un autre temps, de celui où l'on s'embarquait à bord d'incroyables amalgames de ferraille, de bois et de toile pour tenter des aventures cent fois plus folles que celles des pilotes spaciaux d'aujourd'hui. Il y en avait eu d'autres, beaucoup d'autres, que les deux qu'il avait devant lui : les Wright, Blériot, Ferber, Farman, Latham, Garros, Mermoz, Lindbergh, Costes, avant ou après eux, il ne sait plus. Tous avec leurs qualités et leurs défauts, leur chair et leurs nerfs d'hommes, leur peur d'hommes, qui partaient en francs-tireurs sans avoir subi des mois et des années de préparation, sur leurs fragiles oiseaux aux noms attendrissants, la Demoiselle, l'Arc-en-Ciel, l'Antoinette, le Point-d'Interrogation, le Spirit-of-Saint-Louis, dont les commandes étaient des ficelles et le manche à balai un *vrai* manche à balai, avec des ailes d'insecte et un petit moteur de rien du tout pour les tirer, loin, toujours plus loin. Les premiers aviateurs, qui n'étaient pas des hommes déshumanisés, mécaniques glacées, impavides, imperturbables, des « encapsulés », mais des Hommes tout court, vivants, faits de chair et de sang, capables d'aimer et de souffrir, de s'énerver et de se mettre en colère, de chanter et de se saoûler la gueule, avec

leur visage aigu et leur nez coupant, ceux qui fendaient le vent avec leur figure, à l'avant de leurs appareils (1).

Les deux hommes ne disent rien. Peut-être comprennent-ils, entrevoient-ils vaguement l'aspiration qui mène l'équipage de la nef, mais ils ignorent — et Hari souhaite en son cœur que leur ignorance dure — les primes fastueuses que leur vaudra ce voyage et qui sont bien pour quelque chose dans leur détermination. Ce qui doit les toucher le plus, ce sont les dangers qu'ils croient deviner sans les connaître dans cette expédition, et Hari redoute à l'avance d'avoir à les détromper : croisière dure, sans doute, mais néanmoins de tout repos en regard des missions des premières astronefs, et dont les risques, calculés, connus, palliés, sont négligeables comparés à ceux que prenait le pilote de jadis pour le moindre vol au-dessus du gazon. Ils écoutent tous deux sans rien dire, et sans paraître entendre.

⁂

La nef a disparu, la foule bouge, coule lentement dans leur direction. Le shérif s'est retourné vers eux. Avec Hari, qui fait ce qu'il peut, ils poussent en ahanant l'appareil sur le bas-côté. Puis Hari les empoigne chacun par un bras, et ils se mettent en route vers la ville. Les gens les dévisagent avec curiosité, s'étonnent de leur habillement, de l'aspect inhabituel de l'avion autour duquel un groupe s'agglutine quelques instants avant de se retirer lentement, vite blasé ; de leur langage, surtout. Le shérif gronde qu'il faudra passer à son bureau dès que possible, puis il part en haussant les épaules. Ils s'en vont avec Hari, marchant comme des ours avec leurs épaisses bottes lacées.



« D'un autre temps », a-t-il songé tout à l'heure sans y prendre garde, à propos d'eux. Maintenant seulement, tandis qu'ils longent l'avenue, il prend conscience de l'extraordinaire réalité qu'il est encore seul à pressentir, et qu'il va avoir à leur expliquer. Justement, l'un d'eux, celui à la balafre, Nungesser ? Coli ? lui demande la date d'une voix morne. Hari la leur indique, et il ajoute l'année en appuyant, *twenty-twenty-one,* deux mille vingt et un. Ils ne répondent pas, s'étonnant lentement, cherchant à comprendre, et continuent de marcher à ses côtés. Il les interroge, lentement, patiemment, comme on questionne des enfants malades. Comment s'est passé leur voyage ? N'ont-ils rien remarqué d'anormal, n'y a-t-il rien eu, aucun événement inhabituel qui puisse expliquer ce

(1) René Barjavel : « **Jour de feu** ».

décalage, ce saut, ce détour du temps qu'ils ont parcouru en même temps que les kilomètres ? Ils lui disent alors leur étonnement en ne rencontrant pas le « pot-au-noir », puis leur chute invraisemblable dans un océan d'ouate, subite, inexpliquée, l'étrange folie qui gagna les instruments de bord, la sorte d'état d'inexistence qui les a étreint durant ce qui leur a semblé n'être qu'une fraction de seconde, coma dont ils se sont réveillés en plein ciel bleu, dans un air sans la moindre palpitation, à proximité de la côte...

Très lentement, alors, pour qu'aucun mot ne leur échappe, Hari parle de ce que la science avait depuis longtemps soupçonné, considéré d'abord avec effroi puis souhaité comme une explication à trop de phénomènes inexplicables : un temps malléable, se courbant et aux strates glissant les unes sur les autres, où l'on entrait aujourd'hui pour en sortir hier ou demain, où la durée s'allongeait démesurément ou se rétrécissait incroyablement, jusqu'à n'être plus qu'une vue de l'esprit. Statique, parfois aussi. Alors on pouvait fort bien prendre l'air en un siècle et atterrir en un autre, après un glissement, une sorte de dérapage en dehors de la ligne de temps que l'on suivait sagement depuis sa naissance. Partir alors que l'air demeurait à conquérir, et arriver après la conquête, alors que d'autres, prenant le relais, continuaient vers les étoiles. Réussir, et cette réussite même être un échec, songèrent-ils en dodelinant de la tête, parce qu'elle arrivait trop tard, déviée trop longtemps de son cours pour être utile, un record qui n'en était plus un. Etre vivants et *inutiles,* d'une inutilité vivante que l'on ressentait dans chaque fibre de sa chair, dans chacun de ses os. Ils ne comprirent pas tout, oh ! non, de ce que leur dit Hari, car l'esprit de l'homme ne rattrape pas en une heure un retard de cent ans, de même qu'il ne pourrait apprendre à lire en un jour. Simplement, ils en comprirent assez pour sentir qu'ils n'avaient rien à faire en 2021.

Ils posèrent alors une question à Hari, une seule — une question qu'ils ne pouvaient pas ne pas poser — dans leur anglais hésitant et plat. *Gazoline.* Essence. Et Hari dit oui, joyeusement. Slim en avait, *plenty.* Slim était un ami, un peu grincheux quand il perdait au fer-à-cheval, mais un ami. Il donnerait. Il y avait des années et des années qu'il gardait cette réserve d'essence, on ne savait trop pourquoi. Le mot même *essence* avait disparu du vocabulaire. Une idée de vieux, dit Hari avec un petit rire indulgent. Slim était un ami. Il donnerait l'essence, *sure.*



L'Oiseau Blanc danse un peu sur la route, face à l'Est. Sa dérive s'agite comme l'aile d'un papillon. Le moteur tousse, puis vrombit, et la masse inimaginable s'élève lourdement, lentement, régulière-

ment. A un certain moment il bat un peu des ailes, et Hari comprend que c'est un adieu qu'on lui adresse. Campé au milieu de la route, appuyé sur sa bonne jambe, il suit l'avion dans sa difficultueuse ascension. Ses bras sont derrière son dos, et il croise les doigts à s'en faire mal.

⁂

Les *strates du temps,* a dit le vieux. Nungesser a un sourire, qui fait blanchir sa cicatrice. On a glissé dessus à l'aller. Va-t-on les retrouver, au même endroit, et à rebours ?

Le vent siffle dans les haubans. Derrière, Coli chantonne.

⁂

L'homme est seul dans la carlingue. Autour de lui, les haubans vibrent et résonnent. Entre ses jambes, le manche qui oriente les minables commandes. Plus bas, entre ses pieds glacés, la bouteille thermos presque vide.

Tout près, un peu en dessous, un bout d'aile émerge soudain du néant, disparaît, réapparaît, déchiqueté. Puis plus rien. L'homme n'a rien vu. Son visage glabre de bourgeois hautain est obstinément tourné vers l'avant de l'appareil, là où ronfle l'hélice. Pour oublier l'ankylose, il pense. Et dans ses pensées, sans raison, tourbillonne le corps d'un enfant mort.



Là-bas, d'où ils viennent et où on ne les reverra jamais, on est au 20 Mai. 20 Mai 1927. Il y a onze jours qu'ils ont disparu.

On ne les a pas encore oubliés. Ce n'est que pour demain.

Demain, 21 Mai. Quand un nom nouveau éclatera à la première page de tous les journaux : Charles Lindbergh.

NOTE :

« *Partis de l'aérodrome du Bourget au début du mois de mai 1927, à bord de l'Oiseau Blanc, Nungesser et Coli disparurent sans qu'on ait pu retrouver le plus petit débris de leur appareil, ni même recueillir la moindre indication qui eût permis de situer approximativement le lieu de la catastrophe. Une véritable légende se forma autour de leur disparition.* »

Commandant ROSSI
(« Au service de l'Aviation Française »)

GORDON R. DICKSON

Les toits d'argent

Gordon R. Dickson, né au Canada en 1923, Australien par son père et Américain par sa mère, vit aux Etats-Unis depuis l'âge de 13 ans. Il écrit depuis 1950 et est l'un des rares auteurs de SF à vivre exclusivement de ce genre. Sa première histoire dans *Fiction* fut *La semaine de huit jours* (en février 1958) ; sa plus récente, *Le village hanté* (en mars 1963). Il a publié de nombreux romans. Le dernier d'entre eux, *Nécromancer*, sorti il y a quelques mois aux USA, fait partie d'une trilogie allégorique consacrée à l'évolution psychologique et morale de l'homme dans le futur. On retrouve la même préoccupation dans *Les toits d'argent*, nouvelle dont la signification morale est aussi claire que l'action est vivante. On y voit les agents d'une civilisation supérieure (mais l'est-elle vraiment ?) observer et juger une société locale décadente (mais l'est-elle vraiment ?), laquelle tente de se protéger de sauvages brutaux et ignorants (mais le sont-ils vraiment ?) ; un seul homme sait (peut-être...) quelle est la vérité. Mais existe-t-il seulement une vérité ?

« Tu n'es qu'un imbécile, mon frère, » dit Moran.

La phrase semblait suspendue entre eux deux dans l'air brûlant. Une brise légère pénétrait par la fenêtre rectangulaire taillée à même le mur de boue séchée ; elle donnait sur un jardin minuscule où poussaient quelques fleurs de montagne bleues. La brise remuait l'air, mais n'apportait pas de fraîcheur. En face, se trouvait une porte que ne cachait pas complètement un rideau de peau tannée, dont le bord était élimé par l'usure et le frottement de mains multiples ; la lumière pénétrait à flot par cette mince bande. Des bêtes très semblables aux ânes de la Terre, bien que leurs sabots fussent beaucoup plus évasés, somnolaient autour de la fontaine au milieu de la place.

— « Pourquoi ne me traites-tu pas d'âne bâté ? » dit Jabe en les regardant.

Moran était assis au milieu des sacs de grain, gras et bien vêtu, son ardoise sur les genoux, ses doigts serrés sur un morceau de craie.

— « Pourquoi ? » répondit-il. « Eh bien, parce que c'est justement ce que tu n'es pas ; tu n'es pas un âne, mon frère, pas plus que tu n'es un de ces animaux que tu vois là, quel que soit le nom qu'on leur donne. »

Jabe détourna les yeux, gêné ; ses éperons cliquetèrent.

— « Tu penses que je suis trop adapté ? » dit-il.

— « Non, tu n'es qu'un imbécile, c'est tout, » dit Moran. « Je l'ai toujours dit et je le dirai toujours. Ça fait dix ans que tu es ici. Au début tu étais libéral, et puis tu es devenu conservateur. Quand tu as commencé à travailler avec ces colons les régressions n'avaient pas commencé. »

— « Ce n'est pas à cent pour cent, » dit Jabe.

— « Evidemment non, mais quelle importance peut avoir une marge d'erreur de trois pour cent ? »

— « Je ne peux pas y croire, » dit Jabe. « Je l'aurais sans doute cru quand j'étais encore sur la Terre et que ces gens ne représentaient pour moi que des chiffres dans des colonnes. Mais maintenant, ça fait dix ans que je vis avec eux et je ne peux pas y croire. »

— « Moi aussi j'ai vécu avec eux. »

— « Huit ans, » dit Jabe.

— « Assez longtemps en tout cas. Je ne me suis pas marié avec une de leurs filles, c'est pourquoi je suis encore lucide. »

— « Non, » dit Jabe. Il tapait doucement ses mains l'une contre l'autre en suivant un rythme intérieur, soudain il prit conscience du regard froid de Moran et s'arrêta, l'air coupable.

« Non, » répéta-t-il avec effort. « Ça ne peut pas être vrai. C'est une manifestation sociologique. »

— « Indigène. »

— « Je ne peux pas le croire, » dit Jabe.

— « Ce n'est pas avec moi que tu discutes, c'est avec un rapport qui porte sur dix années. Je te l'ai montré. Cela n'a rien à voir avec les conditions de vie, ni les superstitions locales. C'est une détérioration progressive et régulière de génération en génération. Déjà on passe du stade de la conscience à celui du tabou. »

— « Je ne m'en suis pas aperçu. »

— « Tu n'as pas de point de comparaison et tu vis au milieu d'une communauté d'un haut niveau technologique. »

— « Non, » dit Jabe se balançant sur un pied et sur l'autre, dominant Moran de toute sa taille, « non, je me refuse à condamner un monde peuplé d'êtres humains sur la seule foi d'un rapport. »

Lourd et massif, Moran ne bougeait pas au milieu de ses sacs de grain.

— « Qui parle de condamner ce monde ? » dit-il. « Il ne s'agit que de quarantaine, pour le moment ; et toi, moi, et tous les autres agents devons rentrer. »

— « Tu pourrais ne pas remettre le rapport. »

— « Allons, » dit Moran, « tu ne parles pas sérieusement. »

— « On pourrait l'avoir volé. L'agent qui te l'a apporté aurait pu être assassiné. »

— « Non, » dit Moran, « je donnerai le rapport. » Son visage se crispa soudain en une expression de colère. « Et moi ? Tu ne crois pas que ça me fait mal à moi aussi ? Ça fait presque aussi longtemps que toi que je suis ici. Mais cette quarantaine ne sera que temporaire... cinquante ans peut-être. »

— « Et quand les cinquante ans seront finis ? »

— « Eh bien, pendant ce temps-là, nous aurons trouvé une solution. »

— « Non, » dit Jabe. « On n'aura pas trouvé de solution, pas plus qu'on en a trouvé pour Astarté, ou pour Hope. On stérilisera, c'est tout. »

— « Ça vaut mieux que de les laisser revenir au stade de la bête, non ? »

— « Il n'y a aucun danger que cela arrive ici, je te l'affirme, » dit Jabe.

— « Ce n'est pas ce que dit le rapport. Et je vais l'envoyer. C'est un devoir. »

— « Tu veux dire que la Terre doit se protéger, c'est ça que tu veux dire ? »

Moran soupira.

— « Très bien, » dit-il. « Je suis fatigué de discuter de ça. Tu te prépares à partir avec les autres agents, c'est tout, mais si tu veux mon avis, ce que tu as de mieux à faire c'est de ne pas dire au revoir à ta femme avant de t'en aller, tu n'as qu'à disparaître sans rien dire, ce sera beaucoup plus charitable. »

— « Je ne crois pas que je partirai, » dit Jabe. « Non, » répéta-t-il, faisant cliqueter ses éperons. « Non, je ne partirai pas. »

— « J'ai perdu assez de temps comme ça, » dit Moran. Il se leva, déplaça un des sacs de grain. Derrière, apparut un cadran noir hérissé de boutons multiples. Moran en tourna un, et se mit à parler.

— « Allô, vaisseau-contrôle ? J'ai ici un agent qui... »

Jabe brusquement plongea en avant, frappa. La phrase de Moran fut coupée net tandis qu'il se débattait, étouffant, son gros bras essayant vainement d'atteindre le couteau planté entre ses omoplates. Puis il tomba en avant, couvrant presque le cadran noir.

— « Moran, » dit la voix lointaine, dans un bourdonnement, « Moran, vous êtes là ? Moran... »

***

Deux heures plus tard, Jabe chevauchait dans le désert avec Alden Mann qui était venu à la ville avec lui pour acheter des

médicaments pour la mine. Il s'arrêta automatiquement pour faire reposer les chevaux et Alden le rejoignit.

— « Vous semblez préoccupé, Jabe Halvorsen, » dit Alden.

— « Non, » dit Jabe, « non, je n'ai rien. »

Il regarda Alden dont le jeune visage respirait la franchise et se força à sourire. Là-bas, à l'horizon s'estompaient les étouffantes plaines de sable. A droite de la route, derrière lui, c'était les domaines cultivés où se dressaient des arbres de dix mètres de haut, semblables à des palmiers.

— « Si vous avez des ennuis, dites-le-moi, » dit Alden avec chaleur. Il prit sa pipe et commença à la remplir tout en se remettant en selle, les étriers renvoyèrent un rayon de soleil dans les yeux de Jabe qui le regardait.

— « Oui, » dit-il automatiquement, « je vous le dirai. »

Et il songeait que si quelqu'un était son ami sur ce sol, c'était bien Alden. Il y avait toujours eu Moran certes, mais ils n'étaient pas vraiment proches l'un de l'autre. Ils étaient deux frères sur une terre étrangère, c'est tout.

Jabe alluma sa propre pipe. Il ne se sentait pas coupable, il y avait juste une douloureuse impression de vide quand il pensait à l'assassinat de Moran, quand il pensait aux nécessités de cet assassinat. Il ne pensait pas qu'il y eût quoi que ce fut à craindre dans l'immédiat. Le couteau venait de la ville où il l'avait acheté une heure auparavant dans ce but. Il avait des gants. Il avait pris la bourse de Moran, le rapport et rien d'autre. Le vaisseau-contrôle ne pourrait pas l'identifier comme étant le meurtrier avant au moins trois mois. Et en trois mois, il aurait le temps d'agir. Et s'il le pouvait, rien alors n'aurait plus d'importance.

C'était une chance qu'il ait soupçonné à temps l'arrivée de ce rapport. Il tira sur sa pipe, clignant des yeux sous le soleil. Il savait où était l'erreur. Mais l'expérience de sa discussion avec Moran lui prouvait qu'il ne servirait à rien de parler. Ce qu'il fallait c'était des faits.

— « J'étais un sauvage autrefois, » dit Jabe à Alden.

— « Oui, » dit Alden, le regardant avec amitié. « Mais personne ne songe à vous le reprocher maintenant. »

— « Mais je ne fais pas vraiment partie du groupe. »

— « Pour moi si. Et pour Shiela aussi. » Alden rejeta lentement la fumée. « Quand votre fils sera né, il aura sa place à la mine. »

— « Oui, » dit Jabe, laissant dériver ses pensées, « mais les vôtres n'ont jamais beaucoup aimé les sauvages. »

— « Oh ! nous en abattons quelques-uns tous les ans. »

— « Vous n'avez jamais essayé d'en garder un quelque temps, juste pour voir ce qui le rendait comme ça ? »

— « Non, » dit Alden. « Nous sommes des mineurs et nous

avons du travail. Si on en attrape un, on le pend aussitôt et on retourne au boulot immédiatement. »

— « Vous ne m'avez pas pendu. »

— « C'était différent, » dit Alden. « Vous êtes arrivé avec ce marchand ambulant, et au moment du départ, Shiela a parlé pour vous. »

— « Vous n'aviez pas cru que je faisais partie de l'équipe ? »

— « Oh ! non, » dit Alden, « nous savons bien reconnaître les sauvages. »

— « Je suis surpris, » dit tristement Jabe, « que vous ayez accepté ce risque. »

Alden haussa les épaules, regardant Jabe dans les yeux.

— « Je vous l'ai dit, c'est à cause de Shiela. Mais qu'est-ce qui vous fait penser aux sauvages maintenant ? »

— « Rien, » dit Jabe. « Le sable, je pense. »

Mais ce n'était pas vrai. En fait c'était la conscience de sa supériorité sur Moran et les autres qui l'avait mis sur cette voie. Tous les agents sur cette planète avaient joué un rôle, un personnage. Par hasard, ou aidé par la chance, ou par quelque destin obscur, il s'était trouvé que lui, Jabe, en avait joué deux. Il n'avait jamais eu l'intention d'être adopté par la communauté de la mine, mais c'était arrivé, et l'amour était arrivé, entre lui et Shiela. Et le vaisseau-contrôle qui ne connaissait que la routine, depuis un siècle que ses machines classaient les dossiers des émigrants de la vieille Terre installés sur cette planète, le vaisseau-contrôle avait simplement enregistré son changement de statut.

Sa pipe était presque vide maintenant, et il continuait à fumer distraitement, perdu dans ses pensées ; en fait, le résultat de son étrange destinée était qu'il avait deux points de vue, là où Moran et les autres agents n'en avaient qu'un. Deux yeux au lieu d'un, la vision binoculaire au lieu de la vision sans relief qu'un œil unique peut donner. Certes, la régression s'étendait sur ce monde, mais elle était amenée par les sauvages, ces êtres dégénérés qui n'avaient ni clan ni communauté pour les soutenir et les maintenir.

Et la preuve, elle était là à portée de la main, dans sa propre communauté adoptive. Là chez ces mineurs étroitement organisés et qui avaient su préserver la race de la régression en tuant les dégénérés et en les maintenant à distance. Il était certain que s'il avait été vraiment un sauvage, Shiela ne l'aurait jamais aimé, et réciproquement. Bien qu'elle n'en ait pas eu conscience, c'est parce que la dégénérescence ne l'avait pas touché, parce qu'il était aussi pur qu'elle — aussi pur que l'argent qu'ils tiraient de sa gangue — qu'elle avait intercédé pour lui.

Il tapota le fourneau de sa pipe contre sa botte. Et c'était là que résidait la réponse, pensa-t-il brusquement. Il y avait une tendance naturelle qui poussait cette race à rester pure, c'est cela qui

contre-attaquerait le rapport de Moran. A la fin, la race pure, la race supérieure, détruirait les dégénérés. Et lui, Jabe, allait devoir en apporter la preuve au vaisseau-contrôle.

Mais, pour cela, il lui fallait un spécimen de chaque type. Pour les mineurs ce ne serait pas difficile. Il lui faudrait un spécimen de sauvage. Après, ce serait au vaisseau-contrôle, admirablement outillé, de tirer les conclusions. Et cela ne changerait rien à ce qu'il savait déjà.

Et c'était cela qui était important. Car il avait brûlé tous ses vaisseaux avec ce couteau planté dans le dos de Moran, mais Shiela et son fils seraient sauvés.

— « Continuons, » dit-il à Alden.

Alden vida sa pipe et les deux chevaux reprirent la route. Leurs sabots évasés — pas tant cependant que ceux des ânes — étaient bien adaptés à ces pistes de sable, et leur trot était souple et rapide. Jabe se demandait comment il pourrait prendre un sauvage dans ses filets. Ils allaient bientôt traverser une région qui en était infestée ; il fallait trouver un appât.

Ce fut quelques instants plus tard que lui vint l'idée qu'il cherchait. Il se pencha et défit l'une des grandes boucles d'argent de ses bottes. Alden chevauchait et ne s'aperçut de rien. Tout en continuant, Jabe se mit à frotter la boucle sur sa jambe de pantalon, celle que ne pouvait voir Alden.

Quand apparurent les premières pentes des montagnes en face d'eux, Jabe planta la boucle dans le ruban de son chapeau à larges bords, du côté que ne pouvait voir Alden.

Quand l'obscurité descendit, ils installèrent leur campement. Ils n'étaient qu'à quelques heures de la mine, mais avaient déjà pénétré très avant dans les montagnes. Dans une anfractuosité de rocher, dénuée de broussailles et de buissons, ils allumèrent un feu et dînèrent. Très tôt, Alden se roula dans ses couvertures ; mais Jabe, lui, veillait auprès du feu, fixant intensément les flammes brillantes.

Ce ne fut qu'une heure plus tard qu'il pensa à remettre des branches mortes dans le brasier. Sa main n'avait pas encore bougé, mais peut-être son corps était-il tendu pour accomplir ce simple geste, car une voix, aussi sèche que le vent du désert qui les avait suivi toute cette journée, chuchota soudain à son oreille.

— « Bouge pas, monsieur. »

Il ne bougea pas. Son fusil était sur ses genoux, la gachette à quelques centimètres de son index droit, mais le chuchotement était sorti de l'ombre, juste derrière lui, et un couteau met peu de temps à parcourir la distance que la voix peut couvrir, même par une nuit tranquille dans la montagne. De l'autre côté des flammes, le corps d'Alden, enveloppé dans les couvertures était parfaitement immobile, comme une longue bûche noire. Dormait-il ? Avait-il

entendu le chuchotement ? Quoi qu'il en fût, il ne manifestait pas qu'il avait moindrement conscience de ce qui se passait.

« Doucement, » continuait la voix dans l'ombre, « doucement, monsieur. Remplis-moi une tasse de ce café et tends-la-moi derrière toi, sans te retourner, monsieur. »

Avec des gestes lents et silencieux comme on lui en avait intimé l'ordre, Jabe fit ce qu'on lui demandait. Le dernier mot était prononcé « moussié ». Cette différence dans la valeur des diphtongues dénonçait invariablement un sauvage, un de ces dégénérés errants dans le désert. Celui qui se trouvait derrière Jabe — était-ce un homme ou une femme ? — parlait comme un enfant, écorchant tous les mots.

Lentement, sans à-coups, Jabe passa la tasse pleine sans se retourner. Il sentit qu'on la lui prenait des mains, et entendit un léger bruit de déglutition.

— « Encore, monsieur. » La tasse lui revenait vide. « Prends pour toi aussi. »

Jabe obéit.

— « Que voulez-vous ? » demanda-t-il quand il eut au creux de ses mains la tasse de café chaud. Immobile, les yeux fixés sur les flammes, il attendait la réponse.

— « Plusieurs choses. Ça que tu as dans ton chapeau. Et aussi parler. Vous cavaliers, venir de la mine ? »

— « Oui, » dit Jabe. Il avait dégagé sa main, et l'avait rapprochée de la carabine millimètre par millimètre. Sa réponse fut un chuchotement. Si Alden continuait à dormir, tant mieux. La carabine sur ses genoux était semblable à celles qu'avaient les autres mineurs, mais la culasse contenait une étrange sorte de cartouche.

— « C'est les chèvres que vous voulez ? »

— « Les chèvres ? »

La communauté de la mine avait des chèvres pour la viande et la peau. Lui-même en avait gardé pendant quelque temps avant son mariage avec Shiela. D'habitude c'était les vieux qui les gardaient.

— « Il y en a d'égarées ? » murmura-t-il dans un souffle.

— « Pas égarées, non. Une mangée, autres deux tuées prêtes pour manger. Sont à moi maintenant. »

— « Vous les avez volées. »

— « Toi jamais eu faim, monsieur ? »

— « Si, » dit Jabe. « J'étais un sauvage moi aussi, autrefois. »

Immobile, il attendit la réponse. Il avait compté là-dessus pour l'aider. En plus de cette balle qui n'était pas une balle dans son fusil, il possédait d'autres objets en tant qu'agent terrien. Il avait dans sa poche une boîte d'allumettes qui n'était pas une boîte d'allumettes, mais un psychographe capable d'enregistrer le contenu

émotionnel des réactions d'un individu, à un moment donné. Il ne fallait qu'un instant d'inattention de la part du sauvage pour le mettre en marche.

— « Alors toi sais ce que c'est, » dit le sauvage. « Tu sais alors. » Il y eut un moment de silence, puis, il continua : « Vous riches, en bas à la mine. Moi voir les paquets arriver et partir. Moi voir les chèvres et vous en bas plein d'argent. »

— « L'argent, » dit Jabe, « vous aimez l'argent. »

— « Très riche, vous à la mine, tout cet argent. »

— « Il nous faut l'extraire, » dit Jabe. « Il nous faut l'affiner. » Il ne pouvait faire un geste pour tâter le psychographe dans sa poche mais il savait qu'il était là enregistrant les couleurs des émotions du sauvage. « On n'a pas qu'à se baisser pour le prendre. »

— « Oui. » Il y avait comme un rire étouffé. « Je l'ai trouvé en train de surveiller. Pas descendre aux grilles en bas, pas moi, monsieur. Mais prendre un rocher haut pour voir toute la journée, le feu brûlait dans les grandes maisons. Et j'ai vu des choses d'argent brillantes dans toute la ville. Et les femmes avaient de l'argent sur elles, elles brillaient au soleil, en passant entre les maisons. Et les maisons, toutes, les grandes et les petites, elles avaient des toits en argent. »

— « Les toits ? » dit Jabe. Et il évoqua les revêtements de tôle ondulée que les siècles n'avaient pu entamer, et puis il y avait eu les colons et il y avait eu la mine...

« Mais ils sont... »

— « Quoi, monsieur ? »

— « Je veux dire, ils font partie des bâtiments, » dit Jabe, « c'est tout. »

Le sauvage eut un rire silencieux.

— « Toi pas avoir peur, monsieur. Je te dis quelque chose. Si c'était moi qui viens avec chevaux et autres hommes pour prendre tout ce que vous avez à la ville, je ne laisserais personne toucher les toits, pour que le soleil brille dessus. Jamais voir quelque chose beau comme ça. Les toits en argent sous le soleil. » Il y eut un léger changement dans le ton. « Et toi, monsieur, tu penses ça aussi ? »

— « Oui, » dit Jabe, la gorge soudain serrée. « Oh ! oui, les toits, les toits d'argent. »

— « Ecoute, monsieur, » continua le sauvage. « Je vais prendre ça que tu as à ton chapeau. » Jabe sentit qu'on ôtait légèrement la boucle du ruban. « Et je vais prendre aussi d'autres petits morceaux d'argent à la selle du cheval. Mais toi bien savoir, monsieur, que c'est pour me faire des petites maisons, et les toits ils seront faits avec l'argent que je te prends, et comme ça, monsieur, tu sais, monsieur, que c'est pour les mettre au soleil pour que le soleil brille dessus. »

— « Bon, » dit encore Jabe, la gorge serrée.

— « Et maintenant, monsieur, ne bouge pas, il faut que... »

Le chuchotement cessa brusquement. Un suaire glacé de pure terreur tomba sur les épaules de Jabe. Il ne pouvait plus respirer. Une prière montait à ses lèvres sèches. « Pour Shiela, pour tous à la mine, pas maintenant. Qu'il ne me tue pas maintenant... » Les secondes passaient avec une atroce lenteur. Le silence était insupportable. Puis il y eut un cri assez loin, et enfin il put bouger.

— « Alden ! Jabe ! On arrive. »

D'un seul mouvement, Jabe saisit sa carabine et se retourna, mais derrière lui, il ne vit que l'obscurité ; il soupira de satisfaction, et c'est alors que, de l'autre côté du feu, trois des hommes de la mine apparurent montés sur des chevaux nerveux, les canons de leurs carabines brillaient à la lumière des flammes.

— « Nous sommes à la poursuite d'un voleur de chèvres et les chiens nous ont conduits par là. Nous arrivons de notre camp, » dit Jeff Connel, technicien de la mine. Son long visage à la peau tannée brillait comme du bronze sous ses cheveux gris. Qu'a donc Alden à dormir comme ça ? » reprit-il.

— « Alden ! » Jabe contourna le feu et secoua son ami. Mais la tête d'Alden roula en arrière.

Il avait la gorge tranchée.

***

Leur retour à la mine avec le corps d'Alden fut silencieux. Jabe chevauchait au milieu, et à tort ou à raison ressentait leur attitude à son égard comme hostile. Quand deux hommes partaient ensemble de la mine pour faire un voyage, ils étaient réciproquement responsables l'un de l'autre. Cela, il l'acceptait, car cela faisait partie de leurs coutumes. Mais ce qui, maintenant, lui glaçait le cœur était cette impression d'être soupçonné pour le simple fait que c'était lui qui était vivant et non Alden.

Ce soupçon pourrait bien l'empêcher d'obtenir un enregistrement émotionnel de l'un d'entre eux pour mettre en regard celui du sauvage. Et c'était tout ce qui lui restait maintenant. Il avait tellement espéré. Ah ! s'il avait pu capturer le sauvage et comparer son enregistrement avec celui d'Alden au moment de son réveil ! Mais Alden ne s'était pas réveillé, ne s'éveillerait jamais.

Pourtant, il y avait encore un espoir, quoique léger. Il avait toujours l'enregistrement qu'il avait pris. Et il pouvait s'enregistrer lui-même pour le contrôle. Et il n'était pas impossible, il était même encore tout à fait possible d'obtenir un enregistrement de l'un ou l'autre des mineurs. C'était un moyen comme un autre, et le vaisseau-contrôle serait bien obligé d'en tenir compte. En face de trois enregistrements de réponses émotionnelles à des situations paral-

lèles, force serait au personnel du contrôle de constater que l'enregistrement de Jabe et celui d'un des mineurs présentaient de profondes analogies, alors que l'enregistrement du sauvage en différait notablement, il leur faudrait bien alors procéder aux vérifications.

Si tout marchait bien, ils feraient enlever un mineur et un sauvage et les feraient amener, dûment drogués, au vaisseau pour y subir des tests complets... alors...

La triste caravane transportant le corps d'Alden serpentait à travers les rues de la ville et un cortège de femmes et d'enfants s'y joignait à mesure, car les hommes valides étaient à la chasse au sauvage, comme les trois qui avaient retrouvé Jabe et Alden. Ils s'arrêtèrent chez l'administrateur de la mine, déposèrent le corps d'Alden et racontèrent leur histoire. Lenkhart, l'administrateur, les écoutait immobile, ses yeux gris fixés sur Jabe. Mais il n'eut pas un mot de blâme, pas un mot de réconfort non plus. Il battait ses mains l'une contre l'autre, comme suivant un rythme intérieur. Bientôt il les renvoya chez eux.

Quand ils furent seuls tous les deux dans l'intimité de leur foyer, Shiela fut plus gentille.

— « Jabe, » murmura-t-elle, « tu aurais pu être tué, toi ! »

— « Je sais, » dit-il, « mais ç'a été Alden. »

— « Oh ! cet animal ! » dit-elle avec une violence soudaine. « Cet *animal*, on devrait le brûler sur la place et laisser ses restes pour que ça serve de leçon aux autres. »

Il se sentit mal à l'aise, et la regarda intensément. Elle était grande et mince, avec d'épais cheveux bruns, et ses yeux semblaient plus noirs que jamais et presque fiévreux.

— « Shiela, » dit-il doucement, « il n'a pas brûlé Alden. Alden ne s'est sans doute pas éveillé. »

— « Mais c'est un animal, un animal sauvage, » dit-elle encore. « Si c'est un homme, car après tout ce pourrait être une de ces horribles femmes. Est-ce que c'était une femme, Jabe ? »

A cette idée, sa voix vibra d'une haine plus intense. Il ne l'avait jamais vue ainsi, il ne savait pas qu'elle pouvait être si dangereuse quand les siens étaient en danger. Et, pensant à l'enfant qu'elle portait, il frissonna.

— « Une femme ? Non, je ne pense pas, non, » dit-il. Mais le mensonge lui pesait. Car il avait été impossible pour lui de déterminer le sexe de l'individu qui avait chuchoté derrière lui. Il se sentit soudain submergé de fatigue comme par une vague tiède. « Allons nous coucher, » dit-il.

Plus tard, dans l'obscurité de leur lit, elle repensa au sauvage :

— « Ils l'attraperont demain, » murmura-t-elle, et elle embrassa Jabe avec passion.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand il fut sûr qu'elle dormait d'un sommeil profond, il se leva tout doucement dans l'obscurité

et passa dans la salle de séjour de leur petite villa de trois pièces ; là, il sortit de sa poche la fausse boîte d'allumettes et fit passer la bande magnétique. Il en eut le souffle coupé.

Car il jouait de malheur. La bande était un défilé de couleurs représentant un profil émotionnel pour qui en connaissait le code, et il le connaissait aussi bien que le personnel du vaisseau-contrôle. Et le profil qu'il avait devant les yeux était bien celui d'un sauvage, dieu merci, mais par quelque caprice de la nature il présentait aussi, déformé mais bien réel, le spectre de dons artistiques étonnants, surpassant de beaucoup ceux de Jabe... un spectre brillant, puissant, riche, lorsque l'homme avait parlé des toits d'argent.

Découragé, Jabe reposa la preuve de cette exception parmi les sauvages, et se mit à battre l'une contre l'autre ses mains, suivant le rythme d'un rêve amèrement déçu.



Le matin, les hommes qu'on avait pu rassembler se groupèrent devant les bâtiments de la mine. Ils étaient quarante, Jabe compris, tous splendidement montés, tous armés de fusils et de couteaux. Ils devaient partir deux par deux, et chaque paire avait à sa selle un poste-radio. Les chiens, tenus en laisse, aboyaient et s'agitaient.

Debout sur la plate-forme d'où se menaient toujours les meetings de la mine, l'administrateur donnait ses ordres. Lenkhart était ingénieur avant d'avoir été nommé administrateur ; c'était maintenant un vieil homme voûté, maigre, à l'aspect ascétique, que renforçait encore sa longue barbe grise.

— « Homme ou femme, » dit-il, « il ne peut être allé bien loin depuis la nuit dernière s'il est à pied, et un homme à cheval n'a pas besoin de voler des chèvres. Vous resterez en contact par radio. Au premier signe de maraudage sur la piste, tirez des coups de feu en l'air. Si vous entendez un autre groupe tirer, attendez les ordres radio de votre chef de groupe avant de bouger. Y a-t-il des questions ? »

Il n'y en avait pas. Tout cela se faisait froidement, en bon ordre, comme il se doit dans un pays civilisé, et Jabe en eut chaud au cœur. Il se trouvait avec le père de Shiela et se mit à chevaucher à côté de lui. Les chiens, enfin lâchés, les dépassèrent en aboyant.

Le groupe tout entier se rendit au camp où Alden avait été tué, et de là se dispersèrent, trouvèrent et perdirent la trace du sauvage, puis enfin restèrent par paires avec un ou deux chiens pour passer au peigne fin la région où le sauvage se trouvait probablement.

Le père de Shiela n'avait presque rien dit pendant la première partie de la chevauchée. Et Jabe était lui-même trop préoccupé

pour songer à parler. Depuis qu'il avait découvert quel type d'homme extraordinaire était le sauvage dont il avait pris l'enregistrement, il ne cessait de se demander comment il allait pouvoir sauver la situation. Ils chevauchaient maintenant dans un labyrinthe de cañons quand soudain une idée fit de nouveau flamber l'espoir.

Il s'était imaginé dès le début que le profil du sauvage était inutile pour prouver par comparaison la pureté des gens de la mine. Mais cela n'était pas certain. Le psychographe ne prenait que ce qui se présentait au moment de l'enregistrement. S'il pouvait donc faire un autre enregistrement où les toits d'argent et le sens artistique du sauvage n'apparaîtraient pas, la bande montrerait seulement le spectre du sauvage solitaire qu'il était. Son âme primitive, sa grossièreté, sa dégénérescence dans tous les autres domaines seraient alors nettement visibles. Dès lors, un enregistrement de n'importe lequel des mineurs et un enregistrement de Jabe lui-même, mis en parallèle avec ce second essai, ferait tomber automatiquement le profil de Jabe et celui du mineur dans un compartiment, celui du sauvage dans un autre. Et comme ce dernier serait exécuté dès qu'il serait pris, il n'y aurait aucun danger que le vaisseau-contrôle fît faire une vérification. Il fallait donc trouver la possibilité de faire ce second enregistrement dans des conditions favorables. Si le sauvage était capturé et gardé en prison un jour ou deux pendant qu'on le jugeait, Jabe aurait le temps de...

— « Jabe, » dit le père de Shiela, « arrêtez. »

Jabe tira les rênes de son cheval et se tourna vers son beau-père. Tod Harnung avait choisi pour cette halte un petit amphithéâtre de jeunes pins et de rochers de granit. Sous le regard de Jabe il commença à remplir sa pipe. Comme tous ceux qui avaient atteint à la mine le grade d'ingénieur, il portait la barbe, et la sienne n'avait que quelques poils gris. Il avait les yeux noirs et le nez droit comme Shiela.

« Fumez, si vous voulez, » dit-il, et le regard dont il gratifia Jabe n'était pas dépourvu d'amitié.

— « Merci, monsieur, » dit Jabe.

Il sortit avec reconnaissance sa pipe et son tabac qu'il n'avait pas encore osé prendre. Le « monsieur » ne lui restait plus dans la gorge comme aux premiers jours. Il comprenait maintenant l'importance de ces symboles d'autorité dans une société petite et dense qui était restée virtuellement inchangée depuis les premiers colons, cent seize ans auparavant. Il était maintenant convaincu que c'était des détails comme celui-là qui avaient gardé leur race, pure de tout alliage avec les sauvages en dégénérescence et les gens de la plaine réputés pour leur mollesse. Par leur dureté, par leur

rigidité, ils avaient conservé leur race brillante comme du pur argent.

Il alluma sa pipe, le cœur battant soudain d'une pensée neuve. Ce peuple s'était conservé pur, même en comparaison des Terriens qui maintenant se trouvaient le droit de s'ériger en juges. Pour la première fois, Jabe comparait sa société soi-disant civilisée avec ces rigides descendants de pionniers. Chez les agents comme Moran, chez les sociologues, et même chez lui, Jabe, ne trouvait-on pas une sorte de faiblesse, un aveuglement égoïste compensé par l'efficacité des machines ?

Il se souvenait de l'homme qu'il était dix ans auparavant. Même cinq ans auparavant. Il appartenait encore à la Terre, il était hésitant, faible, peu sûr de lui. Jamais il n'aurait pu réagir avec autant de rapidité et de décision quand Moran lui avait parlé du rapport. Jamais il n'aurait tué Moran, même s'il avait été sûr de la nécessité du crime. C'était bien ce monde et en particulier les mineurs, qui l'avait rendu ainsi : fort, solide, efficace.

— « Comment, monsieur ? » dit-il, car le père de Shiela venait de parler. « Je n'ai pas compris ce que vous avez dit, Mr. Harnung. »

— « J'ai dit : Est-ce que par hasard vous connaîtriez ce sauvage ? »

Jabe leva vivement les yeux de sa pipe qu'il s'apprêtait à allumer. Il resta un instant immobile, la pipe dans une main, la boîte d'allumettes dans l'autre.

— « Si je le connais ? »

— « Oui ou non ? »

— « Mais non ! » dit enfin Jabe. « Non, monsieur. Non, naturellement. Non, je ne le connais pas, comment pourrais-je le connaître ? »

Tod Harnung ôta sa pipe de sa bouche.

— « Shiela est ma fille unique, » dit-il, « et je pense à mon petit-fils. »

— « Je ne comprends pas, » dit Jabe stupéfait.

Les yeux sombres au-dessus de la barbe le fixèrent.

— « Mon petit-fils, » dit Harnung durement, « sera ingénieur un jour, comme moi. Et je ne veux pas qu'il y ait de tache sur sa réputation, rien qui l'empêche d'être nommé au poste qu'il mérite quand il y aura une vacance aux échelons supérieurs. »

Il y eut un moment de silence.

— « Je comprends, » dit Jabe, « vous voulez dire, moi. »

— « Il n'y aura rien à lui reprocher du côté de sa mère. C'est à moi qu'en incombe la responsabilité. J'ai toujours eu bon espoir qu'il n'y aurait aucune tache non plus du côté de son père. »

Jabe se sentait profondément ému.

— « Je jure, » dit-il, « que je n'ai ni vu ni entendu ce sauvage auparavant. Alden était mon ami, vous le savez. »

— « Je l'avais toujours pensé, » dit Harnung.

— « Vous savez, » dit Jabe, faisant approcher son cheval de celui d'Harnung, « vous savez combien Shiela m'est chère, combien vous m'êtes tous chers. Vous savez que c'était pour moi très important d'être accepté ici comme le mari de Shiela, parmi des gens... » (malgré lui, Jabe sentit sa voix se briser) « parmi des gens dont la vie est solidement structurée, des gens qui savent ce qu'ils sont et ce que sont les autres. Toute ma vie, j'ai voulu trouver des gens qui soient sûrs d'eux, et sûrs du monde autour d'eux, et sûrs de la place qu'ils ont dans ce monde. J'ai toujours détesté le fait de n'être pas complètement sûr, d'avoir presque raison, mais pas complètement, et de devoir tout deviner, tout décider par moi-même sans pouvoir jamais en référer à quelqu'un qui vous domine de toute son autorité. Alors, pensez-vous, » cria Jabe, « pensez-vous que j'irais renoncer à tout ça pour quelque sauvage crétin ? »

Il s'arrêta, tremblant, et essuya sa bouche du revers de sa main. Pendant quelques instants, il crut en avoir trop dit. Mais Harnung qui ne l'avait pas quitté de ses yeux attentifs sembla soudain se détendre.

— « Non, » dit-il, « non, je ne crois pas que vous le feriez. Allons, allumez votre pipe, il fallait que je sois sûr, voyez-vous, Jabe. J'ai une responsabilité, en tant que père de Shiela. »

— « Oui, monsieur. Je comprends. » Jabe alluma sa pipe, les doigts encore tremblants, et aspira la fumée avec reconnaissance.

— « Très bien, » dit Harnung, « dès que vous aurez fini votre pipe, nous reprendrons la route. »

Soudain, Jabe eut une idée, il retira sa pipe de sa bouche et se tourna vivement vers son beau-père.

— « Monsieur... »

— « Oui ? »

— « Je viens de me souvenir d'une chose que m'a dite l'assassin. » Jabe mit la main sur le pommeau de la selle d'Harnung pour maintenir les deux chevaux ensemble, car ils commençaient à s'agiter. « Il a dit, » continua-t-il, « qu'il irait surveiller la ville d'un point élevé et proche. Maintenant nous avons presque fait un tour complet et juste en face de nous se trouve un endroit où nous pouvons couper pour gagner les rochers qui dominent le nord de la ville. Je vous paris que c'est là qu'il se cache. »

Harnung fronça les sourcils.

— « Il aurait fallu qu'il nous dépasse alors, pour y être déjà. Et comment aurait-il fait alors que nous avons des chiens ? »

— « Certains de ces vagabonds du désert sont capables de le faire, » dit Jabe. « Croyez-moi, monsieur. Je le sais parce que j'ai

été l'un d'entre eux. Ça vaut la peine d'aller voir. Et si c'est moi qui le fait capturer... »

Harnung grattait sa barbe du manche de sa pipe.

— « Je ne sais pas, » dit-il, « il faut que je demande la permission par radio. Si nous l'obtenons, il va y avoir un trou dans le filet que nous tendons et si jamais il s'échappe justement par ce trou... »

— « Je vous donne ma parole, monsieur... »

— « Très bien, » dit Harnung, brusquement, « je vais le faire. » Il prit son poste accroché à la selle et appela l'aîné des ingénieurs qui était responsable de la chasse. Il écouta la réponse pendant une minute, puis reposa l'appareil.

« Très bien. Allons-y, Jabe. »

Ils firent tourner les chevaux et suivirent une autre direction. Le chien qui les accompagnait, énervé par l'attente, fonça joyeusement en avant, langue pendante.

⁂

Ils s'arrangèrent pour arriver par le flanc rocheux des collines qui dominaient le nord de la ville.

Il était plus de midi quand ils atteignirent le premier de ces rochers, et lentement commencèrent à le contourner. Cette partie de la montagne était composée d'étroits cañons et de brusques éperons de granit. Le soleil tournait lentement, aussi lentement qu'eux, mais leur quête semblait vaine.

L'après-midi était déjà bien avancée quand le chien, qui courait devant eux dans un étroit sentier au milieu des rochers, s'arrêta, brusquement raidi sur ses quatre pattes, et poussa un long gémissement, le museau haut levé. Enfin, il tourna à droite, s'engageant dans un autre chemin, puis s'arrêta de nouveau, reniflant la brise.

Les deux hommes regardèrent dans la direction qu'il voulait leur indiquer.

— « C'est la Tête du Mouton, » dit Jabe. « Monsieur, il est là-haut. Il faut qu'il y soit. Et il n'y a qu'un chemin qui en redescende. »

— « Il ne pourrait guère voir grand-chose de là-haut à moins qu'il ait décidé de passer par là pour s'enfuir, » dit Harnung. Ils mirent leurs chevaux au trot pour monter la pente qui les fit enfin sortir du dédale du cañon, là ils prirent à droite, contournant un gros rocher menaçant qui formait la base de ce pinacle appelé la Tête de Mouton à cause de sa forme.

Le chien était très excité. D'une voix brève, Harnung lui intima l'ordre de rester comme à l'ordinaire cinq mètres devant eux, mais il continua à frissonner et à s'agiter tant son désir de courir était grand. Mais en approchant du sommet, la pente devenait plus

abrupte et les deux cavaliers furent obligés de mettre leur monture au pas. Le dôme pelé de la Tête du Mouton était tout près maintenant, juste au-dessus d'eux.

Ils étaient peut-être à une cinquantaine de mètres du sommet, lorsque le chien se mit à aboyer de toutes ses forces. Les deux hommes levèrent la tête en même temps, et virent quelque chose bouger et disparaître en un instant derrière le contrefort du dôme. Harnung et Jabe lancèrent leurs chevaux dans cette direction, mais quand Jabe voulut faire prendre le trot à sa bête, Harnung posa la main sur les rênes.

— « Nous l'attraperons forcément, maintenant, » dit-il, « il suffit d'aller au pas. »

— « Bien, monsieur, » dit Jabe.

Ils continuèrent au pas, le chien bondissant devant eux. Quand ils arrivèrent au sommet, ils virent qu'un long chenal descendait le long de la Tête du Mouton et rejoignait un pinacle de rocher plus petit. Sur leur droite, à quelques mètres, on reconnaissait l'emplacement d'un camp ; il y avait encore les carcasses des chèvres volées, et de tout petits objets, fragiles comme des jouets et qui reflétaient les rayons du soleil. Jabe s'en approcha, arrêta son cheval et se pencha pour les ramasser. Ils étaient tous fixés ensemble sur un morceau de bois et restèrent accrochés quand il les prit. Toujours en selle, il examina sa trouvaille. La preuve du sens artistique du sauvage telle qu'il avait pu la lire sur l'enregistrement éclatait dans cette œuvre étonnante. C'était de minuscules modèles réduits des bâtiments et chacun des toits était un morceau d'argent. Et ils n'étaient pas seulement bien faits, ils étaient beaucoup plus que cela. L'artiste, par quelque perception géniale, avait senti battre le cœur même de la mine et la vie de son peuple, et avait su l'exprimer.

— « Jabe, » dit Harnung d'une voix brève, « allons-y. »

Jabe reprit les rênes pour rejoindre son beau-père tout en glissant la miniature dans le sac qui pendait à sa selle. A un trot régulier, ils gagnèrent le sommet du chenal et commencèrent à descendre.

Les lèvres contre le microphone, Harnung prenait les ordres.

— « Le reste va nous suivre, » dit-il à Jabe en remettant la radio à sa place. « Mais c'est à nous que reviendra l'honneur de l'avoir pris. Allons-y. »

Le chenal devenait de plus en plus étroit. Ses murs s'élevaient très haut de chaque côté, et le sol était parfaitement dégagé, à peine s'ils trouvaient de temps à autre une motte de terre ou une pierre. Quant aux rochers presque verticaux qui se dressaient de chaque côté, ils ne portaient que de rares buissons. Un peu plus bas, ils trouvèrent un autre chenal qui coupait le premier à angle

droit et le chien, avec force gémissements et aboiements, leur indiqua que le fugitif avait pris ce chemin-là.

Ils suivirent.

Et au premier tournant, ils se trouvèrent enfin en face de lui. Il n'avait pu aller plus loin car ce chenal était un cul-de-sac. Et il était là, immobile, le dos contre la paroi rocheuse qui fermait la voie, un long couteau dans la main levée au-dessus de la tête, haute silhouette décharnée, la barbe en broussaille, vêtu d'une peau de bête crasseuse. Quand il les vit, le bras qui tenait le couteau se balança en arrière en un geste de menace, mais Harnung tira et la balle atteignit l'homme à l'épaule.

⁂

Ils ramenèrent le prisonnier à la ville au moment où les derniers rayons du soleil descendaient derrière les pics d'où le sauvage avait secrètement regardé vivre la mine. Avant de rentrer chez eux, ils l'enfermèrent dans une resserre à outils, juste derrière le bâtiment où l'on broyait le minerai. La nouvelle de la capture s'était déjà répandue, déjà on savait comment on avait retrouvé le sauvage. Shiela attendait Jabe dans la salle à manger. Elle lui tendit les bras.

— « Jabe, » dit-elle, « tu as réussi ! C'est *toi* qui les as menés jusqu'à lui. »

Elle voulut se serrer contre lui, mais il avait quelque chose à la main et elle recula légèrement.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— « Rien, » dit-il, posant sur la table les maisons miniature aux toits d'argent. « Il s'était servi de ma boucle d'argent pour faire les toits de ces maisons, la boucle qu'il m'avait prise au moment de la mort d'Alden. » Il la prit dans ses bras et l'embrassa.

— « Viens manger, » dit-elle, le conduisant à la table. « Tu n'as pas fait de vrai repas depuis ce matin. » Il se laissa conduire et s'assit lourdement. Elle avait décoré la table comme pour une fête ; il y avait une nappe propre et des fleurs de montagne bleues dans un vase.

Elle s'assit avec lui, car elle l'avait attendu pour dîner. Elle voulut avoir le récit complet de la chasse. Il écoutait ses questions, et cela ne lui était pas agréable. Il lui semblait entendre retentir l'écho de ce doute qu'avait eu son beau-père. Maintenant elle ne doutait plus de sa loyauté envers les mineurs, mais elle avait dû douter et elle essayait de réparer. L'exécution du sauvage semblait la préoccuper beaucoup, et elle y revenait sans cesse.

— « Je suppose qu'on va le pendre, à moins qu'il soit brûlé vif, mais ce serait encore trop bon pour quelqu'un comme... »

Il posa sa tasse de café sur la soucoupe si brusquement qu'il en renversa.

— « Shiela, » dit-il, la voix sourde. « Tu pourrais attendre que j'aie fini de manger. »

Elle le regarda stupéfaite.

— « Qu'est-ce que tu as ? »

— « Rien. »

Il reprit la tasse avec précaution, mais ses mains tremblaient malgré lui.

« Il nous faut être juste, » continua-t-il, « c'est une question de justice, c'est tout. »

Elle posa sur lui ses yeux agrandis, et Jabe baissa les paupières, gêné.

— « Mais il a tué Alden, » s'écria-t-elle avec véhémence.

— « Naturellement, naturellement. Un assassin doit être puni. Mais on ne doit pas oublier que l'esprit de cet homme n'est pas très développé. Il n'est pas comme toi ou moi, ou comme était Alden. Il ne reconnaît pas le bien du mal comme nous. Il agit par nécessité, et il est limité par ses tabous ou ses superstitions, c'est pourquoi, » continua-t-il, la regardant d'un air suppliant, « c'est pourquoi il ne faut pas perdre notre sens moral et descendre à son propre niveau, à un niveau bestial. Il faut l'exécuter, c'est nécessaire. Mais nous ne devons pas le haïr pour le seul fait qu'il ne sait pas se contrôler. »

— « Mais Alden était ton ami ! » dit-elle. « Ça ne signifie donc rien pour toi, Jabe ? En comparaison de ça, tout ce qui concerne cette créature n'est rien. »

— « Je sais qu'il était mon ami ! » Bien qu'il fût hors de lui, il savait qu'il avait tort et qu'il n'aurait jamais dû discuter ainsi. « Crois-tu que je ne sache pas qu'ici à la mine il était mon seul ami ? » continua-t-il malgré tout. « Mais il se trouve que moi je sais ce que ça signifie d'être comme cet homme que nous avons enfermé dans la resserre à outils. »

— « Jamais tu n'as été comme ça ! » s'écria-t-elle.

— « Si. »

— « Non, tu avais un travail avec ce marchand. Tu n'étais pas une chose répugnante comme ce voleur, cet assassin... »

— « Pourtant hier soir tu y as pensé, n'est-ce pas ? » cria-t-il en se levant, lui lançant l'accusation de plein fouet. « N'est-ce pas, tu t'en es bien souvenu, hier soir ? »

— « Non ! » hurla-t-elle, sautant sur ses pieds. « Mais il fallait bien que tu en parles ! Et pas hier soir, maintenant ! Il fallait que tu parles de toi au moment même où tu parles de cet animal, de cette bête puante qui a la forme d'un homme ! »

Jabe fit un effort désespéré pour parler lentement et calmement.

— « Il n'est pas encore un animal, il est seulement en passe

de l'être. Et nous qui pensons encore comme des êtres humains... »

— « Humains ! » cria-t-elle d'une voix aiguë. « C'est une horrible bête, et il ne mérite pas d'être pendu. Pourquoi ne le dis-tu pas ? Pourquoi est-ce que tout ce qui est parfaitement clair et juste et facile à comprendre pour tout le monde devient dans ta bouche compliqué et obscur ? Alden était ton ami et ce sauvage l'a tué. Il n'était pas suffisant, n'est-ce pas, que cette créature ait déjà volé des chèvres, enlevant ainsi le pain de la bouche des mineurs... peut-être même de la bouche de ton propre fils, l'hiver prochain... »

— « Hein ! On n'a jamais parlé de rationnement que je sache ! » commença-t-il, mais elle était lancée.

— « Non, ce n'était pas suffisant ! Il a fallu qu'il tue ton ami. Et toi tu dis qu'il faudrait le ménager, mais ce que tu veux, c'est que j'aie du remords. Rien de ce que je fais n'est bien d'après toi. D'après toi, tout ce que je fais est mal ! Alors, puisque c'est comme ça, je me demande bien pourquoi tu m'as épousée ! »

— « Tu sais très bien pourquoi je t'ai épousée. »

— « Non, » cria-t-elle, « je ne sais pas pourquoi, je ne l'ai jamais su. »

Elle s'enfuit dans la chambre, claqua la porte derrière elle, et Jabe entendit le verrou se fermer.

Il y eut un grand silence. Jabe se leva et alla jusqu'au placard ; il l'ouvrit, sortit une bouteille trapue contenant du whisky que les mineurs fabriquaient eux-mêmes. Il hésita quelques instants puis la remit à sa place. La raison lui revint. Il enfonça sa main dans sa poche. Le psychographe était toujours là.

Il quitta doucement la maison.

La resserre à outils où on avait enfermé le sauvage n'était pas gardée, et seulement fermée par une barre de fer. Jabe n'eut qu'à l'ôter ; sans autre difficulté, il ouvrit la porte et pénétra dans le minuscule appentis. Tout d'abord, il ne put rien voir, puis ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, et il put enfin distinguer l'homme ligoté sous la lumière diffuse qui venait du bâtiment de la mine tout proche.

— « Bonjour, » dit-il, et le mot lui sembla incongru.

Un chuchotement rauque vint en réponse.

— « Très soif, monsieur, très soif. »

Ces mots lui firent mal. Il sortit et alla jusqu'à une fontaine publique. Il remplit d'eau le gobelet qui y était accroché et le rapporta au prisonnier, qui lapa l'eau à grand bruit.

— « Merci, monsieur. »

— « Il n'y a pas de quoi, » dit-il, et il mit le psychographe en marche. Il essaya de voir le visage du prisonnier, mais il ne vit que ces traits estompés dont il ne put distinguer l'expression. Mais cela n'avait pas d'importance.

Avec une habileté consommée, il commença à interroger le prisonnier.

***

Jabe se réveilla brusquement. Pendant quelques secondes, il ne sentit rien, puis les doigts durs et cruels d'une terrible migraine lui enserrèrent les tempes. Tout d'abord, il ne se souvint pas de ce qui était arrivé. Couché sur le dos, immobile, il regardait le plafond au-dessus de son lit, essayant de se souvenir de ce qui était arrivé. Un brillant soleil se laissait deviner à travers les rideaux tirés, et Shiela n'était pas dans le lit avec lui.

Il devait être très en retard pour la mine, mais Shiela ne l'aurait jamais permis. Il fit encore un effort pour se souvenir des événements de la veille, puis, tout lui revint à l'esprit.

Il avait un bon enregistrement du sauvage. Ce n'était même pas la peine de vérifier pour savoir que c'était juste ce dont il avait besoin. Le prisonnier était comme toute créature prise au piège et les perceptions dangereusement révélatrices que Jabe avait enregistrées la première fois n'apparaissaient plus. Oui, c'était un bon enregistrement ; une fois fini, il s'était assuré que le prisonnier ne parlerait à personne de l'interview. Mais, d'ailleurs, cela n'avait pas d'importance, car on penserait alors que Jabe, en état d'ébriété, était venu trouvé le prisonnier pour l'insulter ou le brutaliser.

Car Jabe s'était empressé d'aller s'enivrer. Mais avant, il avait pris un enregistrement parallèle de lui-même et un autre d'un des surveillants de l'équipe de nuit, au broyage, et il avait immédiatement fait parvenir le contenu des trois enregistrements au vaisseau-contrôle par un transmetteur caché derrière sa propre maison. Ensuite, il s'était rendu au quartier des garçons afin d'avoir un alibi pour sa soirée. Il y avait toujours des hommes en train de boire, et c'était bien la place d'un mari qui vient de se disputer avec sa femme. Quand il était revenu chez lui, en titubant, il avait trouvé la porte de la chambre ouverte.

Et maintenant, il se demandait bien comment il pouvait encore être au lit à une heure aussi tardive. Peut-être, après tout, lui avait-on accordé un jour de repos pour le récompenser de son efficacité dans la chasse de la veille. Il écouta, mais il n'y avait aucun bruit dans la pièce voisine. En se tournant, il aperçut un mot sur la table de nuit.

« *Je reviens tout de suite, mon chéri. Ton petit déjeuner est sur le feu.* »

Ça allait donc mieux entre eux. Les choses s'étaient arrangées d'elles-mêmes. Il pensa aux trois enregistrements qu'il avait envoyés au vaisseau-contrôle la veille, et il se sentit soulagé et heureux. Il sauta au bas du lit et se précipita sous la douche.

Quand il fut douché, habillé, rasé, il constata que sa migraine

avait presque disparu. Il ouvrit les rideaux et le soleil entra à flot. Le long de la pente, derrière la maison, là où était caché son transmetteur, fleurissaient ces fleurs bleues dont Shiela avait rempli un vase la veille. Elles ondulaient sous la brise légère, et elles semblaient à Jabe un gage de bonheur.

Il s'éloigna de la fenêtre et se dirigea vers la salle à manger. La pièce était propre, bien rangée, et Shiela n'était pas là ; mais il n'était pas plus tôt entré qu'il prenait conscience de la présence de ses visiteurs invisibles.

Il vit tout d'abord une sorte de vibration de l'atmosphère dans deux coins de la pièce ; il n'y avait d'ailleurs que les agents qui auraient pu le voir. Quand il en eut pris conscience, il sentit bourdonner un minuscule appareil implanté à la base de son crâne. L'air s'épaissit puis redevint clair et il vit apparaître deux hommes du vaisseau-contrôle, tous deux armés et en uniforme. Ils lui semblèrent étonnamment jeunes, et il ne savait pas leurs noms, mais cela n'était pas surprenant car le vaisseau avait changé de personnel plusieurs fois depuis qu'il était arrivé sur cette planète.

— « C'est bien rapide, » dit-il.

Les lèvres d'un des deux hommes remuèrent, et une voix résonna dans l'oreille de Jabe.

— « Nous sommes venus vous arrêter. Vous allez nous suivre. »

— « Arrêter ? »

— « Oui, à cause du meurtre de... » L'homme du vaisseau sembla hésiter. « De votre frère, » dit-il enfin.

— « Mon frère... » Jabe s'arrêta brusquement. Tout sembla s'immobiliser autour de lui. Non pas seulement la pièce et les deux hommes, mais aussi le monde lui-même, et cela quand il avait prononcé le mot « frère »... « Oh ! oui, » murmura-t-il, « Moran. » Le monde se remit en marche. Quel imbécile il avait été d'hésiter ainsi sur le mot. « Moran Halvorsen, » reprit-il, « nous n'avons jamais été très liés... » Brusquement ses idées s'éclaircirent. « Comment avez-vous découvert aussi vite que c'était moi ? » demanda-t-il.

Dehors, il y eut une soudaine explosion de cris et de rires, cela semblait venir de la place où ils s'étaient rassemblés la veille avant le départ pour la chasse à l'homme. La réponse de l'homme du vaisseau fut un instant noyée. Jabe dut faire répéter.

— « Votre enregistrement, » reprit l'homme du vaisseau, « était parmi les trois que vous nous avez envoyés il y a quelques heures. Or, il présentait des anomalies dans le schéma. La coincidence avec la mort de... Moran Halvorsen était trop étonnante. Nous avons procédé aux vérifications, et nous avons trouvé plusieurs indications prouvant que c'était vous. »

— « Je vois, » dit Jabe. « Je m'y attendais d'ailleurs, mais pas si vite. »

— « Eh bien, partons, » dit l'homme du vaisseau.

— « Puis-je vous demander d'attendre un peu, » demanda Jabe, « juste deux minutes. » Il s'avança vers la fenêtre. « C'est à cause de ma femme, elle va rentrer d'un moment à l'autre... »

L'homme du vaisseau jeta un coup d'œil à sa montre, puis consulta son compagnon du regard. Jabe ressentait leur conversation dans son oreille plutôt qu'il ne l'entendait.

— « Nous pouvons attendre quelques minutes, je pense, » dit l'homme qui avait parlé depuis le début, « mais pas longtemps. »

— « Elle va arriver tout de suite, j'en suis sûr, » dit Jabe, regardant par la fenêtre la rue en pente qui passait devant sa propre maison. « Pouvez-vous faire en sorte qu'elle ne me voie pas partir ? »

— « Bien sûr, » dit l'homme du vaisseau. « Nous allons arranger ça au mieux. Elle ne se souviendra pas que vous étiez là quand elle est rentrée. »

— « Merci, » dit Jabe, « merci. »

Il se détourna. Une foule de gens descendaient la rue, ils arrivaient de la place où avaient lieu tous les meetings, mais Shiela n'était pas parmi eux. Il revint au centre de la pièce et vit que les petites maisons miniature étaient toujours sur la table.

« Je vais emporter ça, » dit-il en prenant l'objet. Puis, se tournant vers le Terrien qui avait parlé tout le temps : « Alors, les trois enregistrements sont bien arrivés ? »

Les deux hommes du vaisseau se regardèrent.

— « Oui, » dit l'un d'eux, « oui... »

Mais il y eut le bruit d'un pas rapide, la porte s'ouvrit à la volée et Shiela entra, essoufflée et rouge de bonheur.

— « Jabe, » cria-t-elle. « Il va y avoir un bal. C'est merveilleux ! L'Administrateur Lenkhart vient de nous l'annoncer. Tu as déjeuné ? Que penses-tu de cette journée de congé ? » Elle esquissa quelques pas de danse. « Et, devine... »

— « Quoi donc ? » dit-il, emplissant ses yeux de son image.

— « Eh bien, finalement, on va le brûler. Sur la place. C'est merveilleux, n'est-ce pas ? Et il y aura un grand repas servi sur la place aussi, et on allumera le bûcher à la tombée de la nuit, et le bal commencera tout de suite après. Oh ! c'est merveilleux, il y a si longtemps que nous n'avions pas eu de bal ! »

Il la regarda stupidement.

— « Le brûler ? Mais pourquoi ?... »

Elle s'immobilisa en face de lui.

— « Oh ! Jabe, ça fait si longtemps que nous n'en avions pas pris un comme ça, c'est pour ça. » Elle lui tendit les bras. « Tout le monde pensait que puisque la mine n'avait pas beaucoup produit le mois dernier, l'Administrateur Lenkhart ne nous laisserait avoir qu'une pendaison ordinaire. Mais les ingénieurs ont plaidé notre cause en disant que tout le monde avait vraiment besoin d'une

journée de congé. » Elle s'avança vers lui, mais il recula, instinctivement. « Nous avons tout obtenu, » continua-t-elle, « le bûcher, le pique-nique, le bal. Jabe, » dit-elle, le regardant stupéfaite, « qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'es pas content ? »

Les mots moururent brusquement sur ses lèvres. Elle resta figée comme une statue de cire dans un musée ; seule sa poitrine bougeait faiblement. Jabe fit un pas vers elle, mais l'un des hommes armés l'arrêta.

— « Non, » dit la voix dans sa tête. « Elle est en état d'hypnose jusqu'à notre départ, il vaut mieux ne pas la toucher. »

Glacé d'horreur, Jabe se tourna vers les deux hommes.

— « Non, » dit-il, « j'ai envoyé des enregistrements qui prouvent que ces hommes sont différents. Vous savez comment ils sont maintenant. Ce qu'elle dit ne reflète pas la vérité. Je vous assure, d'ailleurs ces enregistrements... »

— « Nous sommes désolés, » dit la voix. Les deux hommes le regardaient et il crut voir une lueur de pitié dans leurs yeux. « Nous sommes désolés, mais vous êtes trop adapté. Vous avez bien dû vous en douter d'ailleurs. Vous n'avez pas pu croire sérieusement que des milliers d'hommes pouvaient s'être trompés après avoir travaillé dix ans sur une question. Vous n'avez pas pu croire sérieusement non plus que ce rapport que Moran allait nous envoyer était le seul moyen que nous ayons de savoir la vérité. »

— « Mais non, » cria Jabe, « je vous assure que non. Moi je connais ces gens-là. Ils sont différents. Peut-être suis-je un peu... trop adapté... Mais ces gens agissent selon des normes de justice et de conscience bien à eux, ce n'est pas une obéissance aveugle aux tabous et à un rituel, non ce n'est pas ça, pas seulement ça... »

— « Venez, Jabe, » dit la voix et les deux hommes s'approchèrent. « Vous aurez la possibilité de parler plus tard. »

— « Non, » dit-il en reculant. Des gens descendaient la rue en un flot incessant. Jabe s'éloigna des deux hommes, alla jusqu'à la porte, l'ouvrit. Au bout de la rue, venant du square, deux garçons apparurent, des carabines à la main. Le prisonnier marchait silencieusement entre eux deux.

— « Jabe, » reprit la voix dans sa tête.

— « Non, je vous assure, » reprit Jabe, désespéré. « Shiela est enceinte, les choses prennent dans sa bouche un sens différent. »

— « Dites donc, Jabe, » dit une femme en passant. « Avez-vous entendu parler de la confiture ? Il faudra le raconter à Shiela. »

— « La confiture ? » dit Jabe stupidement.

— « Oui, ce sauvage, quand on lui a demandé ce qu'il voulait, il a dit qu'il voulait du pain et de la confiture pour son dernier repas. Un kilo, il en a mangé ! Pas la mienne, dieux merci... »

— « Viens donc, Etty, » dit une autre femme, « toutes les bonnes places vont être prises. »

Elles s'éloignèrent rapidement.

Les deux garçons armés entourant le prisonnier n'étaient plus qu'à quelques pas.

— « Attendez, » dit Jabe, luttant contre le désespoir.

Les garçons s'arrêtèrent, obéissant à Jabe car il était leur aîné et était marié. Le prisonnier s'arrêta aussi. Il était toujours aussi sale, ses vêtements de peau de bête mal tannée tombaient en lambeaux. Seul le bandage qu'il avait à l'épaule était blanc et propre. Ses yeux étaient clairs comme ceux d'un enfant, et sa barbe était lisse comme chez les adolescents. Tous trois regardèrent Jabe, l'air étonné.

« Attendez, » répéta-t-il, quoique cela ne fût pas nécessaire. « Pourquoi l'administrateur Lenkhart fait-il ça ? » dit-il, s'adressant au plus proche des garçons.

Celui-ci fronça les sourcils, embarrassé, regarda l'autre garçon, regarda Jabe et pouffa de rire, l'air gêné.

« Quelles sont ses raisons ? » demanda encore Jabe.

Le garçon haussa lentement les épaules, baissa les yeux, cracha par terre, et envoya rouler un caillou du bout du pied.

— « Il faut repartir, » dit l'autre.

Il regarda le prisonnier qui s'était approché de la maison de Jabe pour toucher du bout des doigts le bord du toit qui descendait très bas, le bord du toit de tôle ondulée.

— « De l'argent, » dit-il, regardant Jabe. « C'est beau, c'est riche. »

Les garçons pouffèrent encore, puis ils prirent le prisonnier par le bras et descendirent la rue avec lui.

— « Vous comprenez, vous comprenez, » dit Jabe, les regardant s'éloigner et s'adressant à ses deux invisibles gardiens, « il croyait que la tôle était de l'argent, que tous les toits étaient en argent. Voilà un exemple de dégénérescence. Mais ceux qui sont avec lui... »

— « Allons, venez, Jabe, » dit doucement la voix dans sa tête. Il sentit que les gardiens le prenaient en main de chaque côté. Invisibles, ils lui firent descendre la rue, prenant le même chemin que cet autre prisonnier qu'ils avaient déjà perdu de vue. Soudain, il ressentit l'inutilité de tous ses efforts, comme une chape de plomb lui tombant lourdement sur les épaules ; soudain il réalisa qu'il n'y avait aucun espoir, qu'il n'y en avait jamais eu en dépit des efforts qu'il avait faits pour se persuader du contraire. Il l'avait toujours su, toujours, dès le début, mais quelque chose en lui s'était refusé à admettre la vérité sur ces gens, sur sa propre femme et cet enfant de lui qu'elle allait mettre au monde.

Il avait toujours su que nul ne pourrait les sauver. Et pourtant il avait essayé. Il avait tué son propre frère pour une cause qu'il savait perdue d'avance, pour sauver des gens qui peu à peu retour-

naient à l'état de bête. Pourquoi ? Pourquoi avait-il fait cela ? Il n'aurait pu le dire.

Tout ce qu'il savait, c'était qu'il n'avait pas eu le choix. Jamais. Il avait fait ce qu'il avait à faire.

— « Venez maintenant, » dit la voix douce dans sa tête.

La démarche lourde et raide comme une bête de trait, il se laissa conduire là où plus rien n'a d'importance.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Roofs of silver.

ANDRÉ RUELLAN

Le terme

André Ruellan, qui est médecin, a écrit sous un pseudonyme de nombreux romans d'épouvante. Il a récemment entamé une nouvelle carrière littéraire sous son véritable nom. Après quelques textes dans *Fiction*, il vient de publier en librairie un savoureux *Manuel du savoir-mourir*, ouvrage qui vient d'obtenir le Grand Prix de l'Humour Noir, et dont nous rendons compte dans ce numéro. Dans *Le terme*, il brosse un tableau de mœurs inquiétant et passablement terrifiant. De quelle étrange civilisation peut ici être évoquée la décadence ?

LE cadavre d'Isabelle gisait en travers du caniveau. Un cadavre superbe, qui donnait une idée très élogieuse de ce qu'avait pu être Isabelle avant sa mort. On ne voyait pas la blessure de la nuque, et les membres reposaient en ordre, comme les meubles naturellement disposés dans une pièce qu'on affectionne. Mais ce n'était plus qu'une chose sans sexe, sans voix, sans souvenir, sans projet. Debout auprès d'elle, la dominant ainsi qu'une falaise domine une mer desséchée, Arnold essayait de faire face à son acte. Le visage gris, les mains lourdes comme des sacs de plomb, il se demandait s'il n'aurait pas aussi bien fait de se tuer que de s'amputer d'une moitié de son existence. Il se sentait revenu à l'état larvaire, à l'état où il se trouvait jadis, seul avec lui-même, ou plutôt contre lui-même. Plus que jamais, il était devenu son pire ennemi.

Mais l'instinct de conservation avait triomphé. A la place d'Arnold, Isabelle en eût fait autant. Les loyers avaient tellement augmenté, ces derniers mois. Un couple ne pouvait payer que si la femme montrait autant de ruse que l'homme exerçait de violence. Et Isabelle n'avait jamais été douée que pour l'amour, raison qui avait guidé le choix d'Arnold. Il s'était trompé. L'amour ne servait à rien, qu'à perpétuer une race incolore et bruyante. Pourtant, Arnold continuait d'aimer ce cadavre, d'une façon colossale et désastreuse. Embrumées par ce sentiment sans objet, ses pensées risquaient de ne plus le servir avec l'efficacité nécessaire.

Un homme porteur d'une grosse canne passa sur le trottoir, derrière Arnold qui se retourna vers lui. A travers le bruit du sang

dans ses tempes, Arnold avait entendu le frôlement suspect des semelles de laine réservées à la chasse crépusculaire. Les larmes aussi desservaient sa vigilance : elles brouillèrent l'image furtive d'un oblique sourire, chargé de sous-entendus. Mais l'homme s'éloignait, serrant sous son bras sa canne à pointe de fer. Arnold se pencha, ramassa le sac à main d'Isabelle et en retira l'argent qu'il lui avait donné le matin même pour s'acheter un foulard. Il jeta ensuite le sac sur le sol, auprès du corps, et s'en alla.

⁂

Personne n'aurait pu oublier Isabelle, son rire, la douceur de sa peau, ses soupirs et ses plaintes au cœur des nuits où le vent se lève comme un homme aux aguets. Personne n'aurait pu oublier Isabelle s'il n'y avait eu le terme. Non qu'Arnold fût à même de l'oublier définitivement, mais il fallait bien réserver le plus clair de l'esprit, rester disponible, capable d'une action coordonnée. Que le souvenir affleurât de trop près la surface de la conscience, et la cuirasse offrirait au péril un défaut qui servirait immédiatement de cible. Bien avant l'engagement de cette lutte contre le souvenir, il était urgent pour Arnold de réprimer les battements du sang dans ses oreilles, de sécher ses yeux et d'éliminer le tremblement de ses mains. Il s'y employa, soutenu dans son effort par l'idée maîtresse de tout homme en cette ville. Laver d'abord le marteau à long manche qui avait fait taire la belle bouche inutile : une fontaine lumineuse se teinta de rouge un instant, puis revint à sa limpidité première. Prendre ensuite un repas rapide, léger mais riche en calories ; un colporteur de viande le lui vendit au coin d'une impasse contre une somme équivalente au prix du foulard.

Il se mit à pleuvoir lourdement, et la lumière des lampes, au-dessus des portes, ne révéla plus que la largeur des trottoirs. Masquée par la nuit commençante, la rue devenait un couloir où tout pouvait rôder. Un gémissement monta de cette ombre, un vague appel à l'aide. Arnold s'éloigna rapidement. Certains hommes mal tués conservaient assez de force pour l'attaque. Ce pouvait être aussi bien une tentative de traquenard ; éventualité peu probable : qui aurait eu intérêt à secourir une créature déjà dévalisée ?

La voix s'éleva de nouveau, lointaine déjà. Une voix féminine, chargée de colère plus encore que de désespoir. Cet accent de colère fit réfléchir Arnold. Il était si différent de la voix d'Isabelle, éternellement douce. Isabelle éternellement silencieuse désormais... Il eut brusquement envie de voir cette femme, pour effacer l'image de l'autre, au moins provisoirement. Cela faisait partie de sa lutte personnelle. Il revint sur ses pas, épiant l'obscurité plus épaisse, le silence où grouillaient des semelles de laine. Un bref éclat de sa

lampe de poche lui montra la forme étendue, un coutelas planté dans l'épaule. Il n'y avait personne alentour.

— « Approchez, » dit la femme. « Je ne vous ferai pas de mal... »

Arnold n'en était pas convaincu. Il assura le manche du marteau dans sa main et avança en allumant de nouveau sa lampe. La blessée vit l'arme :

« Inutile de m'achever, » observa-t-elle, les traits crispés. « Je n'ai plus rien. »

Elle montra de la tête l'extrémité de la rue :

« Ils étaient deux. Ils se sont entretués là-bas, dans le noir. »

Tout en restant aux aguets, Arnold l'examina. Elle avait un visage incroyablement dur, pour une fille aussi jeune. Une figure régulière, qui eût été belle sans ces lèvres minces, ces yeux glacés par la méchanceté.

« Je peux être utile, » dit-elle seulement.

Le dernier mot fut déformé par une plainte. Elle le répéta : c'était un mot important. Arnold le retourna dans son esprit :

— « Les loyers sont trois fois plus chers pour un couple que pour un homme seul, » remarqua-t-il en balayant autour de lui l'obscurité du rayon de sa lampe.

— « Quand on sait s'y prendre, » dit-elle, « on peut trouver quatre fois plus d'argent à deux. »

C'était quelquefois la vérité. Le travail de la journée suffisait à assurer la nourriture et l'entretien général. Les frais d'un couple représentaient moins du double de ceux d'une personne seule, ce qui laissait déjà un peu d'argent pour le terme. Si l'on tenait compte du fait qu'un couple réalisait au crépuscule de bien meilleures opérations qu'un homme seul ne pouvait en réussir, le bilan avait des chances d'être positif. Tout dépendait de la femme. Arnold la regarda plus soigneusement. S'il l'adoptait, il n'aurait à s'en méfier que dans le cas où leurs affaires menaceraient de péricliter. Dans ce cas, il lui resterait toujours la possibilité de la tuer avant qu'elle s'abouchât avec un autre pour lui ôter un soir l'argent gagné dans la journée. C'était le verso de la médaille quand on avait affaire à une femelle aguerrie. Celle-ci paraissait munie d'un cœur de pierre, ce qui inclinait à la prendre à l'essai. Un autre argument l'emporta, dans cette pesée : Arnold ne disposait plus que de deux jours avant l'échéance, mais les autorités sauraient dans la nuit même qu'il s'était débarrassé de sa compagne. L'information serait transmise le lendemain au propriétaire, et la tolérance usitée dans ce genre de cas ferait à celui-ci une obligation de se contenter d'un loyer individuel. Arnold possédait presque la somme. Avec l'aide de la femme, il obtiendrait facilement la totalité. Les autorités mettaient rarement moins d'une semaine à détecter la formation d'un nouveau couple, et il franchirait ainsi le cap difficile. Ensuite,

on verrait bien. La seule difficulté, pour le présent, consistait à remettre la femme sur pieds assez vite pour qu'elle fût utile.

Arnold tira de sa poche un rouleau de pansement adhésif, et se courba en avant. Il ne pouvait commettre l'imprudence d'abandonner son marteau un instant, et cela gêna ses mouvements pour arracher le coutelas de la blessure. La femme l'aida en se pansant elle-même, tandis qu'Arnold surveillait les environs. En fait, il n'y avait plus grand danger, en raison de l'heure tardive. La plupart des chasseurs renonçaient : toutes les proies qu'ils rencontreraient désormais avaient eu le temps de passer à leur domicile pour mettre en lieu sûr le salaire de la journée. Arnold aida la blessée à se tenir debout, ce qu'elle fit sans trop de mal : sur le sol, la flaque de sang était de dimension raisonnable. Ils entamèrent un chemin difficile à travers la cité de plus en plus déserte.



Longtemps auparavant, il y avait eu des protestations. Non pas contre la hausse continue des loyers, bien sûr : à cela, personne ne pouvait rien. Il y avait eu des revendications concernant le mode de paiement des salaires. On avait réclamé des règlements mensuels, par chèques. Mais les autorités avaient répondu par une campagne d'informations qui avaient mis en lumière ce simple fait : personne ne pouvait prétendre payer son loyer avec son seul salaire. Il fallait bien s'approprier en supplément le salaire de quelqu'un d'autre, ce qui fût devenu impraticable dans le cadre de paiements par chèques, et très aléatoire dans le cas de règlements mensuels en liquide, où les prises, bien qu'importantes, n'eussent pas satisfait un assez grand nombre de gens. Pour ce qui touchait aux loyers, les autorités se montraient impuissantes : le même problème se posait à elles.

Arnold songeait à tout cela dans la boutique où il était entré avec son alliée. Il acheta cependant un alcool chinois qui coûtait cinquante fois plus cher que la meilleure liqueur locale, des œufs de requin du golfe Persique, une boîte d'ignames cuites par un feu de bois de rose, et un flacon en vermeil qui contenait un coulis de crêtes de colibris. L'ensemble revint à une fortune, mais c'était une goutte d'eau dans la mer en comparaison du prix du loyer. Prudent, Arnold ne possédait dans son portefeuille qu'une somme à peine supérieure au montant de ces divers achats. En sortant de la boutique, il ne lui restait que ce qu'il fallait pour les honoraires du médecin devant lequel il conduisit la blessée. A l'occasion de la consultation, Arnold apprit qu'il avait recueilli une certaine Caroline, laquelle exerçait une profession intellectuelle dont il ne comprit pas le nom, ni le but. Cela importait peu. Seul comptait

le pronostic du médecin, qui promit une guérison dans les vingt-quatre heures. Non pas une guérison définitive, mais une récupération compatible avec les exercices violents.

Dans le studio d'Arnold, le couple reprit des forces. Caroline dévora presque toutes les provisions : Arnold avait dîné d'un quartier de viande peu de temps auparavant, et si la viande vendue par les colporteurs coûtait un prix fabuleux, c'était de la vraie viande. Personne n'achetait celle des Magasins Généraux, hormis dans la journée qui suivait le paiement du terme.

Après le repas, Caroline jeta dans l'incinérateur tout ce qui avait appartenu à Isabelle. Arnold la regarda faire, partagé entre l'envie de s'enfuir et celle de pousser Caroline dans l'incinérateur. Mais la femme agissait sans passion, méthodiquement, jetant au passage vers Arnold un coup d'œil indifférent. « Elle est aussi humaine qu'un batracien, » songeait Arnold. Mais une telle créature convenait infiniment mieux à la situation que la pauvre Isabelle, dont le corps enlevé par les soins de la municipalité devait cheminer déjà vers les charniers des faubourgs. Arnold eut le plus grand mal à éloigner de son esprit l'image de ces convois nocturnes. Il en fut délivré par l'attitude de Caroline, dont le regard s'était attaché un bref instant sur le coffre-fort mural.

— « A propos, » dit-il en la fixant froidement, « à quel moment comptes-tu transporter ici le contenu de ton propre coffre ? »

Il fallait bien mettre en commun ce qu'ils détenaient tous les deux, et la position de force de l'homme excluait toute autre solution que celle dont Arnold venait de parler. A moins que sa vigilance ne se relâchât... Mais Caroline n'hésita pas :

— « Nous irons chez moi au cours de la nuit. Mais je trouve plus indiqué de laisser chaque somme là où elle se trouve actuellement. Nous pouvons toujours les réunir après-demain matin... »

— « Dangereux. Nous irons cette nuit. »

Caroline ne répondit pas. Il se déshabillèrent et firent l'amour avec autant d'intérêt qu'on pousse une brouette.



L'alliance reposait sur un malentendu. Caroline s'imaginait qu'Arnold allait, dès le lendemain, déclarer la constitution du nouveau couple, puisqu'elle acceptait de joindre son bien à celui d'Arnold. La confiance apparente de Caroline fit naître la méfiance d'Arnold.

— « Tu vivais seule ? » dit-il.

— « Non. Il est mort la semaine dernière. Il a attaqué une femme qui portait un rasoir, et savait s'en servir. »

Arnold se demanda si cette femme ne s'appelait pas Caroline. De toute façon, Caroline se trouvait dans la même situation que

lui : elle n'avait à payer qu'un loyer individuel. Néanmoins, elle possédait certainement plus d'argent que lui, puisqu'elle avait vécu avec un homme qui accumulait nécessairement plus qu'Isabelle n'avait jamais pu le faire. Elle devait être très largement en mesure de payer son propre terme, à présent diminué des deux-tiers, et la méfiance d'Arnold ne reposait sur rien. Il revint sur sa pensée : « Ma méfiance repose sur Caroline, » se dit-il. « Elle n'a aucune raison de mettre ses fonds en commun avec les miens, et elle n'est pas assez stupide pour croire qu'un tel geste lui assurerait dans l'avenir mon indéfectible fidélité. »

Il bâilla d'une manière spectaculaire.

— « Rien ne presse, après tout, pour ces transports d'argent, » dit-il avec une voix ensommeillée. « Nous verrons cela après-demain. »

Elle lui jeta un regard aigu.

— « Ne joue pas les endormis, » répliqua-t-elle sèchement. « Je désirais savoir quel genre de combinaison t'avait poussé à me porter secours. Sache bien que je n'ai pas l'intention de déclarer prématurément notre association. Pas plus que toi. Nous paierons chacun notre terme, pour cette fois. Nous chasserons ensemble demain soir, et tu disposeras de la moitié du butin. Ne compte sur rien d'autre. Je déciderai dans les prochaines semaines si nous continuons à travailler ensemble. »

Il s'assit sur le lit, et la frappa sauvagement à l'endroit de sa blessure. Elle retint son cri, sauta sur le sol, et passa rapidement ses vêtements.

« Adieu, » dit-elle. « Tu as commis une erreur. Je ne mentais pas en affirmant que je pouvais être utile. »

La porte claqua. Aussitôt revint le souvenir d'Isabelle. Arnold enfouit son visage dans l'oreiller.

Le remords est une punition appliquée par la conscience morale, dit-on. Arnold n'imaginait pas ce que cela signifiait. Il ignorait ce que pouvait être la conscience morale. Il avait autre chose à faire. Mais il ressentait un regret lancinant, comme un abcès du cœur. Tuer n'était rien : tout le monde tuait chaque jour. Mais faire disparaître volontairement, et à jamais, le seul être qui eût donné un sens à sa vie, cela représentait un acte inepte sur le seul plan de l'égoïsme. Il n'eût pas été contraint de l'accomplir si Isabelle ne l'avait pas aimé ; il eût suffi de la renvoyer, de la jeter dans les bras d'un autre homme disposé à faire le sacrifice de l'efficacité. Mais Isabelle l'aimait, et elle serait revenue. Il n'existait pas d'autre ressource pour se séparer d'elle. Le fait qu'elle l'eût aimé aggravait encore la portée de l'acte et celle de la séparation. La sottise affichait une impudente cohérence, où la cause se multipliait par l'effet pour aboutir à la brûlure. La faute en incombait aux

circonstances. La faute en incombait au terme. Comment ne pas le payer ?

Tout compte fait, Arnold se sentait soulagé par le départ de Caroline. Cette vipère l'eût peut-être utilement secondé, comme elle le prétendait. Mais avant peu, elle l'eût probablement mordu au talon. En y songeant, c'eût été la solution idéale. A présent qu'il se retrouvait seul avec le souvenir d'Isabelle, une sorte d'effroi le glaçait : la terreur de demeurer en compagnie de cette image, sans bouclier qui l'en préservât ; la frayeur de se trouver sans cesse à sa merci, comme on est à la merci de l'air que l'on respire, fût-il empoisonné. Il y avait bien le suicide, ce départ moqueur et victorieux, ce rire jaune. Pourquoi ne pas parfaire l'imbécillité du meurtre d'Isabelle en y ajoutant le sien ? Un vertige de cohérence dans la déraison l'attirait comme le gouffre aspire le funambule. Qu'avait-il désormais besoin d'équilibre, dans un monde où le fil tendu n'avait plus d'extrémités ?

A l'opposé du suicide, les enfants présentaient un intérêt. On les faisait naître facilement, on les élevait plus vite qu'on ne perdait ses forces, et ils vous aidaient à faire face à l'échéance. Quand ils vous abandonnaient pour résoudre leur problème, on avait dépassé la phase critique, celle où il fallait vivre une existence personnelle. On pouvait se consacrer au terme. On y parvenait souvent. Au fond, c'était la cause qui s'opposait à l'extinction de la race.

Mais faire un enfant à Caroline, ou à quelque autre serpent aussi efficace ? Arnold reculait. C'était le genre de choses qu'il eût envisagé avec Isabelle. Il ignorait même si elle n'était pas enceinte lorsqu'il l'avait tuée. A présent, tout s'écroulait.

Arnold se leva et décrocha le téléphone. Il forma un numéro.

— « Allô ? »

Il avait une voix résolue. Dans l'écouteur, grésilla une réponse nasillarde, impatiente.

— « Je ne paiera pas mon loyer, » dit Arnold, lentement.

Il raccrocha, et se dirigea vers le coffre, qu'il ouvrit. A pleines mains, il jeta l'argent par la fenêtre. Les billets descendaient comme ces feuilles de métal qu'on jette à l'eau, et qui suivent une capricieuse série de zig-zags avant d'être avalées par l'obscurité du fond. La nuit les prenait en route, les supprimait.

Avant d'en avoir terminé, Arnold sentit le monde entier tourner autour de lui. Il eut le temps de regagner son lit et de s'y étendre, mais pas celui de fermer les yeux. Il continua de fixer, au plafond, un visage absent qu'il ne voyait plus.

Dans cette ville, ce n'était pas l'appartement qu'on louait. C'était sa vie.

WILLIAM IRISH

Changement de peau

William Irish, qui est âgé aujourd'hui de 57 ans, est depuis 25 ans un des maîtres incontestés du roman policier moderne. De même qu'Hitchcock au cinéma, il est le grand spécialiste du suspense. Cette formule qui n'est au départ qu'un procédé mécanique, il lui a donné une justification littéraire, grâce à sa faculté de développer l'angoisse sur un plan purement psychologique. Certains de ses romans, tels que *La sirène du Mississipi,* dépassent la simple littérature criminelle et constituent d'étonnantes études de caractère, fouillées au scalpel. La nouvelle que nous présentons de lui est une curiosité, puisque c'est une de ses rares incursions dans le domaine fantastique. Ecrite selon une technique curieuse, dans le style de ce qu'on appelle au cinéma une continuité dialoguée, elle raconte une intrigue mélodramatique, où s'entremêlent d'étrange façon deux destinées.

SCENE UN

(LA salle de jeux du Casino de Biarritz. Sept ou huit personnes apparaissent de dos, au coude à coude, cachant ainsi la table de roulette contre laquelle elles sont alignées. Le dos du milieu est déshabillé — celui d'une femme en robe du soir blanche très échancrée. Immédiatement derrière elle, une domestique est assise sur une chaise à dossier droit. Elle est vêtue très simplement, porte des lorgnons démodés et fait un travail de dentelle au crochet. Sur ses genoux se trouve également un réticule en taffetas. Elle ne prête aucune attention aux joueurs. On entend le cliquetis caractéristique de la petite boule qui tourne et tourne dans la cuvette. Il se termine en claquement sec, comme si l'on brisait une allumette, lorsque la boule tombe dans la case gagnante.)

LE CROUPIER : Noir, impair gagne !

(Faible murmure de voix confuses, semblable à un bourdonnement de ruche, où se mêlent la résignation, le dépit, la contrariété, la surprise et la satisfaction.)

LE CROUPIER : Faites vos jeux, mesdames et messieurs.

(La femme en robe de soirée lance son bras d'un geste brusque

derrière elle, vers la bonne, trois doigts tendus pour indiquer la somme qu'elle désire. La bonne pose aussitôt son ouvrage, fouille dans le réticule, compte trois billets de banque et les met dans la main qui attend. Le bras redisparaît en direction de la table.)

LE CROUPIER : Les jeux sont faits. Rien ne va plus.

(On entend de nouveau le cliquetis, puis le claquement sec.)

LE CROUPIER : Rouge, impair gagne !

(Nouveau murmure assourdi de voix confuses.)

LE CROUPIER : Faites vos jeux, mesdames et messieurs.

(Derechef, le bras s'allonge en direction de la bonne. Cette fois, la main tend les cinq doigts. Ils s'ouvrent et se referment comme pour happer quelque chose, trahissant l'impatience avide de la joueuse. La bonne esquisse un petit hochement de tête pour elle-même. Elle ouvre le réticule, en retire cinq billets, les dépose dans la main. Le bras retourne vers la table.)

LE CROUPIER : Les jeux sont faits. Rien ne va plus.

(Cliquetis de la roulette.)

LE CROUPIER : Noir, pair gagne !

(Murmure assourdi.)

LE CROUPIER : Faites vos jeux, mesdames et messieurs.

(Le bras insatiable réapparaît une fois encore, les cinq doigts tendus. La bonne plonge la main jusqu'au fond du réticule, comme quelqu'un qui essaie un gant. Le sac est vide.)

LA BONNE : Tout est parti, madame. Il ne reste plus rien.

(Le bras s'abaisse tout doucement, retombe le long du corps comme une tige fanée. Puis la femme se retourne lentement et se fraie un passage au milieu des autres joueurs. Elle est belle, d'un âge qui peut se situer entre quarante et cinquante ans, mais son expression est hagarde, ses traits creusés. Une mèche de cheveux argentés retombe sur son front. Elle vacille. On pourrait presque croire qu'elle est sous l'effet de l'alcool. La bonne se lève prestement, pose sa dentelle et passe un bras autour de la femme pour la soutenir.)

LA BONNE : Appuyez-vous sur moi, madame. L'air frais vous aidera à vous remettre.

LA COMTESSE : N'auriez-vous pas un peu d'argent à me prêter maintenant ? Je pourrais vous le rendre demain.

LA BONNE (d'un ton embarrassé) : Je n'emporte jamais d'argent à moi quand je sors avec madame le soir. Cela fait longtemps que j'en ai pris l'habitude.

LA COMTESSE (hébétée) : Que faire ?

LA BONNE : Partez maintenant, madame. Rentrez à l'hôtel. Voilà des heures que vous êtes ici, depuis l'ouverture.

LA COMTESSE (lève son bras et regarde le bracelet de diamant qu'elle porte au poignet, comme si elle avait oublié son existence) : Oh ! mais ce...

LA BONNE (l'interrompt tout de suite en posant la main sur le bracelet) : Vous savez bien qu'on n'accepte pas les bijoux à la table de jeu, madame. Vous avez déjà essayé.

LA COMTESSE : Je pourrais peut-être le vendre à quelqu'un dans la salle.

LA BONNE (suppliant) : Madame ! Madame ! C'est le dernier de tous les bijoux que vous possédiez.

(Elle ramasse son ouvrage et le tasse n'importe comment dans le réticule.)

LA BONNE (d'une voix étranglée) : Je ne peux pas continuer à voir cela plus longtemps. Je n'y résisterais pas, madame, c'est trop pénible pour moi. Je crois que je serai obligée de vous quitter à la fin de la semaine.

(La comtesse ne répond rien, comme si elle n'avait pas entendu ces paroles. Elle promène autour d'elle un regard avide, semblant chercher partout une source possible d'argent.)

LA BONNE : C'est une vraie fièvre.

LA COMTESSE (d'une voix neutre) : Et une fièvre pour laquelle il n'y a pas de quinine.

LA BONNE (parlant très doucement, comme si elle s'adressait à un enfant) : Allons, venez, madame. Partons, maintenant.

(Elles traversent lentement l'immense salle, la comtesse épuisée s'appuyant contre la bonne. Le portier du Casino, debout immobile près des grandes portes de verre, se raidit au garde à vous, ouvre un des battants en le tirant à lui, le maintient dans cette position et met deux doigts à la visière de sa casquette.)

LE PORTIER (inclinant la tête avec respect) : Bonne nuit, madame. Bonne nuit, mademoiselle.

(Comme si ces mots avaient soudain attiré son attention sur l'homme, la comtesse lève les yeux, s'arrête, regarde, se dégage du bras qui la soutient et fait un pas vers le portier.)

LA COMTESSE : Dites-moi, mon garçon... mon ami... Je me demande s'il ne vous serait pas possible, par hasard, de me prêter...

LA BONNE (horrifiée) : Madame !

(Elle s'interpose aussitôt, écarte respectueusement mais fermement la comtesse et la guide jusqu'à la porte que l'homme a continué à tenir ouverte.)

LA BONNE : Madame, réfléchissez à ce que vous faites.

(Elle adresse un regard au portier par-dessus son épaule et secoue la tête d'un air apitoyé. Il lui répond du même geste apitoyé pour signifier qu'il partage ses sentiments. Il laisse la porte se refermer sans bruit en la retenant pour qu'elle ne balance pas...)

SCENE DEUX

(Le salon d'une villa. Meubles vieillots, de style médiocre et

entassés les uns sur les autres. Au centre de la pièce, une table ronde et deux chaises. La sonnerie de la porte d'entrée retentit. La femme qui va ouvrir a plus de cinquante ans, mais elle reste très vive d'allure. Elle est coiffée à la mode slave — une seule tresse roulée en couronne autour de sa tête — et revêtue d'une blouse de paysanne russe, bordée de blanc avec des broderies de couleur. Elle ouvre la porte. La comtesse est devant elle.)

LA COMTESSE : Vous êtes sans doute la voyante ?

LA VOYANTE : Je préfère le terme consultante. Je ne suis pas une diseuse de bonne aventure, quoique vous puissiez penser. Je donne des conseils, mais je ne fais pas de prédictions.

LA COMTESSE : Veuillez me pardonner.

LA VOYANTE : Vous êtes la dame qui a téléphoné pour un rendez-vous personnel ? La Comtesse... ?

LA COMTESSE (l'interrompant d'un petit geste de la main) : C'est moi. Le nom n'est pas nécessaire.

LA VOYANTE : Je comprends. Si vous voulez bien entrer ? (*Elle referme la porte.*) Asseyez-vous, madame. Puis-je vous offrir du thé ?

LA COMTESSE : Cela me rendra peut-être moins nerveuse.

LA VOYANTE (s'arrêtant au moment où elle va sortir) : Vous êtes nerveuse à cause de moi ?

LA COMTESSE : Je le suis toujours.

(La voyante lève les sourcils, puis sort. La comtesse attend. Elle donne les signes de la plus grande agitation. Tambourine avec ses doigts sur la table. Prend une cigarette, l'allume d'une main qui tremble, en tire deux bouffées et l'abandonne. La voyante revient, portant un samovar.)

LA COMTESSE : Vous êtes russe, n'est-ce pas ?

(La voyante pose le samovar sur la table. Pendant toute la première partie du dialogue qui suit, la voyante verse le thé, chacune boit une ou deux gorgées, puis repousse sa tasse. La voyante prend alors un paquet de cartes, les bat et les met par rangées devant elle, comme pour une réussite. Entre-temps, questions et réponses se succèdent sans interruption.)

LA VOYANTE : Je l'étais, quand il y avait encore une Russie. Maintenant, je suis une apatride. On nous appelait naguère les Russes Blancs, mais ce terme même est aujourd'hui oublié.

LA COMTESSE : J'ai un besoin urgent d'être guidée, conseillée.

LA VOYANTE : Je sais.

LA COMTESSE : Alors, vous devez savoir également la raison de ce besoin ?

LA VOYANTE : Le casino.

LA COMTESSE (hochant la tête) : Le casino, oui. Comment avez-vous pu le savoir ?

LA VOYANTE : La nervosité de vos moindres gestes. Vos yeux qui semblent toujours brûler.

LA COMTESSE (d'un air sombre) : Cela se voit donc si facilement ? Je ne m'en apercevais pas...

LA VOYANTE : J'ai une longue expérience de la vie, madame. (*Fixant sur la visiteuse un regard pénétrant.*) Etes-vous *obligée* de jouer ?

LA COMTESSE : Tant que je vivrai, il faudra que je joue. Quand bien même je devrais m'enfermer chez moi et jeter la clé par la fenêtre, je trouverais encore le moyen d'être le soir à cette table de roulette.

LA VOYANTE (presque méprisante, de ce mépris qu'ont les gens normaux pour les alcooliques) : J'ai entendu dire que cela se passe toujours ainsi.

LA COMTESSE (d'un ton las) : On ne vous a pas menti.

LA VOYANTE : Et vous venez me demander conseil. Et je sais pertinemment — comme vous le savez vous-même, comme nous le savons l'une et l'autre — que ce conseil, vous ne le suivrez pas. Je vous le donnerai pourtant. Le voici. (*Détachant bien ses mots, en pesant sur chacun d'eux.*) *Ne jouez plus.*

LA COMTESSE : Autant me demander de ne plus respirer. (*Se penchant vers la voyante, avec une véhémence désespérée.*) Il faut que vous m'aidiez. Il le faut ! Ce n'est pas un sermon que je veux, c'est votre aide.

LA VOYANTE : En ce cas, remontons d'abord dans le passé avant d'aller plus loin. Avez-vous déjà gagné, à un moment quelconque ? Souvenez-vous bien.

LA COMTESSE : De nombreuses fois. Oh ! oui, très souvent. La seule chose, c'est que je ne m'arrêtais pas suffisamment à temps. Je continuais trop longtemps, alors que j'aurais dû me retirer, et...

LA VOYANTE : Il n'y a pas de « suffisamment à temps », il n'y a pas de « trop longtemps », madame. Il n'y a qu'un point final, qui est le moment où vous quittez la table de jeu. Je répète donc ma question : lorsque vous quittiez la table de jeu, aviez-vous gagné ?

LA COMTESSE (d'une voix basse, découragée) : Jamais.

LA VOYANTE : A vous de conclure. Le passé est l'avenir qui se trouve derrière nous. L'avenir est le passé qui s'ouvre devant nous. Ils ne font qu'un. Il n'y a que les sots qui s'imaginent pouvoir élever entre eux une cloison étanche. Vous n'avez jamais gagné. Vous ne gagnerez jamais. Ni ce soir, ni la semaine qui vient, ni l'année prochaine. Il y a quelque chose dans votre personnalité, dans votre être — appelons cela votre effluve psychique — qui ne peut que vous attirer la malchance au jeu, et rien que la malchance. Je viens de le voir dans les cartes. La couleur qui annonce l'argent — le carreau — n'a pas cessé d'éviter votre carte, celle que vous voyez là.

LA COMTESSE (sceptique) : Les cartes sont-elles infaillibles ?

LA VOYANTE : C'est à vous-même qu'il faut le demander, pas à moi. Avez-vous jamais gagné ? Non. Donc, les cartes ne se trompent pas. Cela tient à votre personnalité. C'est inexplicable, je vous l'accorde, mais c'est ainsi.

LA COMTESSE : Mais alors, que faut-il que je fasse ? Car je retournerai jouer, je le sais. Je ne puis m'en passer.

LA VOYANTE : Faites miser quelqu'un d'autre à votre place. Mais rappelez-vous que le choix du chiffre ou de la couleur doit uniquement dépendre de cette autre personne. Si vous lui dites ce qu'il faut jouer, cela ne servira à rien, car c'est vous, en fait, qui aurez toujours la main.

LA COMTESSE : Je ne pourrais pas ! Jamais je ne pourrais ! Ne plus jouer moi-même, me contenter de regarder une autre jouer à ma place ? Mais c'est justement l'exaltation, le besoin de jouer moi-même qui me pousse. Si je meurs de soif et si l'on donne de l'eau à une autre, croyez-vous que cela me rafraîchira ?

LA VOYANTE (écartant les mains en signe d'impuissance) : C'est tout le problème, madame. Je ne peux rien vous dire de plus.

LA COMTESSE : Vous avez dit que cela tenait à ma personnalité. Ne me serait-il pas possible de la modifier d'une façon quelconque, de la cacher, de la déguiser ? J'arriverais peut-être ainsi à faire tourner la chance.

LA VOYANTE : Vous voulez dire : intervenir dans votre destinée ? Car en fait, c'est bien cela que vous voudriez faire. Ce peut être dangereux, madame.

LA COMTESSE : J'en accepte le risque. Tout plutôt que de continuer ainsi.

LA VOYANTE : Vous pourriez essayer. Mais je ne garantis rien.

LA COMTESSE : Je ne demande pas de garantie. Jamais je ne parierais à coup sûr, même si je le pouvais, car cela n'aurait plus d'attrait pour moi. C'est le risque, que j'aime. L'incertitude absolue.

LA VOYANTE (avec un petit rire triste) : Même en cela vous montrez le tempérament d'une joueuse. Vous ne vous contentez pas de miser sur la partie elle-même, vous misez encore sur votre pari.

LA COMTESSE : Est-ce tout ce que vous pouvez faire pour moi ?

LA VOYANTE : Non. Puisque cette consultation n'est pas gratuite, je peux la prolonger, pousser les choses plus en détail. Tout ce que vous voudrez. Soit, mettons donc les choses au point. *Tout ce qui se rapporte à vous doit changer.* Et cela va beaucoup plus loin qu'une simple question de vêtements, de coiffure ou de parfum. C'est en vous-même, au plus profond de vous-même, que doit s'opérer le véritable changement. Mais le pourrez-vous, madame ?

LA COMTESSE : Je peux toujours essayer.

LA VOYANTE : Il faut que vos pensées soient les pensées d'une

autre. La façon dont vous vous tenez, la façon même dont vous respirez doivent être celles d'une autre. Il faut qu'à vos propres yeux vous soyiez une autre, que vous vous en persuadiez. Il vous faudra oublier jusqu'à votre nom. Ce ne sera plus votre nom, mais celui d'une étrangère qui n'aura pas le moindre lien avec vous. Les personnes que connaissait votre ancien « moi », votre nouveau « moi » devra les ignorer, quel que soit le degré d'intimité qui vous liait. Et réciproquement, les personnes que connaîtra votre nouveau « moi », s'il en existe, seront des inconnues pour l'ancien. Mais... tout cela est impossible. Humainement impossible à accomplir. Non, on ne peut pas. Et le pourrait-on, qu'il vaudrait encore mieux y renoncer. Vous risquez de vous nuire, madame, et d'une certaine façon, de vous détruire.

LA COMTESSE (de plus en plus exaltée) : Si ! J'essaierai ! J'en aurai la force !

LA VOYANTE (sèchement) : Puissiez-vous réussir, madame. Bonne chance.

LA COMTESSE (avec ferveur) : J'y arriverai ! Je veux y arriver ! Je ne sais pas encore comment, mais j'y arriverai.

LA VOYANTE (sans conviction) : Espérons-le.

(Elle se lève, imitée par la comtesse. Cette dernière ouvre son sac, en retire une poignée de billets, les pose sur la table.)

LA COMTESSE : Si vous le permettez.

LA VOYANTE (haussant les épaules tandis qu'elle reconduit sa visiteuse jusqu'à la porte) : L'une de nous deux a perdu son temps, c'est un fait.

LA COMTESSE (saisissant soudain la main de l'autre et l'embrassant avec reconnaissance) : Vous ne pouvez savoir à quel point vous m'avez aidée ! Vous ne savez pas à quel point ! »

LA VOYANTE (impénétrable) : Vraiment... ?

SCENE TROIS

(Le pied du Rocher de la Vierge, ce promontoire qui, à Biarritz, domine l'océan d'une grande hauteur. Un chemin pavé en fait le tour, bordé par un garde-fou. Sur ce chemin marche lentement la comtesse. Son aspect est celui d'une femme qui a perdu tout espoir, qui n'a plus ni conscience ni souci de l'endroit où elle va. Elle a évidemment recommencé à jouer, et avec le résultat habituel. La direction d'où elle vient est celle du casino et elle porte de nouveau sa longue robe blanche. Elle s'arrête, s'appuie de dos contre le garde-fou qui lui arrive à la taille. Elle reste ainsi quelque temps, immobile...

Soudain, quelque chose de couleur claire, un vêtement, tombe du haut du rocher en décrivant une molle trajectoire, reste accro-

ché un instant à la rembarde du garde-fou et finit par s'immobiliser sur le sol près de la comtesse. Celle-ci l'aperçoit, regarde sans comprendre. Puis elle s'approche, le ramasse et le tient déployé devant elle. C'est une robe en tissu bon marché, tout ce qu'il y a d'ordinaire. Un autre vêtement tombe. Quelque chose qui ressemble à une combinaison, cette fois. Tenant toujours la robe, la comtesse fait deux ou trois pas dans la direction, puis s'arrête pour regarder au-dessus d'elle, vers le sommet du rocher. Là-haut, toute pâle sur le ciel sombre, apparaît la silhouette d'une femme entièrement dévêtue, cheveux flottant au vent, et qui s'apprête à se jeter dans l'océan dont les vagues bouillonnent au pied du promontoire.

L'horreur et l'incrédulité marquent le visage de la comtesse. On entend un cri, un hurlement prolongé qui meurt peu à peu, comme lorsque quelqu'un tombe d'une grande hauteur. Il n'y a maintenant plus personne au sommet du rocher... La comtesse tient toujours la robe qu'elle a ramassée. Elle baisse la tête et replie un bras devant ses yeux, comme pour effacer ce qu'elle vient de voir.)

LA COMTESSE (se parlant à elle-même) : C'est ce que je devrais faire, mais je n'ai pas son courage.

(Elle ôte le bras de devant son visage, se dirige vers les autres vêtements tombés du rocher et les ramasse un par un.)

LA COMTESSE : Soyez quelqu'un d'autre, m'a-t-elle dit. (*Elle regarde les vêtements.*) Quelle meilleure façon ?

(Elle suit le chemin qui contourne le promontoire et disparaît du champ de la caméra. Quand elle revient, elle porte la robe de l'inconnue qui s'est tuée un instant plus tôt. Elle s'arrête contre le garde-fou, face à la caméra.)

LA COMTESSE : Je peux retourner là-bas, maintenant. Retourner là-bas et gagner. Je vais regagner tout ce que j'ai perdu ce soir. Et davantage peut-être. (*Elle fait lentement glisser ses mains le long de son corps.*) Donc, je suis une autre. Dans des vêtements qui gardent encore la chaleur du corps d'une autre. Des vêtements d'où émanent encore ses pensées, ses espoirs, ses craintes. Je peux presque encore y sentir son sang, son cœur battre. (*Elle se voile un moment les yeux.*) Il faut que j'oublie qui je suis, comment je m'appelle. Comment je m'appelais. (*Elle ôte les mains de ses yeux.*) Je ne dois pas cesser de me répéter que je suis elle. (*Lentement.*) Je suis elle. (*Plus lentement.*) Je suis elle. (*Elle s'écarte du garde-fou.*) Il faut maintenant que je retourne là-bas. Il faut que je retourne... Où ? J'ai oublié. Je sais qu'il y a un endroit où je voulais aller... mais j'ai oublié. Je ne sais plus où.

(Sa tête s'affaisse, comme si elle dormait tout debout. Puis elle se redresse, semblant soudain se souvenir.)

LA COMTESSE : Ah ! oui, il faut que je retourne... à la maison. Pour le rejoindre. Il attend. Il attend que je revienne.

(Elle ouvre le sac à main défraîchi de l'autre femme, sort un tube de rouge, se le passe une seule fois sur la bouche et le remet dans le sac.)

LA COMTESSE : Encore un coup. Je n'essaie plus qu'une fois. La dernière avant de m'en aller. Et puis je rentre à la maison. Pour le rejoindre.

SCENE QUATRE

(La nuit. La Promenade des Tamaris, dominant le rivage. Un large trottoir et une balustrade ou un parapet de pierre pas plus haut que la taille d'un homme. La lumière d'un lampadaire tombe en flaque au milieu du trottoir et de la balustrade. Sur la balustrade, révélée par la lumière crue, une affiche de cinéma dont il ne reste que des lambeaux. Seul, le titre du film est encore lisible. « *Jeux interdits* ». Les feuilles des tamaris apparaissent en ombres chinoises, pendant des branches qui se confondent avec la nuit.

Elle entre en scène, se perche de biais sur la balustrade, un pied touchant terre, l'autre jambe se balançant. Son corps est placé de telle façon qu'il masque l'affiche, ou du moins le titre du film. Elle prend une cigarette dans son sac, l'allume, tire une seule bouffée, puis l'éteint tout de suite contre la pierre sur laquelle elle est assise, et la conserve précieusement pour une autre fois.

Elle jette un coup d'œil vers l'autre bout du trottoir, aperçoit un homme venant dans sa direction et rallume aussitôt la cigarette tout en prenant l'attitude d'une personne qui attend. L'homme arrive. Il marche tête baissée, les mains dans les poches. Il n'est pas très bien habillé. Son allure est fatiguée. Pas un instant il ne lèvera les yeux pour la regarder quand il passera devant elle.)

LA FEMME (d'une voix monotone, presque enfantine, qui ressemble davantage au refrain d'une poupée mécanique qu'à la voix d'une personne vivante ; on a l'impression que ces mots ont été déjà prononcés un nombre incalculable de fois et qu'ils ont depuis longtemps perdu toute signification pour elle) : Bonsoir, chéri.

L'HOMME (hargneusement, et sans ralentir) : Fiche le camp d'ici. Ne m'embête pas.

(Il continue sa route. Elle éteint de nouveau la cigarette, la conserve précieusement pour la suite... Peu après, elle aperçoit quelqu'un d'autre venant dans la même direction. Elle rallume la cigarette. Un autre homme entre en scène, mieux vêtu que le premier, presque élégant, et plus attentif à ce qui se passe autour de lui.)

LA FEMME (de la même voix monotone) : Bonsoir, chéri.

L'HOMME (il s'arrête et tourne la tête pour la regarder) : Tiens, c'est encore toi. Nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas ?

LA FEMME (sans trop s'avancer) : Je sais.

L'HOMME (avec condescendance) : Eh bien, je peux aller passer un petit moment avec toi — si tu es libre.

(Elle se laisse prestement glisser de la balustrade et noue son bras à celui de l'homme. De sa main restée libre, l'homme retire subrepticement un portefeuille de sa poche de pantalon et le glisse à l'intérieur de sa veste, là où il sera moins accessible. Ils s'éloignent bras dessus bras dessous. L'affiche, redevenue visible maintenant que la femme est partie, reste éclairée un moment au milieu du parapet. « *Jeux interdits* ».)

SCENE CINQ

(Un trottoir dans une grande rue commerçante du centre de la ville. A cette heure, pourtant, il n'y a personne. Tournant le dos à un volet de tôle ondulée baissé sur une vitrine, stationne un gendarme solitaire. La femme arrive à sa hauteur, passe très vite devant lui, sans lever la tête, comme si sa présence la remplissait d'un sentiment de culpabilité, ou tout au moins de crainte. Tandis qu'elle s'éloigne, le gendarme se retourne lentement et la suit des yeux. Il reste plusieurs secondes dans cette position, semblant attendre de voir ce qu'elle va faire ou la direction qu'elle va prendre.)

LE GENDARME (appelant finalement, d'un ton péremptoire) : Hep, toi, là-bas ! Viens donc ici une minute ! (*Une pause.*) Je t'ai dit de venir ! J'ai à te parler.

(Elle rentre en scène par la droite, vient jusqu'à lui et s'immobilise, manifestement effrayée, gardant la tête basse.)

LA FEMME (humblement) : Oui, capitaine ?

LE GENDARME (se balançant d'avant en arrière sur les talons pour donner plus de poids à ses paroles) : Il me semble que je vous ai prévenues, vous les filles, d'avoir à éviter les rues principales de la ville. Celle-ci, par exemple.

LA FEMME : Oui, capitaine.

LE GENDARME : Alors, qu'est-ce que tu fais là ce soir ?

LA FEMME (docilement) : Je vous demande pardon, capitaine.

LE GENDARME : J'obéis aux consignes de mes supérieurs tout comme tu dois obéir aux miennes. Et n'essaie pas de m'amadouer en m'appelant capitaine à tout propos, ça ne te donnera rien de plus. A présent, écoute : si ça te plaît de traîner sur les promenades du côté de la mer, où il y a peu de chances que tu te fasses remarquer, je n'y vois pas d'inconvénients. Mais que je ne te reprenne pas à rôder par ici, dans les grandes rues éclairées du centre. Ça donne mauvaise réputation à la ville. Les gens qui se respectent n'aiment pas ça, ils se plaignent. C'est le dernier avertissement que je te donne. La prochaine fois, je t'embarque.

LA FEMME : Je ne faisais que rentrer chez moi, c'est tout.

J'habite à deux pas d'ici, dans le bas de la rue Mazagran. La seule façon pour moi d'y aller, c'est de couper par ici.

LE GENDARME (bourru) : C'est ce que tu m'as dit aussi l'autre soir. Comment t'appelles-tu, déjà (*Et, comme il lui faut un certain temps pour répondre.*) Alors, quoi ? Tu ne sais plus ton nom ?

LA FEMME (d'une voix indécise) : Si... mais là, tout de suite, je ne pouvais plus penser à rien. Je suis fatiguée. C'est Paulette, mon nom. Paulette.

LE GENDARME : Paulette comment ?

LA FEMME (elle met un instant la main devant ses yeux, d'un geste hébété) : Paulette Moret.

LE GENDARME (acquiesçant de la tête) : Ça va. C'est ce que tu m'as répondu aussi la dernière fois. Allons, c'est bon, Paulette, mais si tu veux t'éviter des ennuis, tu... (*Il la regarde soudain de plus près.*) Qu'est-ce que tu as fait à ta figure ? Je ne sais pas pourquoi, mais on dirait que tu n'es plus tout à fait la même.

LA FEMME (humblement) : Mais rien, monsieur.

LE GENDARME : Je serais prêt à jurer que tu as quelque chose de changé. Mais je ne sais pas quoi exactement.

LA FEMME (conciliante) : Je suis comme d'habitude.

LE GENDARME (haussant les épaules) : Ma foi, c'est toi que ça regarde, hein ? (*Plus sévèrement.*) En tout cas, ne m'oblige pas à te parler une troisième fois. Compris ?

LA FEMME (docilement) : Compris. Je vous le promets.

LE GENDARME : Ça va. Tu peux partir.

LA FEMME (d'une voix obséquieuse) : Merci, monsieur.

(Elle s'éloigne en courant, le bruit de ses pas précipités diminuant à mesure qu'elle descend la rue. Le gendarme la suit des yeux. Il se caresse le menton d'un air perplexe.)

LE GENDARME : Faut croire que c'est toute leur fortune, à ces pauvres filles — leur visage. C'est pour ça qu'elles sont toujours en train d'y toucher, de le triturer pour essayer de le rendre plus aguichant. Je ne sais pas ce que c'était, mais celle-ci avait quelque chose de changé.

(Finalement, il fait demi-tour et sort à pas lents par la gauche.)

SCENE SIX

(La scène est plongée dans l'obscurité, comme le serait une pièce non éclairée. On entend, venant du dessous, les pas de quelqu'un qui grimpe un escalier. Un étage, puis une interruption au palier. Puis l'étage suivant. Le bruit croît à mesure que les pas montent, se rapprochent. Nouvelle interruption, comme si la personne s'arrêtait devant une porte, et le bruit d'une clé que l'on engage dans une serrure. Puis la porte s'ouvre. Un faisceau de

lumière provenant de l'escalier passe rapidement sur un mur. La porte se referme et la lumière disparaît.)

VOIX D'HOMME (avec un soupir de joie indicible, comme lorsqu'on est resté des heures à attendre) : Enfin.

VOIX DE FEMME (soupirant elle aussi) : Je suis revenue. Encore une fois.

VOIX D'HOMME : J'ai pu distinguer que tu es restée une minute ou deux sur le palier avant d'entrer. Qu'est-ce que c'était ?

VOIX DE FEMME : Rien. Les escaliers. J'étais essoufflée.

VOIX D'HOMME : Les battements de mon cœur me disaient que c'était toi.

VOIX DE FEMME : Veux-tu que j'allume ?

VOIX D'HOMME : Ce serait mieux pour toi. Tu as besoin de lumière.

(Déclic d'un commutateur. La scène devient une chambre. Un homme y est assis sur une chaise à dossier droit placée contre le mur. Il est replié sur lui-même, comme s'il était resté très longtemps dans cette position. Ses mains aux doigts ouverts pendent entre ses genoux. Il redresse la tête, pourtant, et regarde fixement droit devant lui. Des yeux dont les prunelles ne bougent pas. Des yeux qui ne voient plus.

A portée de son bras, et placée elle aussi tout contre le mur, se trouve une petite table en bois sur laquelle est posée une pendulette bon marché. Une longue fente court en diagonale dans le plâtre du mur, de haut en bas et de droite à gauche.

La femme n'entre pas tout de suite en scène, mais son ombre passe et repasse plusieurs fois sur le mur devant lequel il est assis.)

L'HOMME (d'une voix qui trahit son désir de savoir) : Il est tard... encore une fois.

LA FEMME : Plus tard qu'il ne devrait être. Mais c'est tous les soirs la même chose. On me garde pour des heures supplémentaires.

(Il prend la pendulette, qui n'a pas de verre pour protéger son cadran. Il ne la regarde pas, mais effleure délicatement les aiguilles du bout des doigts. Il la tient à plat sur ses genoux, et non verticale comme d'autres le feraient.)

L'HOMME : Nous nous parlons, cette petite pendulette et moi, tout au long des heures où nous sommes seuls, à t'attendre. Sa conversation est limitée, mais... (*il sourit en direction de la femme*) on pourrait en dire autant de ma vue. Nous sommes presque à égalité. Je lui demande « Sera-t-elle bientôt ici ? » et elle me répond « Tic », ce qui signifie « Oui ». Quand je lui demande « Est-ce son pas que j'entends au bout de la rue ? » elle me répond « Tac », ce qui signifie « Peut-être ». C'est tout ce qu'elle me dit : oui et peut-

être. Jamais « Non ». C'est déjà quelque chose, ne trouves-tu pas ?

(La silhouette sur le mur s'immobilise un moment, baisse la tête, s'enfouit le visage dans ses mains.)

L'HOMME : Je promène mes doigts sur elle et je sens son petit cœur qui vit, qui bat pour quelqu'un, tout comme le mien.

(Elle entre en scène, le dos à la caméra. Elle se dirige vers l'homme, puis se retourne. Ses vêtements sont ceux de la femme qui s'est jetée du haut du rocher, de la femme qui habitait cette chambre. Son visage est celui de la femme qui jouait à la roulette, de la femme qui est allée consulter la voyante. Elle prend un petit coffret posé sur une étagère. Elle sort quelque chose de son bas et le glisse dans la boîte tout en jetant un bref coup d'œil vers l'homme.)

LUI : L'usine t'a payé, ce soir ?

ELLE (avec un frisson) : Oui.

LUI : Il commençait à ne plus rester grand-chose là-dedans, n'est-ce pas ?

ELLE (avec désespoir) : Non, plus grand-chose. Est-ce que tu as... ?

LUI : Oui, j'ai secoué le coffret une fois, pendant ton absence. Je savais que tu te faisais du souci. Je t'avais entendu le prendre et le reposer avant que tu partes, mais sans l'ouvrir.

(La main de la femme plonge dans le coffret. Elle en retire plusieurs rondelles de métal, les garde un instant sur sa paume, puis les laisse retomber. Le bruit qu'elles font imite le tintement de pièces de monnaie.)

ELLE : Mais maintenant il n'est plus vide. Tout va bien, maintenant. Du pain, de ces petites saucisses que tu aimes, du vin. Et peut-être même un paquet de Gauloises pour toi...

(Sa voix chavire, s'assourdit en un murmure découragé.)

LUI (penché en avant, le visage levé vers elle, essayant de la joindre) : Tu ne m'embrasses pas ? Tu ne l'as pas encore fait.

ELLE (tressaillant, puis mettant la main contre sa bouche comme pour empêcher l'homme de l'atteindre et détournant les yeux) : Si. Tout de suite. Juste le temps de...

(Elle sort. Bruit d'eau coulant dans un lavabo, puis glissant entre ses doigts. Elle rentre, se frottant les lèvres avec une serviette. Elle répète le geste plusieurs fois, encore et encore, comme si elle n'arrivait jamais à les rendre suffisamment nettes. Elle lance la serviette derrière elle, va jusqu'à la chaise, s'agenouille, lève son visage vers celui de l'homme et leurs lèvres se joignent en un long baiser désespéré, comme deux âmes perdues.)

LUI (lentement, tandis que leurs lèvres se séparent enfin) : Ma bien-aimée. Ma femme. Ma chérie.

ELLE (lentement) : Mon amour. Mon mari. Ma vie.

LUI : Pourquoi y a-t-il toutes ces gouttes, sur tes joues ?

ELLE : C'est l'eau du lavabo. Je me salis la figure à... à l'usine.

LUI : Mais nous avons seulement l'eau froide, ici — et les gouttes sont tièdes.

ELLE : La solitude est-elle finie, maintenant ? C'est tout ce qui compte.

LUI : Je ne m'en souviens plus. A quoi pouvait-elle ressembler ?

ELLE : Veux-tu que je te prépare quelque chose ?

LUI : Je ne veux pas manger. Je n'ai pas besoin de nourriture... pas pour l'instant. Je veux simplement que tu restes là, tout près de moi. Tout contre moi. Nous avons si peu de temps devant nous. La terrible solitude, l'amour... (*Ses doigts caressent doucement les cheveux de la femme agenouillée.*) L'amour est solitude. Même si j'avais mes yeux, il serait encore solitude.

ELLE : Une cigarette ?

LUI : Tu es là, près de moi. Je n'ai pas besoin d'autre chose. Qu'il n'y ait rien entre nous.

ELLE : Est-ce que le petit garçon du rez-de-chaussée est venu te prendre comme d'habitude ?

LUI : Oui. Il m'a trouvé un joli banc près de l'endroit où sont ancrés les bateaux de pêche. J'y ai passé toute la journée au soleil. Il est revenu me chercher à la nuit pour me ramener ici.

ELLE : C'est un bon petit. Il est très gentil.

LUI : Il m'a raconté que sa sœur aînée travaille dans la même usine que toi. Elle ne t'a pas vu depuis un mois.

(Elle ferme les yeux. Reste un moment paupières closes. Les rouvre enfin.)

ELLE (d'une voix posée) : Elle travaille de jour et moi de nuit, c'est pour cela. Tu sais bien : il y a plus de trois semaines qu'on m'a fait passer dans l'équipe de nuit. Je te l'ai déjà dit. Des ouvrières ont été renvoyées, mais moi... maintenant je travaille de nuit. (*Sa voix se brise.*) Maintenant, je travaille de nuit. (*Elle laisse soudain tomber sa tête, comme accablée, puis la redresse.*) Ne parle pas trop aux locataires. Ils n'ont pas de mauvaises intentions, mais... les gens sont les gens. Il leur arrive de dire des choses qui pourraient te blesser. Et je ne veux pas qu'on te fasse du mal.

LUI : Les locataires ne sont que des voix que j'entends en passant dans l'escalier. Des voix sans visages. Personne n'existe pour moi. Il n'y a que toi. (*Sa main explore le visage de la femme, passant légèrement sur son front, ses joues, son menton.*) Tu n'as pas changé. Tu es toujours la même. Telle que tu étais la dernière fois que je t'ai vue, avant de perdre la lumière.

ELLE : Tout change. C'est obligé. Il n'y a qu'une chose qui ne

change pas. Qui ne change jamais. L'amour. Mais même la personne qui aime — elle aussi, elle change.

LUI : Pas toi. Tu seras toujours celle que tu étais au commencement. Quand notre amour était tout neuf, que j'étais un mari tout neuf, et toi une épouse toute neuve. Et que nous avions la petite maison toute neuve, tu te souviens ? Je rentrais, le soir, et toi tu venais à ma rencontre dans le jardin, les bras pleins de fleurs nouvellement cueillies. Il y avait en toi quelque chose qui te faisait paraître si nette, si fraîche. Si pure.

ELLE (suppliant) : Non, pas ces mots. D'autres. N'importe lesquels. Si gaie. Si jeune. Si belle, si tu veux. Mais pas ceux-là.

LUI : Ce sont pourtant les mots qui te convenaient, et qui te conviennent encore, plus que n'importe quels autres. Tu n'étais pas la plus belle du monde. Cela, n'importe quelle femme peut y arriver. Un peu de rouge sur les lèvres, un trait noir à chaque sourcil et le tour est joué. Mais toi, tu étais la vision la plus fraîche, la plus... Quel autre mot pourrais-je trouver ?... La plus pure qui fût jamais apparue aux yeux d'un fiancé...

ELLE (dans un gémissement) : Non. Pas ce mot.

LUI : Pure comme un rayon de soleil sur la rosée. Pure comme le cristal de l'eau qui tombe en cascade parmi les rochers. Pure comme les petits nuages blancs que l'on voit dans un ciel d'été après la pluie. Quand tu entrais dans une pièce, la brise d'avril entrait avec toi. L'odeur du trèfle entrait avec toi. C'était tout cela, la jeune fille que j'aimais, que j'aime toujours.

(Un long silence suit ces paroles.)

LUI : Qu'y a-t-il ? Tu es toute silencieuse. On croirait presque que tu ne respires plus... Il y a un malheur qui me menace, qui va me frapper. Je le sens.

(Elle s'affaisse, glisse peu à peu vers le sol où elle reste prostrée sur les mains et les genoux, la tête pendante. Les doigts de l'homme qui avaient caressé ses cheveux demeurent tendus dans le vide. Puis, comme si elle était blessée au point de ne plus pouvoir se relever, elle s'éloigne de lui, toujours à quatre pattes sur le plancher. Elle atteint la porte et se remet debout contre le battant en s'accrochant à la poignée de ses mains qui tremblent. D'abord elle tourne le dos à la chambre, à l'homme. Enfin, au prix d'un effort pesant, sans cesser de s'appuyer à la porte, elle se retourne pour lui faire face.

Le visage de l'homme cherche à droite, à gauche, partout, essayant de situer l'endroit où elle se trouve.)

LUI (effaré) : Qu'est-ce que j'ai pu te dire ? Dis-le-moi seulement, dis-le-moi ! Je reprendrai mes paroles, je me rétracterai !

ELLE : Il est trop tard. Tu m'as brisée avec un mot, un seul. Désormais, rien ne pourra recoller les morceaux.

LUI (avec une inquiétude croissante) : Tu es près de la porte

en ce moment. J'entends ta voix résonner contre le panneau. Que veux-tu faire ? Où vas-tu ?

ELLE (doucement) : Adieu, mon amour.

LUI (complètement effrayé, à présent, terrifié) : Paulette, la porte est ouverte maintenant ! J'entends le vide de l'escalier derrière ta voix !

ELLE (plus doucement qu'avant) : Adieu, amour.

LUI (criant) : Paulette, la lumière s'en va à nouveau ! N'emporte pas ma lumière, la seule lumière que je possède ! (*Criant de toutes ses forces.*) *Paulette, ne m'abandonne pas dans le noir !*

ELLE (dans un murmure à peine audible) : Adieu.

(La porte ouverte reste vide. On entend les pas de la femme qui descend les escaliers en courant. Le bruit diminue peu à peu, s'affaiblit dans la distance.)

LUI (hurlant de désespoir) : Paulette, ne t'en va pas ! La petite pendulette et moi, nous avons besoin de toi ! Paulette, reviens ! Reviens ! Le noir ! Le noir ! Ce noir terrible !

(A un étage inférieur de la maison une porte fermée s'ouvre brusquement et une vieille femme passe la tête dans l'entrebâillement. La fille atteint le palier au même instant, ralentit un peu pour prendre le tournant, mais sans s'arrêter.)

LA VIEILLE FEMME (d'un ton rude) : Faites un peu moins de bruit ! En voilà, des hurlements ! Et a-t-on idée de courir comme ça dans les escaliers à une heure pareille ? Il y a des gens qui veulent dormir, vous savez !

ELLE (tournant la tête rien qu'un instant en passant devant la femme) : Prenez patience, madame. Quelques minutes encore, et je ne ferai plus de bruit. Je serai silencieuse pour toujours.

(Elle reprend sa course vers le bas de l'escalier. La vieille femme la suit d'un œil médusé, bouche bée, comme si elle n'était pas sûre d'avoir bien compris ce qu'elle vient d'entendre.)

(La balustrade qui borde la Promenade des Tamaris. L'affiche de cinéma est toujours là. « *Jeux interdits* ». La femme passe devant en courant. Elle chancelle maintenant, à bout de forces. Au moment où elle passe, ses mains tirent maladroitement sa robe, essayant de l'enlever.)

(La robe tombe en flottant mollement du haut du Rocher de la Vierge, arrive au milieu des rocs où elle reste pendue, agitée par le vent. Puis un autre vêtement. Un autre enfin. L'espace d'une seconde, un éclair illumine la scène.

LA FEMME : Je veux être pure ! Je veux redevenir pure, telle que j'étais avant, telle qu'il me croit toujours !

(Sa tête est levée vers le ciel de la nuit, ses cheveux flottent dans le vent. Un nouvel éclair permet de mieux voir son visage. C'est très nettement celui de la femme qui jouait à la roulette et qui se trouvait quelque temps auparavant en bas de ce même rocher, vêtue d'une robe blanche, regardant au-dessus d'elle.)

LA FEMME (les yeux tournés vers le ciel, priant) : Pardonnez-moi, Sainte Mère de Dieu. Je ne demande rien pour moi. Je ne réclame rien. Mais pour lui... soyez miséricordieuse. Ayez pitié de lui. Ne le laissez pas trop souffrir. Ne le laissez pas m'appeler trop longtemps. Ne le laissez pas errer tout seul dans le noir.

(Comme elle achève de prier, elle baisse la tête et la tourne pour jeter un dernier regard en arrière, au-dessous d'elle, vers l'endroit d'où elle est montée.)

(A la base du rocher, les vêtements abandonnés gisent toujours là où ils sont tombés. Mais maintenant, une femme en longue robe blanche est debout contre le garde-fou, les yeux levés vers le sommet du promontoire. Son visage exprime l'horreur. Un éclair le révèle de façon plus frappante. Ce visage est très exactement celui de la femme qui jouait à la roulette, de la femme qui se trouvait déjà au pied de ce même rocher la première fois... Tandis qu'elle regarde, elle entend un cri, un hurlement prolongé qui meurt peu à peu dans le silence, comme lorsque quelqu'un tombe d'une grande hauteur. Un éclair illumine à nouveau le sommet du rocher. Il n'y a plus personne. La femme en blanc regarde toujours, clouée au sol.)

LA FEMME (d'une voix hypnotisée) : Laquelle est toi ? Laquelle est moi ?

Traduit par René Latière.
Titre original : Somebody's clothes, somebody's life.

ODETTE RAVEL

La grande grève

Odette Ravel : un nom à retenir. Un nouveau talent, évocateur, raffiné, apte à suggérer la présence interne du fantastique. Et des thèmes qui s'imposent à l'esprit par leur qualité d'évidence.

ÇA se déclenche toujours dès les premières chaleurs, et bien contents, nous autres citadins surmenés, intoxiqués et frisant la dépression nerveuse, si nous parvenons enfin à prendre un train qui nous éloigne des fours ténébreux de la Ville. Comme dit mon concierge, ces grèves, c'est surtout le petit que ça gêne.

En attendant d'avoir à tirer des conclusions pessimistes sur l'opportunité des ordres syndicaux relatifs à la S. N. C. F., les usagers des lignes d'autobus et du métro prennent la chose plutôt allègrement. L'anarchie est plaisante quand on sait qu'elle ne durera pas : on passe devant les guichets fermés, on franchit les portillons avec désinvolture. Les distraits, les mal informés, les faux-jetons présentent parfois un ticket inutile, ont l'air surpris devant l'absence du poinçonneur, piétinent autour de sa cage vide, s'avancent finalement sur le quai en jetant à l'entour des œillades où s'affiche l'innocence mise à l'épreuve. Les rames arrivent tôt ou tard et le fret de voyageurs est livré quand même à destination. La fantaisie des horaires donne au programme quotidien un petit air de vacance, n'en déplaise à messieurs les chefs de bureau...

Je fais donc, ce matin de juin, comme je viens de le dire en général. Avant de me plonger dans mon journal, j'observe la mine de mes voisins pour y reconnaître la même bonhomie qui m'habite. Je ne vois que figures renfrognées et corps avachis, le spectacle habituel de l'esclavage librement consenti des capitales. Je me mets à parcourir les titres, ils me paraissent vaguement insolites, mais l'euphorie est si complète en moi que je suis long à m'apercevoir de ce qui cloche. D'ailleurs je ne parviens pas à fixer mon attention sur les caractères d'imprimerie, d'abord parce que je suis trop distrait par mes rêves d'école buissonnière, ensuite parce que je suis myope et que j'ai négligé de mettre

mes verres de contact avant de sortir de chez moi. Je vais entreprendre pour la troisième fois la lecture d'un article lorsqu'il me semble que nous brûlons les stations depuis pas mal de temps. Je commence à craindre pour la mienne, puis un bref raisonnement me rassure : les trains doivent obligatoirement s'arrêter aux correspondances, or « Concorde » en est une. Je jette un coup d'œil sur les voyageurs les plus proches de moi. Certains doivent avoir dépassé leur but, bien qu'aucun signe d'impatience n'affleure sur leurs visages mous. Tranquillisé je lis :

« LA DYNASTIE DES CRAKMYRS MENACEE PAR LA GRANDE GREVE ». La Dynastie des Crakmyrs ?... Probablement une astuce de folliculaire en veine de métaphores. Renonçant à saisir le rapport entre cette image et une quelconque réalité historique, politique ou même littéraire, je poursuis :

« *Depuis que la Grande Grève s'est installée sur le territoire, voilà bientôt trois siècles et demi, aucune mesure satisfaisante n'a pu être enregistrée sur la Table des Lois. Il semble que l'état de choses ait conduit l'opinion à son point critique. Les dernières tentatives de l'Empire pour réinstaurer l'Ordre primitif ont non seulement échoué comme les précédentes, mais ont soulevé dans la population une réaction bizarre. L'inertie qui, jusqu'à présent, s'opposait à l'Evolution, ferait place à un mouvement dont on ne peut encore prévoir le sens. Mais on tient de source autorisée qu'une sorte de fermentation souterraine propage déjà d'inquiétants tentacules en différents points du globe. Les Crakmyrs rechercheraient en toute hâte le moyen de disparaître de l'Histoire sans altérer le continuum...* »

Un peu éberlué par ces allusions tout à fait absurdes, je me mets à parcourir les autres colonnes en quête d'informations qui n'aient rien à voir avec l'Antiquité ou quelque chose d'approchant. Je crois rêver : partout il est question de la Grande Grève, de la Dynastie des Crakmyrs et autres notions aussi étranges que ridicules. Je plie mon journal et reporte mon attention sur les voyageurs. Ils sont comme je les ai trouvés en montant. Nul ne semble se soucier du trajet. Je commence à les connaître : la jeune fille en robe fleurie qui lit un magazine, le vieux monsieur chapeauté qui visiblement se rend à une convocation de notaire, la femme enceinte qui tricote de la layette avec l'air béat de toutes les futures mères ; et les autres, assis ou debout, dans la même position exactement qu'au départ. Tout semble s'être déroulé en quelques secondes, alors qu'un regard à ma montre me confirme mon impression : nous roulons depuis vingt minutes, c'est à dire le double de ce qu'il me faut d'habitude pour arriver à destination, compte tenu des arrêts dans chaque station. J'aborde un monsieur qui se tient accoudé à la barre contre la vitre et lui lance finement que si ça continue, nous allons faire le tour du monde. Il lève sur moi un œil vide, ouvre la bouche pour une réponse que je ne connaîtrai jamais, car le bruit des roues devient formidable. Je consulte ma montre : une heure s'est

écoulée depuis ma première constatation. Je jette autour de moi des regards inquiets : la femme tricote avec son sourire de Joconde, l'ouvrier dort, la jeune fille dévore son magazine, le vieux monsieur fixe le vide avec l'air très comme il faut. Personne ne s'est assis, personne ne se lève. Tous attendent, indifférents et sereins. Un troisième coup d'œil à ma montre m'apprend que douze heures ont passé, ou bien que nous venons juste de partir et que ce qui précède n'a existé que dans mon imagination. Cette fois une peur panique me saisit. Il n'y a plus de doute, je suis indisposé. Les nerfs probablement. Le surmenage, le manque d'oxygène, les *dries* à Montparnasse. Le foie !... J'irai consulter un médecin, il ne faut pas traîner jusqu'aux vacances pour m'entendre ordonner une cure de sommeil en guise de changement d'air. Je prendrai des fortifiants, des vitamines. Je me coucherai de bonne heure, je ne mangerai que des grillades et ne boirai que de l'eau minérale. En attendant, je vais arriver tranquillement à Concorde, j'enfilerai la rue Boissy-d'Anglas sans me presser, je m'installerai à mon bureau sans chercher à rattraper le temps perdu (les affaires se traitent qu'on le veuille ou non et quelques heures de grève n'ont jamais fait tomber un Ministère). Je vais me calmer, je vais lire :

« *Les Crakmyrs, en qui repose le patrimoine de notre espèce depuis plus de vingt siècles terrestres, seraient prêts à renoncer à leur grandiose expérience humaine, au bénéfice d'une race de primates dont la fontanelle présente cette caractéristique unique de rester grande ouverte jusque dans l'âge adulte. On sait que tous les procédés employés jusqu'à ce jour pour empêcher l'ossification totale du crâne humain n'ont abouti qu'à l'activer, provocant des excroissances en pain de sucre dont seuls ont profité les chapeliers pour renouveler la mode des gibus. Tout se passe comme si l'homme était véritablement incapable d'accomplir dans sa race le grand œuvre de l'Evolution...* »

Une nausée me monte de l'estomac à la gorge, explose dans ma tête et me dégringole entre les épaules en ruisselets de sueur froide. Machinalement je me tâte le dessus du crâne. Comme j'appuie à l'endroit où existait un jour ma fontanelle, une douleur familière y prend source pour s'irradier le long de mon côté droit jusqu'à la partie du dos située derrière le foie. J'ai beau connaître de longue date l'origine de ce phénomène, il m'apparaît brusquement sous un jour épouvantable. La nausée qui l'accompagne n'est plus seulement physiologique : les relations de cause à effet sont bouleversées, le monde n'est pas du tout ce que nous avons l'habitude de croire, nous avons été bernés, par nos parents, par nos maîtres, par nos médecins, par la Société tout entière ! Je me cramponne à la barre d'appui et regarde par la glace dans l'espoir de distraire mon malaise. Nous roulons à une allure telle que rien de l'extérieur n'est plus discernable. La vitre noire me renvoie mon reflet : une face blême et luisante, la bouche ouverte, les yeux caves, tel que je dois me ressembler, les nuits de bordée, à quatre heu-

res du matin. A travers mon image, une trame de lignes horizontales glisse de gauche à droite : un fond gris, un éclair, un fond gris, un éclair, un tunnel, une station, un tunnel, une station, à une cadence vertigineuse. Cette ligne Nation-Etoile est donc sans fin ou bien tournons-nous en rond comme un train électrique ? Cette dernière idée agit comme un baume : nous sommes le jouet de quelque monstrueux enfant à l'échelle de l'Arc de Triomphe. Le genre de divagation que nous avons tous pratiquée dans notre enfance, quand nous étions las de manipuler nos soldats de plomb ou nos animaux en terre cuite, et que notre âme pour un temps allait se loger dans ces êtres dociles afin d'y souffrir à son tour ce que nous leur avions fait endurer. Qui de nous ne s'est imaginé, homoncule transi, pateaugeant dans la purée de pois cassés — que nous n'aimions pas trop — chaviré sous des torrents de sauce brune que notre fourchette endiguait juste à temps par un remblai de légumes ; jeux secrets où nous étions à la fois Dieu et sa créature, où s'exprimait en même temps une volonté de puissance et notre faiblesse et notre angoisse...

Tandis que, réfugié dans mes souvenirs, je retrouve peu à peu mon assiette, les zébrures, de l'autre côté de la vitre, se disloquent, les trajectoires redeviennent objets, nous ralentissons. Le nom d'une station que nous dépassons devient lisible. C'est une bonne vieille station bien de chez nous, avec ses affiches, ses néons, ses plaques bleues à lettres blanches — tout au moins d'après ce que j'en distingue en clignant des yeux. Il me faut un certain effort oculaire et assez de rapidité pour enregistrer le nom : MARMARAS !

Avant que je sois revenu de ma stupeur, nous passons déjà la suivante : CRADOR, et la suivante qui se nomme ASSERVAL, et l'autre enfin, la dernière, au nom doux d'ORIDALVERT... Le train stoppe, les wagons se vident en flots tranquilles. Je suis la foule qui se déverse le long du quai. Ballotté de ci de là, léger et prêt à rire, je fuis, je fuis vers ce que je crois encore être une délivrance : SORTIE. Les escaliers. Les voyageurs à faces molles et crânes rasés. Mais non, ce sont de braves gens, d'authentiques imbéciles bien de chez nous, qui se rendent à leurs bureaux, à leurs ateliers, à leurs usines, avec une tête de veau qu'on mène à l'abattoir et dont on a tondu l'endroit qui les reliait jadis au ciel. Il y a bien longtemps de cela, mais on en voit encore la trace, il n'y a qu'à les regarder, pendant que l'escalier roulant nous élève lentement, avec leur trou dégoûtant au milieu du crâne.

Une histoire que j'ai lue dans mon adolescence me revient en mémoire : un homme, malade d'envie de tuer sa femme, met son idée fixe en poèmes avant de la satisfaire. D'étranges poèmes dont il m'est resté quelques mots, ceux-là mêmes que je viens de lire sur les plaques folles, et dont un vers entier surgit de l'oubli :

« *Le rêve clandestin des Crakmyrs de la mort.* »

L'escalier nous conduit avec des glissements de mécanique raffinée dans une salle immense recouverte d'un dôme de cristal contre quoi les bruits s'amplifient, s'étirent, se heurtent, ricochent en échos, s'interfèrent. Nos voix humaines s'y perdent en grognements, gémissements, hurlements, gazouillis. Nous nous répandons dans toutes les directions sous la coupole éclatante. Il y a de la place pour une ville entière. De la lumière aussi. Espace et lumière, fixes comme nos obsessions, nous nous jetons en vous éperdûment, avec des cris de volupté, pour y dilater *ad majorem dei gloriam* notre intime petit morceau de cervelle chauve.

---

chronique littéraire

Robert Sheckley ou l'enchanteur paranoïaque

par Philippe Curval

Il y a des humains qui s'étonnent d'un rien, d'autres, au contraire, qui ne croient même pas à ce qu'ils voient ; Robert Sheckley, lui, fait partie de cette troisième catégorie si rare qui, devant l'assaut du merveilleux, pense : « C'est un vulgaire et banal petit incident supra-normal. » C'est parce qu'il est certain de n'être jamais pris au dépourvu qu'il peut, sans se départir de son calme souriant, nous entraîner dans les aventures les plus farfelues comme les plus tragiques ; son humour grinçant le protège des machines, des extra-terrestres, des civilisations qu'il crée. Mais, si l'enchanteur est certain de la bonne qualité de ses sortilèges et entretient à leur égard des relations de bon aloi, ses héros en font malgré eux les frais.

Pour Sheckley, l'homme est un éternel gogo qui se trouve toujours mieux ailleurs qu'à l'endroit où il vit et accepte ainsi n'importe quel projet de voyage qu'on lui propose, quitte à subir les terribles conséquences de ce goût inné de l'exotisme ; de même, il ne sait jamais rien refuser quand on lui offre quelque chose, convaincu des bonnes intentions de ses prochains, parmi lesquels il englobe toutes les races de l'univers, et, là encore, le réveil sera douloureux. Ainsi, dans **Quelque chose pour rien**, un homme découvre chez lui une machine qui permet de réaliser tous ses souhaits. Il profite largement de l'aubaine jusqu'au jour où un petit individu lui présente une note fabuleuse en échange des services rendus, addition qu'il ne peut naturellement pas solder. Pour rembourser la compagnie, il devra travailler des milliers d'années dans une carrière. C'est à ce moment qu'il se souvient que son dernier souhait avait été l'immortalité...

Sheckley ne se lasse pas de précipiter ces êtres pleins de bonnes intentions, sortes de missionnaires avides et présomptueux, que sont les John Doe, Durand ou Dupont made in USA, parmi lesquels il vit, à travers les mille traquenards que la galaxie recèle ou que nos lointains successeurs du futur fourbissent. C'est là que sa verve s'épanouit pleinement ; quand il imagine l'homme américain poussé par son souci de confort à des crédits si longs que ses descendants doivent les assurer durant plusieurs générations et ne peuvent jamais réaliser les rêves de leur adolescence, comme dans **Le coût de la vie**. Ou alors, comme dans **Le prix du danger**, quand il mène si loin les conséquences des jeux télévisés que les candidats jouent, pour quelques milliers de dollars, leur propre vie.

« **Les extra-terrestres sont souvent de couleurs vives**, » nous dit-il avec sérénité et, quand ils accueillent les humains, leurs réflexions sont peu flatteuses : « **Oh ! incroyable, étrange, ridicule, choquant, disgracieux.** » Pourtant les astronautes, ces jeunes

hommes tellement imbus de leur science et de leur mission, si pénétrés des principes qu'on leur inculque qu'ils n'en doutent plus et réussissent, ces « êtres excessifs », gonflés d'orgueil, soucieux de justice — car sur Terre rien n'est interdit, il y a une loi contre l'interdiction — vont se ridiculiser à travers l'univers, jusque dans les coins les plus reculés des systèmes les plus éloignés. La part la plus importante de l'œuvre de Sheckley est consacrée à cette geste grotesque qu'il nous conte avec une satisfaction évidente.

La nouvelle intitulée **« Tout ce que nous sommes »** est sans doute l'une de ses plus significatives. Nous y assistons à une tentative de premier contact sur une planète pastorale. Les indigènes sont accueillants mais ils s'évanouissent quand un homme leur parle car son haleine est insupportable, ou alors ils s'endorment en écoutant le discours du chef de la mission humaine car ses gestes ont un pouvoir hypnotique, d'ailleurs un pont s'effondre lorsqu'il élève la voix. On cherchera à compenser ces maladresses involontaires, on serre des mains et les pauvres créatures subissent d'atroces brûlures à notre contact. Malgré la bonne volonté réciproque, la tentative est un échec. Lorsque les hommes s'en vont, on s'aperçoit que tous les bois qu'ils ont touchés, les sculptures, les objets utilitaires, les murs des maisons rebourgeonnent à nouveau.

Car, malgré ce jugement sévère sur la laideur, la bêtise et la vanité américaines, Sheckley croit en l'homme, en sa force d'expansion, en sa curiosité. Il a conscience de son isolement au sein de l'univers. La société est le fruit de cette escroquerie à la peur mais il fait confiance aux solitaires et aux aventuriers, à cette version améliorée de l'homme des cavernes, chétif et débrouillard, qui survit à toutes les tentatives d'asservissement. Ainsi, dans **L'homme test, Retour aux cavernes, Permis de maraude**, les individus asociaux triompheront des difficultés qui les assaillent.

Mais c'est surtout ses deux héros favoris, Arnold et Grégor (que l'on voit apparaître sous des noms divers dans le Galaxie français, par un curieux souci de francisation), propriétaires et employés de la Ace Compagnie, spécialistes de la décontamination planétaire, qui, soucieux d'importants profits, osent entreprendre les contrats machiavéliques que les grands trusts ont refusés. Ils ont les yeux plus gros que le ventre, mais bénéficient de cette chance radieuse qui sourit aux audacieux. C'est parce qu'ils n'emploient pas les moyens usuels, qu'ils sont inconscients et débarrassés de vains préjugés, qu'ils réussissent là où tout autre aurait échoué. Ainsi, dans **La bataille des invisibles, Un vieux rafiot trop zélé, Une race de guerriers, Une tournée du laitier, S'il vous plaît, machine !**, Arnold et Grégor viennent à bout des pièges les plus dangereux que leur propose le destin et auquel leur avidité les prédispose.

Sans doute **Fantome V** est-elle la nouvelle la plus exemplaire de cette série. Nos deux héros sont conviés à décontaminer une planète réputée hantée. Chaque fois que des colons s'y sont installés, ils sont morts de frayeur. Arnold part sur Fantome V et, la première nuit, apparaît une chose « **haute de trois mètres, avec une forme vaguement humaine, sauf la tête qui était celle d'un crocodile. L'ensemble était rouge avec des rayures violettes sur toute la longueur du corps.**

» — **Bonjour, dit-il, je suis l'Accrocheur à rayures violettes, j'accroche des Arnolds et en général je les mange à la sauce au chocolat.** »

C'est alors que les deux hommes comprennent le secret de Fantome V : un gaz rare y matérialise les cauchemars de l'enfance. Arnold se débarrassera successivement de l'Accrocheur, du Suiveur et du Grogneur en utilisant les mots magiques adéquats et nettoiera la planète de toute trace de gaz dangereux.

Cependant les propriétaires de la Ace Compagnie ne parviennent pas toujours à juguler l'adversité. Ainsi **La clef laxienne** se termine sur la déroute complète des deux héros qui ont acquis une machine productrice d'une tonne de poudre grise par jour et que l'on ne peut stopper si l'on ne possède l'improbable clef

laxienne. C'est d'ailleurs à cette hostilité latente des machines que Sheckley consacre une part importante de son œuvre. Que ce soient les astronefs de sauvetage, le désintoxicateur alcoolique portatif IBM, le réducteur d'angoisse Bendix ou le protec, toute cette ferraille est affligée d'une malignité dangereuse ou d'une folie contagieuse :

Dans une machine-hôpital, deux robots-docteurs conduisent une machine à gazon.

— **Qu'est-ce qui ne va pas ?** demande le robot-docteur chef.

— **Elle se prend pour un hélicoptère.**

— **Ah ! ah ! encore une maniaque du vol, elle a l'air pourtant bien gentille.**

— **Le surmenage, elle s'est esquintée sur l'herbe trop coriace.**

— **Je suis un presse-purée,** dit la tondeuse à gazon avec un gloussement.

Tout objet de métal, tout mécanisme comporte un piège dans lequel il ne fait pas bon se risquer et la fréquentation des machines n'est pas de tout repos, estime Sheckley. Pourtant les robots, au contraire, sont pourvus d'une humanité et d'une tendresse infinies à l'égard de l'homme ; ce paternalisme souriant les amène quelquefois à les considérer comme leurs enfants, tout en dosant ce sentiment d'une certaine nuance de respect. Ils prient la divinité interdite de la combustion et sont affligés d'épidémies de rouille qui les apparentent à bien des travers humains. Cependant ils sont bien plus raisonnables et ne se livrent à des excès que lorsque l'homme les y contraint. Ainsi, dans **L'homme test,** un robot est amené à commettre des maladresses de plus en plus dangereuses à mesure que son maître, un malchanceux inné, devient de plus en plus adroit.

Comme tous les auteurs américains qui stigmatisent leur civilisation et repoussent de toutes leurs forces **l'american way of life,** Sheckley se montre peu tendre envers les femmes. Elles aussi sont expertes en pièges et traquenards qui amènent l'homme à la reddition. Un goût de meurtre existe entre ces deux races ennemies et, dans l'un des chefs d'œuvre de l'auteur, **La septième victime,** le héros qui espère accomplir son septième meurtre et accéder ainsi à un grade supérieur, au sein d'une civilisation où le crime est considéré comme un des beaux-arts, se laissera attirer par une femme qui le tuera. Il deviendra ainsi sa septième victime et lui permettra d'acquérir une notoriété plus grande. Mais on trouve aussi chez Sheckley des jeunes filles qui possèdent un centre de gravité très bas, des « épouses modèle pionnier », qui laissent supposer qu'il est fort capable de temporiser avec la guerre des sexes.

A partir de tous ces thèmes terre-à-terre, de cette satire voilée de **l'homo americanus,** de cette extrapolation constante des petits incidents qui piègent la vie courante, Robert Sheckley, par la grâce de son imagination débordante, sait construire des nouvelles d'un réalisme fantastique qui est le sceau de toute bonne science-fiction. Il n'est pas question ici d'ergoter sur l'expression et de savoir si oui ou non le terme est propre, si c'est un néologisme disgrâcieux vide de sens et de faire un subtil distinguo avec la fantaisie. Il est bien évident que la science a peu de commerce avec Sheckley et que la fiction est son royaume, mais il est également certain que son œuvre se situe dans les limites extrêmement vastes de la science-fiction. Digne successeur de Lewis Carroll, il a su intégrer toutes les possibilités de l'exploration interplanétaire au monde baroque de son maître et, par la grâce d'un style précis et suggestif, nous révéler les dangereux enchantements de demain. Il a su également apporter sa contribution au bestiaire de l'imagination et créer une quantité d'animaux extraordinaires que nous ne pourrons jamais oublier : le Derg validusien qui prévoit le futur et nous protège des gampers mais qui se fait manger par un trang tout en nous prévenant que nous n'avons rien à craindre de ce dernier si nous ne lesnerisons pas ; les Queels, grosses boules de laine imputrescible, incombustible et irrétrécissable qui s'effiloche dans les astronefs ; les Frigels, qui sont fixateurs de froid lors-

qu'on supprime la pesanteur ; les Smags, dont la taille s'amenuise lorsque la gravité augmente ; ainsi que toute une gamme d'extra-terrestres dont les jeunes éclaireurs de la planète Elbonaï, qui chassent sans répit le mirrash qui est, comme chacun sait, le scaphandrier spatial des hommes.

Mais l'incomparable enchanteur sait que les fées ne protègent plus les hommes et que ces sortilèges ne peuvent être vaincus que si l'être humain acquiert des possibilités nouvelles. C'est avec Les clandestins et surtout Les spécialisés que Sheckley nous introduit dans le monde des mutants qui, débarrassés des scories d'une civilisation grossière, sauront faire survivre notre descendance avec les nouveaux atouts qu'ils découvriront en eux. Il n'est pas déplaisant de rêver qu'un jour nous pourrons peut-être devenir « poussoir » d'un astronef composé de créatures diverses et connaître enfin la véritable utilité de l'homme. Même si nous n'avons pas la chance d'être découverts par cette symbiose d'extraterrestres, il nous restera la consolation de rêver à ce pays d'utopie : Tranaï, sur lequel, contrairement à la Terre, « tout ne se complique pas par des tabous masochistes qui vous interdisent de détruire même ce qui vous persécute. »

C'est ce pays idyllique où l'on ne divorce pas mais où l'on se tue pour faire place à l'amant de sa femme, où les percepteurs, masqués et vêtus d'une cape couleur de muraille, vous détroussent dans la rue, où l'on déperfectionne les robots afin qu'ils commettent des erreurs et que l'on puisse se défouler en les détruisant, où les femmes dorment dans leur derssin en attendant d'être réveillées par le bon plaisir de leurs maris et jouissent enfin de l'existence lorsque celui-ci est mort alors qu'elles ont conservé leur jeunesse.

Bien sûr, Tranaï est trop loin encore pour les faibles possibilités des vénusiks, mais le jour viendra où nous pourrons enfin nous enfuir vers ce monde souriant et dangereux que Sheckley tricote pour nous bien loin dans une nouvelle galaxie.

ŒUVRES DE SHECKLEY PARUES EN FRANÇAIS

GALAXIE

n° 3 Le poison d'un homme
n° 4 La septième victime
n° 6 Les délices de Capoue
n° 9 Tu brûles !
n° 10 Les spécialisés
n° 11 Quelque chose pour rien
n° 12 N'y touchez pas
n° 14 Le coût de la vie
n° 15 Permis de maraude
n° 16 La clef laxienne
n° 17 La bataille des invisibles
n° 18 Fantôme V
n° 19 Un vieux rafiot trop zélé
Rééd. : La révolte du bateau de sauvetage **(Denoël)**
n° 21 Une race de guerriers
n° 23 Le cambrioleur du futur
n° 25 Le clandestin
Rééd. : Le clandestin **(Denoël)**
n° 26 S'il vous plaît, machine !
n° 28 Un billet pour Tranaï
n° 29 Une chasse difficile
n° 30 La métamorphose de Meyer
Rééd. : Le corps **(Denoël)**
n° 31 Le retour du guerrier
n° 36 La découverte du professeur Sliggert
Rééd. : Modèle expérimental **(Denoël)**
n° 37 Le fardeau des humains
Rééd. : Le fardeau des humains **(Denoël)**
n° 38 Le sauvage de New Tahiti
n° 39 L'oiseau gardien
n° 40 Rien n'est simple dans la galaxie
Rééd. : Une tournée du laitier **(Denoël)**
n° 41 Tout ce que nous sommes
Rééd. : Tout ce que nous sommes **(Denoël)**
n° 42 Le créateur

n° 44 Suprême récompense
n° 46 Défense de sinuriser
Rééd. : Protection (**Denoël**)
n° 47 Le langage de l'amour
n° 49 Un peu trop de Bartholds
n° 50 Vivre l'aventure
n° 51 Les morts de Ben Baxter
n° 52 Le martyr
n° 56 L'homme test
n°s 62 à 65 Le temps meurtrier (**roman**)

SATELLITE
n° 17 Ultimatum
n° 20 Le nucréator

FICTION
n° 4 Désirs de roi
n° 18 Tu seras sorcier !

n° 30 Les monstres
n° 50 Invasion avant l'aube
n° 53 Amour & Cie
Rééd. : Pèlerinage à la Terre (**Denoël**)
n° 57 Le prix du danger
n° 78 Retour aux cavernes
n° 89 Refus d'obéissance
n°s 120-121 L'Amérique utopique (**roman**)

PRÉSENCE DU FUTUR, Denoël
(Pèlerinage à la Terre)
Les grands remèdes
L'académie
La terre, l'air, l'eau et le feu
Peur dans la nuit
Service de débarras
Piège

Ici, on désintègre !

Les trois livres en vedette du mois :

Un recueil du toujours excellent Clifford Simak : **Tous les pièges de la Terre**, ou une synthèse de bonne S.F. américaine.

Un insolite Manuel de savoir-mourir, d'André Ruellan, qui vient de se voir attribuer le Grand Prix de l'Humour Noir.

Une anthologie de récits d'Ambrose Bierce : **Au cœur de la vie**, qui devrait imposer définitivement en France le nom de ce grand conteur américain.

Clifford D. Simak
Tous les pièges de la Terre

Tous les pièges de la Terre est un recueil dont la publication prête le flanc à certaines critiques. D'abord, la majorité des nouvelles qui le composent avaient déjà paru dans des revues françaises (1) : ce qui ne serait pas grave, s'il n'y avait tant de textes fondamentaux qui attendent vainement leur traduction. Fait beaucoup regrettable, la traduction est quelquefois très mauvaise et, dans le cas des nouvelles déjà parues en France, presque toujours inférieure à la première traduction. Cette déficience, qui n'est malheureusement pas isolée, appelle plus d'une réflexion. D'abord, elle dénote un certain manque d'organisation, car visiblement la traductrice n'avait pas lu les travaux de ses devanciers. Ensuite, un rapide retour aux sources pratiqué à cette occasion m'a convaincu que non seulement les traductions de **Fiction**, mais encore celles de **Galaxie** surclassent nettement celle de Denise Rousset. Nous ne cessions de critiquer les méthodes en honneur à **Galaxie** au temps où cette revue existait ; depuis qu'elle a disparu, nous ne cessons de la regretter : ainsi va la vie. Quoi qu'il en soit de **Galaxie**, il est paradoxal que les traductions en revue soient plus soignées que les traductions en volume, mais le fait tend à devenir traditionnel, et semble prouver que la politique des éditeurs à cet égard est à revoir une bonne fois (notamment sous l'angle financier, mais aussi sous l'angle du choix des traducteurs et du contrôle du travail), sous peine de voir se perpétuer la cascade d'absurdités que nous avons essuyée depuis deux ans. Ceci est valable pour tou-

---

(1) **All the traps of Earth** dans **Fiction** n° 90 ; **Good night, Mr. James** dans **Galaxie** n° 18 ; **Drop dead** dans **Galaxie** n° 38 ; **The sitters** dans **Galaxie** n° 54.

tes les collections (1), mais il est spécialement surprenant qu'une collection comme **Présence du Futur**, qui se veut littéraire — et qui l'a souvent été jusqu'au passé le plus récent — tolère un jargon comme celui qu'on trouve dans certaines pages du présent recueil.

Assez sur ce chapitre : une fois de plus, le volume vaut mieux que la traduction, à telle enseigne que son auteur est le grand Simak, qui en a vu d'autres. **Tous les pièges de la Terre** offre à tous, y compris ceux qui ont lu les nouvelles déjà traduites, une excellente occasion de réfléchir sur le cas Simak. Remarquable recueil de nouvelles (personnellement, je le trouve meilleur que **La croisade de l'idiot**), il est uniquement composé de longs récits (7 en tout) qui sont sans doute le meilleur cadre pour des histoires de SF, et assurément le cadre idéal pour notre auteur. Mais surtout, il illustre à merveille ce qu'on pourrait appeler le paradoxe de Simak : le grand poète de **Demain les chiens** est en même temps l'auteur d'une série de nouvelles qui ressemblent tellement à celles de Sheckley qu'on peut se demander lequel des deux a imité l'autre. C'est un cas exceptionnel, et presque un cas-limite, de dédoublement de la personnalité littéraire, et le fait qu'il concerne un des plus grands auteurs de SF ne fait qu'épaissir le paradoxe. Or le présent recueil illustre à merveille le conflit, puisqu'une nouvelle (celle qui précisément lui donne son titre) rappelle indiscutablement l'auteur de **Demain les chiens**, tandis que les six autres, publiées dans **Galaxy**, montrent souvent comment Simak a pu devenir un auteur maison de cette revue au cachet si particulier.

Les vieux lecteurs de **Fiction** n'ont pas oublié **Tous les pièges de la Terre**, une des plus remarquables nouvelles publiées dans cette revue. Simak y fait preuve d'une générosité extraordinaire, mobilisant sur cinquante pages une bonne demi-douzaine de thèmes principaux. Ce robot familier qui vit depuis six cents ans dans la même famille, et qui en voit mourir les derniers représentants, c'est un personnage bien simakien, comme cet autre robot qui se demande s'il a une âme et s'enfuit pour empêcher les hommes de le priver de ses souvenirs, ou encore ce robot mutant, créature insolite entre toutes ; mais le plus impressionnant, c'est que les susnommés ne sont en fait qu'un seul et même personnage paradoxal de bout en bout, sorte de vieille gouvernante au cœur simple devenue tout à la fois héros de thriller et de roman picaresque, et qui trouve la paix après une longue quête du Graal. Je crois qu'on ne peut pas réussir une nouvelle qui soit à ce point naturelle et à ce point sophistiquée, à moins de s'appeler Simak.

Les nounous, bien que publié dans **Galaxie**, reste un excellent représentant de l'orthodoxie simakienne. Sur un thème moins personnel, celui des extraterrestres mystérieux dont on ne sait s'ils sont un bienfait ou une menace, le Virgile de la science-fiction introduit son personnage favori de vieillard en paix avec lui-même et nous fait accéder à cette saveur d'éternité lyrique où la mélancolie de l'homme qui a vécu se dissipe sans heurts : **« Dans l'air il y avait une sorte de miroitement, d'éclat à goût d'enfance. Il y avait cette saveur d'éternité depuis longtemps oubliée, quand les jours ne finissaient jamais, ne devaient jamais finir. Une brise de pays de cocagne soufflait, transportant une odeur de ruisseau jonché de feuilles mortes. Il y avait aussi la bonne odeur des couvre-lits de berceaux fraîchement lavés »** (p. 132) (1).

Aux antipodes de cette recherche de l'état de grâce, il faut citer **Larmes à gogo**, nouvelle sardonique où Simak fait la preuve de son extraordinaire métier, mais qui au premier

---

(1) Sauf (de façon un peu paradoxale) le Fleuve Noir, qui confie ses rares traductions à B.R. Bruss, à la satisfaction générale.

(1) On remarquera que ce passage est fort bien traduit (ce n'est d'ailleurs pas le seul), ce qui prouve que là où il y a déficience, ce n'est pas faute de pouvoir, mais de vouloir.

abord semble écrite par un autre, tant elle est éloignée du classicisme simakien. Une fois encore il s'agit de l'arrivée des extraterrestres, mais les personnages principaux sont ici un gardien alcoolique et, pour la race étrangère, une sorte de névrosé toxicomane. Sur cette rencontre peu banale, notre auteur construit un canular de haute volée, dont les nombreux rebondissements exploitent le thème à fond. Le style nerveux et pince-sans-rire ne recèle pas une once de lyrisme, et le jeu de massacre est conduit d'une main ferme jusqu'à une chute plaisamment impertinente.

Dans un genre bien différent, mais tout aussi proche de l'orthodoxie « galaxienne », il faut citer **Bonne nuit, Mr. James !** et **Le nerf de la guerre,** deux excellentes nouvelles sur le thème de l'aliénation. Le héros de la première est un double créé pour remplir une mission périlleuse, et qui doit être détruit par la suite ; il accomplit son exploit sans coup férir, puis se rend compte de ce qui l'attend... A partir de cette situation insolite, Simak développe une des plus éblouissantes histoires de doubles qu'il nous ait été donné de lire. Dans la deuxième nouvelle, il s'agit non plus d'un homme artificiel, mais d'un homme conditionné, ce qui pose le problème de la liberté dans des termes à peu près identiques : cette histoire, beaucoup plus courte, n'est pas moins remarquable, en raison surtout de l'idée très brillante qui est à sa base.

Mais comment concilier la recherche d'un Eden de plénitude et de paix, qui apparaît dans les deux premières nouvelles citées, et la peinture sans pitié d'un enfer d'aliénation et de servitude, sujet commun des trois autres ? Quelquefois l'auteur les associe au niveau de la pure et simple coexistence, comme dans **Planète à crédit** : le scénario de cette nouvelle, histoire de gros sous interplanétaire, aurait pu inspirer Pohl ou Kornbluth (ou les deux à la fois) ; mais Simak se soulage en glissant au début quinze pages décrivant des rapports fraternels entre un homme et des robots qui travaillent ensemble, et toute la tonalité de la nouvelle en est bouleversée.

Cependant la véritable unité de Simak est à chercher, semble-t-il, au niveau des intentions profondes. Un panthéisme optimiste inspire jusqu'à ses nouvelles les plus ironiques en apparence : les robots, les humanoïdes et même les hommes conditionnés sont conscients jusque dans l'illusion, et Simak respecte en eux la conscience ; les extraterrestres ont beau s'approprier nos émotions ou s'assimiler notre être, il n'y a pas là de quoi nous départir de notre sérénité, si nous y puisons la santé mentale et le bonheur souverain ou si nous nous survivons à travers leur forme, ou dans une quelconque cellule du Grand Tout. Ce qui lui est le plus étranger, c'est la notion de dérision, d'homme-pantin, de naufrage de la volonté : c'est pourquoi même **Larmes à gogo, Bonne nuit, Mr. James !** et **Le nerf de la guerre** ne sont pas, tout compte fait, des nouvelles entièrement dans la ligne de **Galaxy.**

Jacques GOIMARD.

Tous les pièges de la Terre (All the traps of Earth) par Clifford D. Simak : Denoël, Présence du Futur, 6 F. 15.

André Ruellan

Manuel du savoir-mourir

Que voilà un bon ouvrage et qu'il est réconfortant de savoir que nous aurons de quoi lire, au petit matin, dans notre tiroir frigorifique, à la morgue !

André Ruellan nous propose, sous

forme de leçons, de proverbes à méditer et de lectures, une morale de la mort que nous n'avions encore jamais découverte parmi les monceaux de littérature consacrés à ce sujet. A vrai dire le néant est tabou ; et, si toutes les religions traitent prolifiquement de l'au-delà avec toutes les condoléances d'usage, les promesses de rédemption et tous les bons points illusoires que l'on veut bien nous accorder en attendant Godot, personne ne tente d'éclairer la nuit de notre prochain anéantissement. Ruellan est ce téméraire humoriste, créateur du récit de voyage d'où l'on ne revient pas. Pour lui les morts sont coriaces et leur multitude fait apparaître le nombre des vivants comme dérisoire ; poussant plus loin la logique, il nous fait remarquer que l'éternité est plutôt l'apanage des défunts, en bref que notre vie n'est d'une courte préparation à notre futur antérieur.

Les cadavres sont de l'autre côté du miroir, ils nous regardent, ils nous fréquentent, et, qu'ils soient zombies, vampires ou squelettes, c'est avec une indifférence sourcilleuse qu'ils supportent notre vain remue-ménage : leur néant est propre, urbain, silencieux, et notre respectueux devoir sera de ne pas le compromettre par des indélicatesses. Pour cela, il faut apprendre à mourir et nous n'aurons pas trop de notre fugitif séjour terrestre pour nous y préparer : il est urgent que le nouveau-né fasse, dès son premier braillement, le choix d'un décès s'il ne veut pas être surpris par un trépas vulgaire, d'autant plus que « **rien n'est plus inconvenant que de se décomposer en public** ».

C'est là, le sujet de l'introduction et des deux premières leçons. Maintenant, entrons dans le mort du sujet : « **Une personne reste correcte quand elle n'est plus personne.** » C'est par ce proverbe que l'auteur nous initie à son savoir-mourir. En effet ; que ce soit pour le choix des funérailles par lesquelles le décédé s'engagera dans son nouvel état ou pour celui d'un au-delà, il faudra consulter les maquettes grossières et illusoires que l'on nous propose et tempérer par notre bon goût les fau**tes que nous** aurions commises si nous avions été encore vivants. C'est en interprétant les divers folklores que nous pourrons nous faire une idée approximative du snobisme funéraire, c'est en épluchant soigneusement les prospectus publicitaires des différents paradis que nous saurons édifier nos survivants par l'exemple de notre discernement : « **Le scepticisme pour un mort ne peut aboutir qu'à un voyage hasardeux à travers toutes les éventualités ; quant au matérialisme, il n'a pas de signification ici, il sert à vivre.** »

Mais il ne suffit pas de partir en beauté, il faut surmourir avec élégance, « **dans les cimetières où éclate dans toute sa navrante méchanceté la lutte qui oppose les classes sociales entre elles** ». « **On vit à tort et on meurt à travers,** » dit encore Ruellan, mais à travers quoi ? Les turpitudes des défunts semblent encore plus exécrables que celles des vivants et l'esprit de caste des brûlés-vifs affronte le veule orgueil des suicidés. Il n'y a aucune raison d'être fier de sa vie puisqu'elle est éphémère, par contre le mort se gonfle facilement d'importance : son éternité le rend présomptueux.

C'est pour lutter, pour se débattre à l'intérieur de ce douloureux univers du néant que l'auteur du **Manuel du savoir-mourir** nous fait profiter de ses précieux conseils. « **La mort est un ennemi supérieur en ombres** », l'aristocratie des cadavres ne s'invente pas et nous, futurs défunts, ferons une fructueuse moisson en relisant cet ouvrage avec ferveur, puisque « **nous sommes tous partis pour y rester** ».

A notre époque où l'humour noir est devenu classique, si figé dans sa substance passée que Daninos est devenu un humoriste d'avant-garde, il est rassurant de constater qu'un homme comme André Ruellan, qui a su nous divertir sous le couvert d'une trentaine de volumes que les lecteurs de **Fiction** connaissent bien (il est interdit de révéler le pseudonyme), sait maintenant, en châtiant son style « gothique flamboyant », nous entretenir de la mort sous le biais d'un « humour romantique ». Sa langue a adopté le ton des ma-

nuels de bonne compagnie, tout en conservant cette désinvolture explosive des écrivains qui, avec toute la pudeur de l'humour, ont quelque chose à dire.

Car sous cette nonchalance grinçante se cachent les tourments de l'auteur. Durant l'introduction et les premières leçons, le lecteur se sent rassuré : Ruellan possède bien son sujet, il le domine pour quelques années encore. Il sait que les morts sont légion mais que nous n'en avons rien à craindre, protégés que nous sommes par les lourdes dalles des caveaux, les garanties de la science officielle et les usages de la bonne société. Mais c'est seulement pour dissimuler le suspense à venir qu'il se pare de cette fausse assurance ou peut-être n'en a-t-il pas conscience lui-même. C'est en écrivant son manuel que Ruellan se mine avec ses propres mots, et l'auteur imperturbable d'un ouvrage à mettre entre toutes les mains des intellectuels se transforme bientôt en un vivant peureux qui craint de s'empêtrer dans ses propres pièges. La mort est une fin, il la décrit avec complaisance, suffisance même, et, à mesure que les pages s'accumulent, l'auteur, pris de vertige, sent qu'il va glisser prochainement dans cet univers qu'il vient de bâtir avec la truelle du rire.

Les dessins paniques de Topor, qui illustrent ce manuel d'une plume sombre et précise jusqu'au malaise, ne sont pas là pour enjoliver notre angoisse. C'est l'écho tragique des chœurs antiques. Topor dissimule sous le style lénifiant des gravures du XIX[e] siècle le trait explosif de Goya ; c'est en limitant volontairement tout lyrisme, en se contraignant à ne révéler que le strict nécessaire, qu'il nous livre ses planches anatomiques de la terreur.

Comme on le voit, le **Manuel du savoir-mourir** est un ouvrage de bonne compagnie, c'est une préparation polie à la mort sans grimace métaphysique. C'est un livre qui ne devrait pas passer inaperçu, tant en raison de la qualité du texte et des illustrations que de l'originalité du sujet qu'il traite. On le voudrait précédé d'une réputation fâcheuse, comme pour certains poètes maudits, certain ainsi d'en assurer une bonne diffusion, car, comme chacun le sait : le maudit se vend bien.

On le trouvera chez les bons libraires et les marchands d'articles funéraires.

Philippe CURVAL.

Manuel du savoir-mourir par André Ruellan, avec des dessins paniques de Topor : Pierre Horay, 9 F. 75.

Ambrose Bierce
Au cœur de la vie

Il semble bien qu'Ambrose Bierce soit en train de devenir à la mode. Allons bon ! Le prince des ténèbres illuminé par les feux d'une gloire mondaine, fallait-il le souhaiter ? Déjà le processus réducteur est en cours, et plus d'un fidèle de fraîche date ne cherche en lui que les recettes et les concetti d'un pessimisme de salon ; tel maniaque du vide, paradoxalement occupé à se chercher des frères dans le mépris, ne retient de son œuvre que le **Dictionnaire du diable** : ce qui se traduit pour notre auteur par une dessication caractérisée, le philosophe (?) en lui étant loin de valoir l'individu et le poète. Aussi bien faudrait-il lire Bierce, au lieu d'en parler ; et les lignes qui vont suivre n'ont d'autre ambition que d'être, pour un lecteur futur,

tout à la fois l'hameçon et l'asticot se tortillant.

Bierce à la mode ? Je n'en citerai que deux indices. Coup sur coup, le Terrain Vague vient de publier deux volumes de lui : **Contes noirs** et **Fables fantastiques** (1) ; parallèlement, un jeune cinéaste puisait dans trois de ses nouvelles la matière d'autant de courts métrages (**La rivière du hibou**, puis **Chickamauga** et **L'oiseau moqueur**), qui viennent d'être réunis sous le titre du recueil dont ils sont tirés, **Au cœur de la vie**. Saluons Robert Enrico pour son acte d'audace, et venons-en à ce qui concerne plus directement cette rubrique littéraire : la réédition sous le même titre d'une partie des nouvelles de Bierce, sous une couverture qui témoigne du désir bien naturel de profiter d'un possible succès du film.

Il convient de noter que la publication en France des œuvres de Bierce a été entourée d'une certaine anarchie, pour ne pas dire d'une certaine négligence. **Au cœur de la vie** avait déjà donné lieu à deux volumes distincts, **Morts violentes** et **Histoires impossibles**, parus chez Grasset en 1956 et 1957. Aujourd'hui, c'est un choix de nouvelles tirées de ces deux recueils qui nous est présenté sous le titre authentique. Publications tronquées, titres infidèles, tout semble calculé pour égarer le lecteur et pour permettre aux éditeurs d'exploiter vingt fois de suite les mêmes nouvelles. Ce n'est pas sérieux, et je le dis d'autant plus fermement que j'admire beaucoup par ailleurs les traductions de Jacques Papy, toujours fignolées avec une dévotion scrupuleuse, presque toujours excellentes malgré les difficultés d'un style amoureux de l'ellipse et de l'ironie sous-jacente. Mis à part le **Dictionnaire du diable** et les **Fables fantastiques**, l'œuvre entière de Bierce tient en soixante-huit nouvelles réparties en trois recueils. La technique des petits paquets, excusable quand les chances de Bierce auprès du public français paraissaient problématiques, n'est plus de mise aujourd'hui : à quand une intégrale traduite par Jacques Papy, et suivant cette fois les groupements voulus par l'auteur ?

Morts violentes est un cycle de nouvelles sur la Guerre de Sécession ; dans l'état actuel du choix, c'est de loin le meilleur des deux recueils. On peut y retrouver, de façon tout à fait claire, certaines origines vécues du pessimisme de l'auteur. Ambrose Bierce avait dix-neuf ans quand il s'engagea, vingt-trois ans quand il fut démobilisé ; il vécut la guerre d'un bout à l'autre, et à un âge où elle ne pouvait qu'être décisive pour la formation de sa personnalité. N'attendons pas de lui les banalités et les poncifs que trop d'humanistes réchauffent périodiquement à notre intention ; il sait trop bien de quoi il parle, et les générations de Français qui ont connu cette expérience particulière entre toutes n'hésiteront pas à reconnaître en lui le survivant du combat avec l'ange. Bien mieux, Bierce a commencé la guerre comme simple soldat et l'a finie comme lieutenant : c'est dire qu'il l'a vécue de la façon la plus tangible, en première ligne (il fut d'ailleurs grièvement blessé à la bataille de Kenesaw), mais aussi qu'il l'a pensée ; maintes nouvelles du recueil sont d'abord des réflexions sur le métier d'officier, et nous montrent l'auteur très conscient de cette malédiction supplémentaire qu'est la responsabilité.

A cet égard la critique intellectualiste a déjà bien déformé le sens de cette œuvre amère, tant par le goût des généralisations trop rapides que par l'ignorance — ou la méconnaissance — de certaines conditions matérielles de vie dont Bierce n'est que trop pénétré. Le sens de l'absurde dont notre auteur est si prodigue a certes une valeur générale, mais il a aussi une origine particulière, et ce n'est pas par hasard que la Guerre de Sécession est la première guerre de toute l'histoire à avoir suscité toute une génération d'écrivains écœurés, dont les représentants les plus notoires sont précisément Bierce et le Stephen Crane de **The red badge of courage**. Sur les caractères de cette guerre, beaucoup de poncifs traînent dans tous les manuels, d'où ils ont

(1) Voir critiques dans **Fiction** n[os] 111 et 116.

JR MONFORT PUB. CS 15 232

Gibbs

CRÈME A RASER AU G 11

moussante

Avec cette crème à raser Gibbs peau douce pour les barbes qui piquent!

Vous qui avez la passion de découvrir... découvrez le secret de la crème à raser Gibbs : elle a été mise au point pour ceux qui ont la barbe dure... la barbe qui pique. En 2 minutes, le poil le plus dur devient souple comme un cheveu... votre rasoir fait patte de velours. De plus, cette crème à raser Gibbs protège la santé de votre peau : le G 11 qu'elle contient suractive son pouvoir bactéricide.

Avec votre crème à raser Gibbs, choisissez les lames, rasoirs et Après Rasage de Gibbs

gagné la conscience collective ; mieux vaut les oublier. De tous les caractères authentiques de cette guerre, ne retenons que celui qui a peut-être le plus influé sur le moral des combattants : la déficience marquée de la cavalerie dans les deux camps, aussi méconnue qu'est généralement surestimée la qualité de la logistique nordiste — et plus marquée encore sur le front de l'ouest, où Bierce fit la guerre, que sur le front de l'est où étaient concentrés les plus gros moyens. Une telle déficience, dans une guerre de cette époque, entraînait au moins deux conséquences graves, dont toute l'œuvre de Bierce est imprégnée : 1° les deux armées, pauvres en moyens de reconnaissance rapides, étaient généralement mal informées sur les mouvements de l'adversaire et passèrent souvent un temps considérable à se chercher : ce qui entraînait un sentiment d'absurdité intense chez les fantassins victimes de ces marches et contremarches et, dans les postes avancés, l'attente d'une menace imprécise, très débilitante pour les systèmes nerveux ; 2° les affrontements d'infanterie ont toujours été très meurtriers, mais peu payants ; faute d'un moyen efficace de poursuivre le vaincu et de lui donner le coup de grâce, la plupart des batailles de la guerre ont été des victoires à la Pyrrhus, ce qui a beaucoup contribué à ancrer chez les combattants la conviction que leur sacrifice était inutile. Ici la stratégie révèle de façon inattendue ses implications humaines : l'absence de l'ennemi et l'inutilité du sacrifice, ce sont les deux thèmes majeurs de **Morts violentes.**

Les nouvelles qui figurent dans la nouvelle édition n'en font pas moins preuve d'une certaine diversité d'inspiration, et on peut y suivre, comme toujours chez Bierce, la naissance vécue de l'inspiration fantastique. **Un fils des dieux** et **Tué à Resaca** traduisent l'admiration (1) de Bierce pour les hommes qui vont reconnaître l'ennemi en terrain découvert, sûrs de ne pas revenir ; **Combat d'avant-postes** et **Un certain genre d'officier** marquent son mépris pour les civils compatissants, les officiers d'état-major et les chefs qui obéissent trop bien. Ces quatre nouvelles, les plus proches de la guerre vécue, ne sont pas les meilleures du recueil. La malédiction biercienne apparaît mieux dans d'autres récits : malédiction de celui qui tue un proche parent dans **L'oiseau moqueur** (un peu gâché à mon goût par l'excès de rhétorique brillante) et dans l'admirable **Brèche de Coulter** ; malédiction de celui qui meurt de peur dans **Porté disparu** et **Une rude bagarre,** où l'on peut voir que cet événement biercien entre tous ne trouve pas seulement sa source dans le comble de la panique, mais aussi dans le comble de la révolte contre une condition inhumaine. Mais la plus grande révolte contre la mort, c'est dans **La rivière du hibou** qu'il faut la chercher ; cette nouvelle, la plus belle peut-être de toute l'œuvre de Bierce, la plus lyrique en tout cas (et de loin) qu'ait jamais conçue cet homme impitoyable, nous montre un homme qui, loin de se tuer par peur de mourir, s'élance dans une folle tentative de survie par l'imaginaire, et meurt une agonie dont on ne sait trop s'il faut la trouver mille fois plus accablante ou mille fois plus sublime qu'une agonie banale, si tant est qu'il existe des agonies banales (c'est du moins la question que visiblement se pose Bierce). Ex-æquo pour la palme du recueil, je proposerai **Chickamauga,** histoire d'une bataille vue par un enfant, où se lit à la fois l'horreur inspirée par un être qui n'a pas le sens du tragique et l'amorce d'une fraternité avec cet homme incomplet, rescapé solitaire de l'écrasement général, qui désormais porte en lui les germes de la malédiction biercienne.

Les **Histoires impossibles,** ou du moins les huit nouvelles qui en sont reprises ici, n'ont pas cette belle cohérence. Avec elles, nous sommes toujours « au cœur de la vie », en ce sens que Bierce y applique son habituelle technique d'approche des personnages : après les avoir « situés » avec précision, généralement dans ce Far West qu'il connaît bien, et avoir

(1) C'est là encore un trait qui éloigne beaucoup Bierce de nos modernes théoriciens de l'absurde.

suffisamment persuadé le lecteur de leur existence, il les entraîne dans un itinéraire si étrange (soit par le caractère des personnages, soit par leurs aventures) que le réel vole en éclats et laisse place non seulement à l'impossible, mais encore, par degrés, à un impossible plus impossible encore, et ainsi de suite jusqu'à ce que même le vertige disparaisse. Dans **L'homme qui se retrouva** et **Les yeux de la panthère** apparaissent les fous, dans **La mort de Halpin Frayser** et **Nocturne au Ravin du Mort** les fantômes, dans **Mon meurtre préféré** et **Huile de chien** les démons de l'humour noir, qui sont plus loin encore de l'homme quotidien que les fantômes eux-mêmes. D'autres nouvelles utilisent concurremment plusieurs formes d'inspiration : **La montre de John Bartine** est à mi-chemin de la pathologie mentale et du fantastique, **Le célèbre Legs Gilson** procède du fantastique et de l'humour noir.

Cet itinéraire formel se double d'un autre itinéraire, spirituel celui-là, qui d'ailleurs est esquissé avec beaucoup moins de précision (aussi bien la beauté de l'œuvre de Bierce dépend-elle fortement de son mystère au niveau des motivations). Au cœur de la vie siège la mort, pense visiblement l'auteur : à la peur de mourir (et d'abord de vieillir) qui transparaît dans **L'homme qui se retrouva** répond bien vite la peur des morts, thème commun des récits fantastiques ; mais les morts triomphent aisément et contaminent les vivants sans remède, soit qu'ils imposent leur peur de mourir à John Bartine, soit qu'ils fassent passer leur vouloir-tuer dans l'héroïne des **Yeux de la panthère** ; à la dernière étape le personnage biercien, à peu près vampirisé, défie la mort en tuant, et nous entrons dans le ténébreux domaine de l'humour noir. Bierce pourrait dire alors, avec un de ses contemporains célèbres, qu'il est « la plaie et le couteau ». Personnellement je trouve qu'il y a là une certaine dégradation par rapport à **Morts violentes**, un certain enlisement dans une horreur complue ; ce qui n'empêche pas **Mon meurtre préféré** et **Huile de chien** d'être deux nouvelles admirablement faites, et **La mort de Halpin Frayser** d'être un des plus grands chefs d'œuvre du conte d'épouvante, où le souffle shakespearien n'a d'égal que la préciosité transcendante de la construction, digne en tous points des meilleurs **Contes noirs**.

Jacques GOIMARD

Au cœur de la vie par Ambrose Bierce : Julliard, 12 F.

Christine Renard

A contre-temps

Je suppose que, aux termes de la pure logique, ce roman hérissera bon nombre d'amateurs de science-fiction, et qu'ils n'auront pas tort. A tous ceux, donc, pour qui la SF est principalement une littérature de choc, de combat ou d'avant-garde, déconseillons-en la lecture.

Nulle originalité dans les idées et nulle recherche de style, une description des temps futurs peu inventive, un manque total de vraisemblance dans les détails scientifiques : voilà les principaux griefs dont on pourrait dresser la liste et que j'énumère pour mémoire.

Cela étant posé, je n'ai pas l'intention d'attaquer ce livre mais bien plutôt de souligner ce qui en fait le charme. **A contre-temps** est un roman qui ne pouvait avoir été écrit que par une femme ; et c'est un des rares romans où la SF serve uniquement de prétexte à ce plus vieux des

genres romanesques : l'histoire d'amour.

Etait-ce bien nécessaire, dira-t-on, de compromettre ainsi la SF avec des ficelles éculées ? Ma réponse est oui. Car Christine Renard, grâce au cadre qu'elle s'est choisi, arrive à renouveler complètement le vieux thème des jalousies amoureuses, des passions orageuses et des amours contrariées.

Cela par le biais d'une idée bien simple : la contraction du temps provoquée par les voyages dans l'espace. Dans ce roman — comme dans bien d'autres ouvrages basés sur le paradoxe de Langevin — les navigateurs spatiaux vieillissent moins vite, ils retrouvent au terme d'un voyage de quelques mois une Terre où se sont écoulées plusieurs années. Ainsi se trouvent entièrement bouleversés les rapports entre les générations.

Et ce postulat permet à l'auteur de nous exposer le plus singulier des chassés-croisés sentimentaux, une situation délicieusement embrouillée, où une jeune fille peut être la rivale malheureuse de sa grand'mère plus jeune qu'elle, prendre comme amant son grand'oncle (à peine plus âgé), s'épuiser en courses à travers l'espace pour se maintenir toujours jeune au diapason de l'homme qu'elle aime, perdre la partie à cause d'un malentendu et se retrouver cent ans trop tard, et finalement rencontrer à l'âge de soixante ans une nouvelle rivale en la personne de sa petite-fille...

Sans doute ne décèle-t-on pas dans ce livre la même poésie évocatrice que dans les nouvelles de Christine Renard publiées par **Fiction.** Il semble même un peu écrit à la va-vite. Mais sa lecture est bien sympathique. Beaucoup mieux que les romans de Françoise d'Eaubonne, il tend à réaliser la synthèse entre le roman de SF et le roman féminin. Il permet de se poser la question : pourquoi n'existerait-il pas une SF rose — une SF « d'amour » ?

Pierre HALIN

A contre-temps par Christine Renard : Hachette, Rayon Fantastique, 4 F.

Roger Blondel

L'archange

Sous un titre un peu trop transparent, vient de paraître un livre sévère et peut-être important, qui résonne comme un testament. L'archange, c'est l'astronaute. Mais ce n'est pas n'importe quel astronaute. Celui-ci est suspendu sur le fil d'un rasoir, en équilibre entre le passé et l'avenir. Il n'a pas encore quitté la Terre, mais déjà il tombe vers le futur. Il pense beaucoup. Peut-être un peu trop. Il a quelque chose comme cinq chances sur six de mourir, et il cherche dans son origine la raison de sa démarche. Il tente de réconcilier l'univers traditionnel et religieux de son père et les valeurs qu'il sent naître, fondées sur la science et aussi, si l'on ose dire, sur le droit à l'ignorance, c'est-à-dire sur le droit à l'interrogation. La méditation de l'astronaute, pourtant, ne résulte pas d'un doute. Elle est une prise de possession ; avant de s'élever au-dessus de la Terre, l'archange enserre d'une orbite immobile la planète qu'il porte au-dedans de lui et tâche de réconcilier ses continents contradictoires.

L'astronaute s'explique, se justifie, se raconte. Il dédie son journal à son fils, c'est-à-dire à son avenir. Son ton est noble, quelquefois passionné. Sa sérénité est réelle. Il a peut-être plus de vocation pour le prêche que pour l'aventure spatiale. Est-ce cela qui

nous retient tout à fait de participer à son drame ?

Il y a peut-être quelque excès dans la mesure même de ce livre, en ce qu'il balance trop précisément les forces. Ce fils tout entier voué aux étoiles ne s'explique-t-il que par ce père attaché à la tradition et à la religion comme on savait l'être aux siècles des bûchers ? Il y a beaucoup de naïveté parce que trop de clarté dans la réflexion de l'archange. Sa certitude, qu'il tente de nous faire partager, résulte moins de la solidité de ses raisons que de la nécessité où il se trouve d'avoir des raisons d'agir. Le père est écrasé par le Moloch de la modernité. Le fils accepte de s'y sacrifier, mais le fanatisme sous une forme nouvelle se révèle identique dans cet habit de croisé de la technique.

Je décèle sous la noblesse et la sincérité certaines du propos de Roger Blondel un péril évident, celui des croyances qui fondent sur un vocabulaire toujours recommencé le mythe des seigneurs. Celui de la conception séduisante et fallacieuse qui fait de l'humanité historique une pyramide dont la pointe, composée d'hommes de fer à la conscience aiguisée, s'enfonce dans le futur et se justifie par son sacrifice. Celui, en bref, des nouvelles valeurs, de la nouvelle race, des ordres nouveaux. C'est un vertige philosophique si répandu aujourd'hui qu'il a trouvé son chantre en la personne d'un certain Teilhard, moine obscur du XXe siècle qui faillit réunir sur sa tête la double condamnation de l'église et de la science, et qui trouva d'innombrables zélateurs en la multitude de ceux qui ont abandonné la première et qui ignorent à peu près tout de la seconde. Il trouve son unique origine dans les succès peu contestables de notre technique. Nous sourions doucement aujourd'hui en songeant à la prétention des puritains d'autrefois qui attribuaient sans mollir leurs succès financiers à la bénédiction du ciel, mais nous nous comportons pour l'essentiel avec la même soif de justification théologique. Ayant élevé l'industrie du pétard à l'échelon planétaire et balancé quelques dizaines de kilos de chair humaine dans l'espace, l'homme se sent des ailes morales lui pousser au niveau des omoplates et se redécouvre une âme au fin fond de l'électronique. En bref, l'archange est en train de se savourer en tant qu'archange. Si j'ose dire, c'est un dieu arrivé. Ce qui me surprend le plus dans le personnage bâti par Roger Blondel, c'est le défaut d'émerveillement. Voici un homme qui se sent un héros. Il accepte le risque pour devenir réellement un héros. On a l'impression que ce qu'il trouvera dans l'espace l'intéresse assez peu. L'essentiel au fond, c'est de se savoir à la pointe de la pyramide, à la pointe de l'histoire. Ce n'est même pas la gloire, car notre homme est assez janséniste pour se satisfaire de ses seuls applaudissements. Il savoure par avance — et en cela est-il assez français ? — l'ombre chinoise qu'il dessinera sur le mur de l'Histoire.

Je ne dis pas que cette mentalité n'existe pas. Je dis seulement qu'il est temps et plus que temps de la dégonfler. Sans quoi les archanges redescendront à bref délai sur la Terre pour piétiner les humains. Les signes de la puissance s'affublent si bien aujourd'hui de l'étiquette divine qu'ils affolent même des esprits forts. Un homme, fût-il génial, serrant dans sa main la foudre de Zeus ou s'embarquant à bord du char d'Apollon, ne fait qu'un dieu assez médiocre et fort mortel, s'il oublie une seconde la collectivité humaine qui lui a remis l'atome et la fusée, et l'océan d'incertitude où barbote sa triomphante certitude.

J'ai l'impression que s'il fallait trouver une raison individuelle au destin de chaque Prométhée, c'est du côté de l'activité ludique qu'il faudrait chercher. C'est pour assouvir leur passion du jeu que les hommes de génie cherchent, et trouvent parfois. Il faudrait peut-être donner au mythe de Prométhée un sens nouveau selon lequel le titan ne serait qu'un gamin capricieux désirant faire une bonne blague aux dieux. Le jeu ne va pas sans drame. Mais Colomb avait envie d'aller voir de l'autre côté de l'océan exactement comme un enfant veut savoir ce qu'il y

a de l'autre côté du mur. Einstein voulait construire une vision du monde qui le satisfît, comme un enfant démonte sa voiture mécanique. Les spationautes font un métier dangereux et excitant. Von Braun a servi avec un même cynisme deux maîtres ennemis pour qu'on lui laisse son chemin de fer électrique. J'irai même jusqu'à proposer que la marque du génie est de se désintéresser d'objectifs pratiques pour se consacrer jusqu'à la monomanie à des activités fortement structurées, mais dépourvues d'effets immédiats. L'inventeur de la roue était sans doute un doux débile qui s'est amusé très au-delà de la puberté à faire rouler des galets et qui a trouvé des tas d'astuces pour persuader ses contemporains de l'intérêt qu'il y avait à le nourrir pour ce faire. Naturellement, la réalité, avec ses nécessités économiques, opère une multitude de choix parmi les jeux nouveaux qui lui sont proposés. Certains des joueurs se révèlent même de remarquables hommes d'affaires. Mais ils ne font là qu'inventer le Monopoly.

Et lorsqu'il leur arrive, comme à l'archange, d'acheter la panoplie du petit dieu, ils pénètrent seulement dans un royaume commun à tous les âges de la vie, celui de l'illusion.

On trouvera de sa version moderne, dans le livre de Roger Blondel qu'il convient de lire pour sa maîtrise, une image sobre et presque convaincante.

Gérard KLEIN

L'archange par Roger Blondel : Laffont, 12 F.

Hans Henny Jahnn

La nuit de plomb

La nuit de plomb est la première œuvre traduite en français de H. H. Jahnn, romancier et auteur dramatique allemand, mort en novembre 1959, inconnu du grand public, mais considéré par des hommes comme Thomas Nann, Bertold Brecht, Hans Erich Nossack comme « le plus grand prosateur allemand de notre époque ».

Hans Henny Jahnn, qui vécut longtemps en Scandinavie, a sans doute été fortement influencé par la tristesse et la mélancolie du climat nordique aux interminables hivers. La solitude, la brume, le froid, sont propices à la naissance du fantastique ; ils font prendre conscience à l'homme de son isolement. Il est égaré, écrasé dans un monde hostile. Il ne peut attendre de secours de personne.

Mathieu, le héros de **La nuit de plomb**, est seul lui aussi, perdu dans une ville étrange et inconnue, où toutes les lumières s'éteignent et où il erre dans les rues à la recherche d'un contact humain. Quand il trouvera des hommes : Grison, le garçon au trop beau visage, Elvire, au corps fascinant, il se retrouvera encore plus seul qu'avant. Ceux-ci n'étaient qu'apparence ; leur beauté, factice. Leur réalité est noire et sans nom, on ne peut l'étreindre malgré tout le désir qu'avait fait naître leur fard. Toute communication est impossible et Mathieu devra repartir dans la ville hostile. Sa quête continue. Lorsqu'il trouvera enfin un homme de sa race, Lautrec, ce ne sera que son double, lui-même plus jeune de dix années. L'un portant l'autre — comment ne pas essayer de se sauver soi-même ? — ils erreront dans la nuit interminable de la ville après un séjour trompeur dans une auberge, faussement accueillante puisque les vivres sont épuisés, que l'eau se tarit, que la lumière faiblit. Mais la tenan-

cière est obligée d'appliquer un absurde règlement dans cette ville encore plus absurde.

Mathieu et son compagnon s'enfonceront dans une cave, au plus profond de la terre. Dans ces ténèbres, il ne pourra pas sauver son double et restera emmuré près de son cadavre. L'image n'est que trop claire : « ...**l'homme est emmuré avec ses souvenirs, lié au cadavre de celui qu'il a été...** »

On peut évoquer Kafka, créateur lui aussi d'univers fantastiques et terribles, à la démesure de l'homme. Mais chez Jahnn le monde est vide, l'homme n'a pour compagnon que lui-même, tandis que chez Kafka l'univers est grouillant de vie, les hommes s'agitent p a r t o u t, absurdement. L'homme n'en est pas moins seul au milieu de ses semblables qui font figures de marionnettes. Kafka, tout comme Jahnn, n'a emprunté son univers au fantastique que pour mieux montrer la dérision de la condition humaine.

Martine **THOMÉ**

La nuit de plomb par Hans Henny Jahnn : éditions du Seuil.

Anthony Trew

Le sous-marin de la fin du monde

Le roman apocalyptique fait fortune depuis quelque temps. Cela commença par **120 minutes pour sauver le monde**, pour aboutir dernièrement à **Fail-safe.** En voici un nouveau, un grand bouquin qui les met tous dans sa poche. Certains seront sans doute déçus : les Polaris du sous-marin Talion ne s'envoleront pas, et il n'y aura pas de guerre nucléaire, tout sera demeuré à l'état d'intention. Libre à eux de le regretter, j'avoue préférer le sujet de ce roman : la destruction d'un homme par la veulerie d'un de ses subordonnés.

Le commandant Shadde voit son ménage se détruire, faute d'enfants ; surtout, on lui donne comme enseigne le fils de son ancien commandant. Et il ne peut oublier que, devant lui, alors qu'il n'était qu'un gosse à un seul galon, il a craqué, hurlé de peur, perdu toute dignité à ses propres yeux. Cette angoisse le ronge, et depuis, la folie de la persécution monte en lui : « on » sabote son navire, et les Lords de l'Amirauté haussent les épaules devant ses avertissements. « On » minimise le péril soviétique, alors qu'une guerre préventive... « On » exalte Nelson qui sut désobéir... qui sut désobéir... Et voilà que l'idée s'impose au commandement : il prendra les devants, il lancera ses Polaris sur Cronstadt, il sauvera l'Angleterre malgré elle. Mais il faut l'accord de quatre officiers pour lancer les fusées. Il met alors un radio dans sa confidence : il projette un exercice réaliste, afin de tester les nerfs et la capacité de son équipage ; c'est une comédie que tous vont jouer, une manœuvre, rien de plus... Mais l'enseigne craint pour la raison de son commandant, et il déconnecte la manette. Même si Shadde l'actionne, rien ne se produira. Il reste une centaine de pages à courir, il n'y a plus de suspense pour le lecteur, et pourtant il ne lâche pas l'ouvrage, car le suspense demeure : quand, comment le commandant sera-t-il brisé ? Et puis il y a la tension, la peur montant partout, chez tous, ceux qui savent, ceux qui ignorent.

L'auteur est ou fut officier de marine, cela se sent dans la peinture de la vie des hommes enfermés dans cette boîte de métal, au sein de la pression quasi-physique entraînée par la promiscuité d'un sous-marin nucléaire. Et les personnages sont vi-

vants, à commencer par Shadde, complexe, admirable, haïssable, lamentable selon les instants, que sa maladie isole de tous, isolement même qui aggrave son mal. Et sans oublier le second, Caven, qui joue sur tous les tableaux et désire seulement tirer son épingle du jeu, les autres officiers, les maîtres, les matelots.

Ce n'est pas un roman d'aventures, mais une œuvre psychologique : comment un homme en vient-il à se prendre pour un archange exterminateur ? Comment et pourquoi ? Peinture logique et angoissante, car chacun de nous pourrait être celui-là...

A l'adresse du traducteur, page 28, **mystified** se traduit par **étonné** et non **mystifié**.

Jacques VAN HERP

Le sous-marin de la fin du monde par Anthony Trew : Plon.

Charles Dobzynski
L'opéra de l'espace

Sur le thème épique de l'homme jeté dans l'espace, Charles Dobzynski a construit un vaste poème dont les lecteurs de **Fiction** ont eu la primeur grâce à quelques extraits qui ont paru dans le numéro 118. Avant de parler de la substance même de l'œuvre, je voudrais insister sur son originalité globale qui tient à sa forme poétique et à son caractère expressément science-fiction. Il semble que, depuis quelques années, la poésie trouve un regain de succès auprès du public, après être demeurée longtemps dans une sorte de purgatoire. Et cela semble tenir à la redécouverte d'une de ses vocations fondamentale, l'épopée. Après s'être cherchée sur les chemins de l'inexprimable-individuel-inintelligible parce qu'ineffable, elle réhabille d'images les émotions collectives. En quête d'Ulysses et de Rolands modernes, elle découvre le spationaute, c'est-à-dire l'homme affronté à la merveille. Encore celui-ci n'avait-il guère trouvé de bardes, jusqu'ici, qu'en Union Soviétique, et la facture quelque peu officielle de la lyre de ceux-là prêtait à discussion.

En empruntant résolument la forme poétique, Charles Dobzynski donne tout son sens à la part essentielle de la science-fiction et lui permet d'échapper définitivement au faux problème qui consiste à demander s'il s'agit de littérature. La poésie, chacun le sait, appartient à la littérature et échappe à la science. Cela ne l'empêche pas de demander sa pâture à cette dernière. La vérité qui se cache dans le signe abstrait s'incarne alors dans le verbe, et qu'importe l'erreur puisqu'elle s'habille d'émotion :

A la vitesse où dévie la lumière
Dans sa lenteur interminable d'al-
[gue,
Quand le silence est le sel des
[années,
Le temps n'est plus à l'homme
[qu'un sillage
Un peu d'écume où son cœur
[tremble encore...
. . . .
Quelle touffeur envahit la ma-
[tière...

Ou encore :

La pesanteur était l'immense
[mère
L'utérus noir qui contient ce qui
[est.

Mais le mot, riche et sonore, n'essaie pas ici d'éluder le récit. **L'opéra de l'espace** conte la découverte de Mars, et les espoirs et les affres des astronautes. C'est un très bel hymne à la terreur et à la découverte :

D'être si sec et si dense, l'espace
Résonne ainsi qu'un gong dans
[une salle
de cuivre noir...

Phobos mieux que dans Chklovski se vêt des traces d'une vie morte :

... C'est un bloc
de fer convulsif, de nuit qui [s'acharne
contre elle même et sa forme [charnelle
... Et c'est un sas
fermé sur des structures souter- [raines,
sur un passé qui n'a plus que [cet œil
nyctalope écarquillé dans l'espace.

Mars renaîtra :

Nous verrons Mars s'imprégner [de la vie
comme s'imprègne un arbre de [soleil.

Il ne servirait à rien de dire ici toutes les inventions du poète. Il faut le lire, et le lire à voix haute. Il lui arrive certes, par enthousiasme sans doute, de sacrifier ici et là à un lyrisme qui bavarde. Le découpage en actes exigé peut-être par le titre reste conventionnel. Mais aucun texte depuis les **Chroniques martiennes** de Bradbury n'a eu cette générosité poétique. Il faudra bien que l'on songe, lorsqu'on décidera enfin d'envoyer un homme sur la Lune, à choisir un poète. Car si des machines peuvent bien s'acquitter du travail de chaque spécialiste, aucune ne peut être cet œil perçant qui transcrit la totalité.

Gérard KLEIN

L'opéra de l'espace par Charles Dobzynski : Gallimard, 8 F.

Histoires à ne pas lire la nuit (anthologie)

Alfred Hitchcock nous présente, après **Histoires abominables** et **Les meilleures histoires de suspense**, un important volume de 538 pages, intitulé **Histoires à ne pas lire la nuit**. Il s'agit d'une sélection de seize nouvelles, presque toutes inédites en langue française, constituant un panorama allant de l'épouvante à la science-fiction en passant par le policier.

La mort est un songe, de Robert Arthur, dont le sujet est axé sur le thème du dédoublement, ouvre cette nouvelle sélection due au maître du suspense. Cauchemardesque à souhait, cette œuvrette nous met, d'entrée, dans le bain. (Récit mystérieux.)

Toute la ville dort porte la signature illustre du grand Ray Bradbury. Dans son style inimitable, l'auteur des **Chroniques** nous relate, dans une atmosphère étouffante, une affaire de rôdeur sadique. La chute du récit est un pur chef d'œuvre. (Récit d'angoisse.)

Un homme à femmes, de Ruth Chatterton, se déroule dans la maison de campagne de Noël Coward en 1939. Il s'agit d'une de ces histoires de fantôme traitées dans le plus pur style anglais. Un régal pour l'amateur. (Récit surnaturel).

L'âne rouge, de John Collier, nous présente un jeune poète désargenté ayant trouvé le gîte et le couvert, sans bourse délier, en élisant domicile dans un grand magasin. Là, il tombe, dès la première nuit, au sein d'un groupe de créatures falotes qui ont résolu leurs problèmes de la même façon que lui. Des lois, rigides, allant jusqu'au crime, régissent la petite communauté. Le poète l'apprendra à ses dépens... (Récit insolite.)

Le cocon, de John Goodwin, se passe dans une maison très vieille permettant à chacun de ses habitants une vie indépendante. Le père admire du matin au soir ses trophées de chasse en écrivant un livre sur la forêt vierge et les fauves. Denny, le fils, 12 ans, n'aime que les papillons. Il constelle les murs de sa chambre de leurs cadavres desséchés. La bonne se plaint auprès du père de ne pouvoir plus pénétrer dans la chambre du fils. Un jour, Denny trouve une chrysalide à nulle autre pareille, et le papillon qu'il voit naître est le plus grand et le plus beau qu'il ait jamais contemplé. Il l'épingle à son mur, à la place d'honneur et... les événements se précipitent. Tout d'abord une épouvantable odeur, puis

la nuit des grattements et des battements d'ailes. Le dénouement, horrible, est du plus pur style fantastique. (Récit de terreur.)

La saison des vendanges, de C. L. Moore, met en présence trois étrangers : deux femmes et un homme. Tous très beaux, étranges, exotiques. Ils s'installent dans le vieux manoir d'Olivier Wilson qu'ils ont loué pour la durée du mois de mai. Olivier ne veut pas d'eux, ou, pour être plus précis, disons que sa fiancée Sue a trouvé un acquéreur offrant de la maison un prix inespéré. Olivier cependant ne peut se débarrasser de ses locataires auxquels il s'intéresse de plus en plus, notamment à l'une des jeunes femmes, Zleph, qui finit par lui révéler des choses étonnantes... (Récit de science-fiction.)

Les pièces d'argent, de Brett Halliday, se situe au Mexique où le senor Thurston entreprend de découvrir du pétrole. Il méprise les indigènes et offense une belle métisse, Lolita. La vengeance indienne sera terrible. (Récit d'aventures exotiques.)

La chambre qui siffle, de William Hope Hodgson, traite de la réincarnation. L'âme d'un bouffon, jadis brûlé vif par ordre du roi sur lequel il avait composé un « chant de la folie », s'est réincarnée dans une chambre du château irlandais témoin de son agonie. (Récit de fantastique pur.)

Une histoire incroyable, de Cyril Hume, aborde de façon mystérieuse le cas d'une jeune femme au comportement à demi-humain. On la retrouve morte dans le grenier de la maison, alors que, dans sa chambre, son mari s'est empoisonné. On conclut au meurtre par son mari suivi du suicide de celui-ci. Pourtant un docteur, ami du couple, en sait beaucoup plus sur cette affaire dans laquelle un singe maki a joué un rôle important. (Récit de zoophilie.)

Le frêne, de M. R. James, débute en 1690. Une sorcière est pendue après un témoignage accablant de Sir Matthew Fell. Quelques semaines plus tard, on découvre ce dernier, mort, le visage tout noir, dans la chambre de sa demeure qui donne sur le frêne qui servit de potence. Soixante ans plus tard, c'est au tour du petit fils de Sir Matthew de mourir dans les mêmes circonstances. On décide alors d'abattre le frêne et... (Récit de vengeance matérialisée.)

L'enjeu, de Will F. Jenkins, oppose un naufragé et un rat dans un pari atroce : lequel tiendra le plus longtemps pour manger l'autre. (Récit d'angoisse.)

La deuxième nuit en mer, de Franck Belknap Long ; une chose noire, à face simiesque, « visite » un bateau, massacre un homme et prend ses habits... (Récit fantastique.)

Un coup loupé, de Edward L. Perry, est une histoire de blousons noirs désireux de se procurer de l'argent. Une jeune fille, leur amie, sert d'appât. (Récit de sadisme.)

Le doigt, le doigt, de Margaret Ronan, pose la question suivante : Pourquoi Mlle Amanda, vieille femme bouffie, laide, paralysée depuis 40 ans, ne garde-t-elle pas longtemps à son service ses jeunes bonnes ? (Récit fantastique.)

Les gens d'à côté de Pauline Smith, traite du crime parfait. Evelyn, qui se soigne chez elle d'une dépression nerveuse, a tout le temps d'examiner ses voisins... (Récit noir.)

Enfin, **Les portes de fer,** de Margaret Millar, qui est, vu la longueur de l'œuvre, plus un roman policier qu'une nouvelle. Pour épouser Andrew Morrow, Lucille n'a pas hésité à aller jusqu'au meurtre. Cela ne lui a causé aucun remords, si ce n'est parfois quelques rêves à allures de cauchemars. Mais Lucille est une femme forte... (Roman policier psychologique.)

Dominé, de très loin, par la nouvelle de Ray Bradbury, ce volume « à ne pas lire la nuit » réjouira cependant l'amateur d'étrange. Des récits comme **Le cocon** ou **L'enjeu** apportent au genre des éléments nouveaux. Le reste du recueil se situe au niveau de la bonne moyenne.

René TABÈS

Histoires à ne pas lire la nuit, présentées par Alfred Hitchcock : Laffont.

Dans la

COLLECTION



BERTRAM CHANDLER

ANTICIPATION

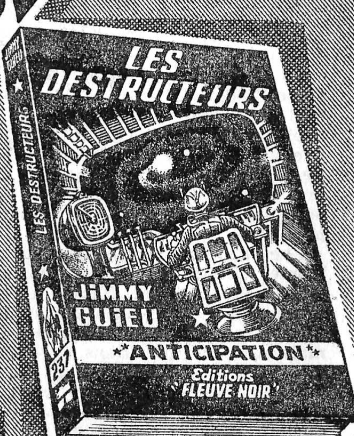
Editions "FLEUVE NOIR"

236

A PARAÎTRE
DÉCEMBRE

ANTICIPATION

EN VENTE
TOUTES
LIBRAIRIES
2.50 Fr.



LE PLUS FORT
TIRAGE
DU ROMAN
ANTICIPATION

ATTENTION
EXIGEZ LA SIGNATURE

★ UNE GARANTIE DE QUALITÉ ★

Editions FLEUVE NOIR

★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13e) ★

Tél. : KEL. 01-82

B.R. Bruss : **L'otarie bleue**
Maurice Limat : **Le sang vert**

Bruss écrit un peu trop, et la composition et l'écriture de ses romans s'en ressentent parfois. Il reste cependant une valeur sûre du domaine français, car jamais ses livres ne sont franchement médiocres, même s'ils se révèlent gris et ternes. Mais aussi, tous les quatre ou cinq romans, nous retrouvons l'auteur de **Apparition des surhommes** et de **S. O. S. soucoupes.**

Bruss est de ces auteurs qui tournent le dos au roman-crise ; il n'est jamais aussi à l'aise que dans un sujet qui se déploie dans le temps, embrasse des années, sinon des décennies. Il est de ceux qui ont pleinement conscience qu'une crise galactique ne se dénoue pas en quelques mois, mais bien sur des siècles. Et comme il est également de ceux qui ne se bornent pas à narrer un bref épisode, mais qui embrassent l'étendue du conflit, il lui faut un demi-siècle au moins pour tendre et nouer les fils de son intrigue.

Ainsi dans **L'otarie bleue,** qui comprend deux romans distincts, et même un troisième.

Une race, venue du fond des espaces, apparaît à notre surface après une incubation de 10.000 ans. Et tout d'abord une guerre oppose ses membres aux humains. Leur premier contact fut établi avec une bonne bête brute d'homme, méfiant, haïssant tout ce qui est nouveau, fanatique de surcroît. (Tout pareil à ce paysan qui, il y a près de dix ans, tira sur de paisibles promeneurs, arguant pour sa défense qu'il les prenait pour des Martiens.) Le malentendu se dénoue, et les Terriens s'allient aux amphibies contre un ennemi commun, prenant part à cette lutte qui se prolonge depuis des millions d'années.

Mais à côté de cette intrigue classique, se noue un roman d'amour, conté avec infiniment de tact et de délicatesse, entre un homme et une de ces otaries muée en ravissante humanoïde. Sujet trop rarement abordé que l'amour entre deux êtres à qui seule l'union spirituelle est permise, et qui soutient la comparaison avec J. H. Rosny dans **Les navigateurs de l'infini.**

Ce souci de la construction et de l'écriture n'est pas égal chez tous les auteurs du Fleuve Noir. Et c'est dommage. Ainsi **Le sang vert** mutile un beau sujet : par mutation, un astronaute naufragé se mue en plante, devient, au cours des millénaires, un arbre gigantesque et pensant, dieu de ce monde qu'il a peuplé de serpents fleuris, d'oiseaux aux ailes feuillues, d'hommes végétaux.

C'était un thème pour Henneberg, mais l'écriture, trop relâchée, vulgaiparfois, n'en fait qu'un banal roman d'aventures. Il y manque la magie du verbe, les mille nuances du vert, les couleurs cruelles des fleurs vivantes, les parfums entêtants et l'odeur de la sève.

La série « Angoisse » nous offre de moins en moins de romans de SF. ou de fantastique. Ainsi les deux derniers volumes parus, **Les nuits de Rochemaure** et **Mandragore,** sont de bons récits de suspense, mais relèvent de **Mystère-Magazine** et non de **Fiction.**

Jacques VAN HERP

L'otarie bleue par B.R. Bruss et **Le sang vert** par Maurice Limat : Fleuve Noir, Anticipation, 2 F. 50 le volume.

Ici, on désintègre (en série)

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais .... • Bon .... ***
Médiocre .... * Excellent .... ****
Moyen/assez bon ...... ** (Blanc : pas lu ou abstention.)

	Critique dans le numéro	JACQUES BERGIER	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMÈTRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOMÉ	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
Fantômes et farfafouilles .... Fredric Brown.	119	****	****	****	***½	****	****	**	***	***½	***	**3,50**
Tous les pièges de la Terre ...... Clifford Simak.	121	**	***	***	****	***	***½	***	****	***	****	**3,25**
Anthologie .... James Thurber.	117	**	****	***	****	**	****	***				**3,15**
Les malédictions .... Claude Seignolle.	117	*		**					***½	***½	****	**2,80**
L'assaut de l'invisible .... A.E. Van Vogt.	119	**	***	***	****	***	****	**	**½	**	*½	**2,70**
Métro pour l'enfer .... Vladimir Volkoff.	119	****		*	**	½	***		***	•	***	**2,05**
Planète d'exil .... Arcadius.	120	**		**		*½			**½	**	**	**2**
Plate-forme pour l'éternité ...... Peter Randa.	117	**		•					***	*½	***	**1,90**

	Critique dans le numéro	JACQUES BERGIER	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMÈTRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOMÉ	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
La machine suprême .... John W. Campbell.	118	**	*	*½	●	*½	**½	**	**	***	***	**1,85**
Histoires à côté .... Marguerite Cassan.	117	*		*½				**	**½		**	**1,80**
Les jardins de l'apocalypse ...... F. Richard Bessière.	118	●		*½	**½		***		*½	**½	*	**1,80**
Complot Vénus-Terre .... B.R. Bruss.	118	**		*½	●		**½		**	*	**	**1,55**
Les ancêtres .... Peter Randa.	118	**		●					**½	*	**	**1,50**
Ta baraque à malheurs .... Jean Murelli.	118	●		●					**½		***	**1,40**
Le 31 juin .... J.B. Priestley.	118	**		●	●	●		*	**½		**½	**1,15**
Visa pour Antarès .... F. Richard Bessière.	118	●			*	●			**		**	**1**
Le crépuscule des humains ...... Maurice Limat.	117	*			**	●			●	*½	½	**0,85**
L'ombre du vampire .... Maurice Limat.	117	*			*½	●			●	*	*	**0,75**

Gérard Klein attribue ● à la traduction de **La machine suprême.**
Martine Thomé et Pierre Versins attribuent chacun *** à la première moitié des **Jardins de l'apocalypse.**

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Jerry Lewis à la puissance deux

Pendant des années, la critique aidant, on a cru que Jerry Lewis était un affreux cabotin qui cherchait à faire rire grâce à une exagération imbécile de grimaces variées. On traitait son jeu de grossier et on décrétait, lorsqu'il n'y avait pas trop de scènes lascives entre Dean Martin (son partenaire d'autrefois) et les starlettes qui passaient leurs examens d'actrices dans ces productions farfelues, qu'à la rigueur ses films pourraient se programmer dans les matinées enfantines. On comparaît le couple Lewis-Martin à Bud Abbott et Lou Costello, aux Ritz Brothers, c'est-à-dire aux comiques du pauvre qui ne pouvaient effacer de nos mémoires les Laurel et Hardy et les Marx d'antan. Certes, les scénarios où apparaissaient nos deux compères suivaient toujours, comme dans les films égyptiens et indiens, le même canevas : 50 pour cent pour l'un, 50 pour cent pour l'autre, deux chansons à la mode, trois filles qui se déshabillent, une histoire d'amour « sincère », un certain nombre de gags, etc. Les constantes de départ étaient telles que peu importait la réalisation. George Marshall ressemblait à Norman Taurog et à Tashlin. A moins... A moins que ce ne fût Lewis qui, par son extraordinaire présence, arrivait à insuffler à ces films une manière d'unité. En effet, chez Abbott et Costello, chez les Ritz et autres, on ne relevait guère de continuité. Un moment, on attribua à Tashlin le mérite du succès de certains épisodes des aventures lewisiennes (**Hollywood or bust, Artistes et modèles**). Mais depuis que Jerry Lewis s'est séparé de Dean Martin, depuis qu'il s'est essayé lui-même dans la mise en scène, le doute n'est plus permis : nous sommes en présence d'un des plus grands auteurs et acteurs comiques contemporains. Les trois films qu'il avait réalisés jusqu'ici : **The bell-boy** (Le dingue du palace), **The ladies man** (Le tombeur de ces dames) et **The errand boy** (Le zinzin d'Hollywood), nous l'avaient démontré. S'il restait encore des hésitants, je pense que son dernier film, **The nutty professor** (Dr. Jerry et Mr. Love) suffira à les convaincre.

S'il est vrai que tout auteur doit entreprendre un jour ou l'autre son Faust ainsi que le disait Valéry, il semble que dans le domaine comique, aux USA, tout acteur doit s'essayer à parodier Stevenson. C'est ainsi qu'autrefois Costello et Abbott, les Ritz, etc., rencontrèrent le Dr. Jekyll. Lewis ne fait pas exception à la règle, mais sa version du dédoublement, loin d'obéir aux gags, se propose de nous communiquer un point de vue personnel, de critiquer une société et ses institutions. Avec **The nutty professor**, la comédie d'épouvante devient signifiante et intelligente. Dans les trois précédents films qu'il avait signés, Jerry abandonnait l'intrigue au profit de la situation et les fins yeux de la Critique (avec un grand C) boudaient ces histoires « informes » qui revenaient à une série de gags sans re-

lations entre eux. Ici, au contraire, comme pour déconcerter ses adversaires, Jerry raconte une histoire qui est par dessus le marché à la fois émouvante et dotée de sens. Les gags servent le propos de l'auteur et ne l'obligent pas à des entourloupettes rien que pour faire rire. Tout se passe comme si Jerry avait tourné ses trois précédentes productions pour se faire la main, avant de livrer très clairement son « message ». Qu'on m'entende bien : si le film est sérieux, il l'est à la manière de Charlot ou de Buster Keaton.

Il paraît qu'au collège, ses camarades surnommaient Jerry « l'idiot ». Et de fait le personnage qu'il incarnait jusqu'ici pouvait sembler reprendre l'étiquette que lui avaient collé ses condisciples. Mais grâce à Dieu, il semble se dégager de ce destin déterminé à l'avance. On sait à quel point les mots peuvent nous affecter : la psychologie moderne a suffisamment prouvé que les « labels » adhèrent si bien à l'enfant qu'il finit par s'y conformer pour de bon. L'analyse magistrale que Sartre a faite du cas de Genet, traité de voleur, demeure un modèle. Le cinéma a agi à l'égard de Lewis un peu à la manière d'une psychanalyse, ce qui lui a permis en fin de compte de s'exprimer librement et de se dégager des étiquettes. Le personnage de professeur distrait et timide qu'il incarne ici reflète sans nul doute ses propres complexes. Derrière l'apparence d'idiot, derrière les maladresses, derrière les malheurs, se profile un être humain qui tente de s'affirmer, qui cherche à exister. Et c'est ce qui finit par donner au film un côté poignant qui prolonge le rire et nous fait penser après coup à Charlot et à Keaton. Brimé, incompris, mal aimé, Jerry cherche à compenser son complexe d'infériorité. Le portrait qu'il esquisse de son personnage pousse la vérité jusqu'à remonter aux antécédents : d'où cette scène d'enfance cocasse où l'on rencontre les parents de Jerry (mère autoritaire, père soumis). Il ne faut pas croire que cet épisode rapide vient comme un cheveu sur la soupe ou pour le seul plaisir de nous montrer Jerry en layette. Non : les parents reparaissent in fine pour donner un peu de son sens au film et pour apporter un gag supplémentaire.

Mais il s'agit, ai-je dit, d'une parodie de la nouvelle de Stevenson, et c'est à ce titre que ce film entre dans le cadre de cette revue. En réalité, Jerry qui est co-auteur du script n'a repris que l'idée du dédoublement, pour en tirer quelque chose d'absolument original et neuf. Ainsi le gentil et timide professeur présente-t-il, au naturel, cet aspect hideux que l'on attribuait à Hyde. Et c'est lorsqu'il avale sa mixture, au contraire, qu'il devient beau et désirable (d'où le nom de Mr. Love). Avant d'entreprendre la réalisation, Jerry, en contrat chez Paramount, s'est sans doute fait projeter la célèbre version de Mamoulian (1932) avec Frederic March. En effet, à plusieurs reprises, il la cite : la caméra devient subjective avant de nous présenter Love (chez Mamoulian, elle l'était pour introduire Jekyll), le même plan de jambes attire l'attention de Jerry-Love (comme jadis Hyde-March entrevoyait les cuisses de Miriam Hopkins), la même scène de transformation, mais en couleurs, apparaît. Il faut dire à cet égard qu'utilisant magistralement la couleur, Jerry a su suggérer un cauchemar surréaliste que bien des cinéastes devraient lui envier. En même temps, il se moque au passage des vieux effets d'épouvante : poils qui poussent sur les bras, nez qui s'évase, etc.

Cela m'amène à parler des gags : ils sont le plus souvent excellents, aussi bien dans leur principe que dans leur réalisation : la scène avec le proviseur, quand Jerry s'enfonce dans le fauteuil ; la séquence de culture physique où ses bras s'allongent ; les effets d'amplification sonore quand il a la G. D. B. ; la montre qui joue une marche militaire ; l'oiseau qui dialogue comme un être humain ; etc. Je m'aperçois qu'il faudrait presque tout citer. Mais ce sur quoi je voudrais insister, c'est la signification profonde de ces gags, car ils ne sont pas le produit du hasard. S'ils sont drôles, ils n'en demeurent pas moins « dérangeants ». En effet, ils ont été conçus en fonction du sujet lui-même. De quoi s'agit-il ? Le

Dr. Jerry, professeur de chimie, n'est rien parce qu'il **n'est pas** une belle brute. Serait-il un génie qu'on l'ignorerait au profit d'un champion de base-ball ou d'un Elvis Presley quelconque. Et justement, quand il devient Love, il ressemble jusque dans le détail vestimentaire à l'idole des « copains » américains. Une satire aiguë des valeurs sociales contemporaines transparait à chaque image. Le démontage des « idoles » est poussé très loin. Au milieu d'un tour de chant, Love redevient Jerry et perd sa belle assurance. Comme s'il avait peur qu'on ne le comprenne pas, Lewis intercale alors un discours-confession qui arrête sans doute un moment la cascade de rire, mais qui me semble nécessaire au développement même de l'action, car le courage dont fait preuve alors le petit professeur de chimie dépasse en audace les démonstrations de force physique de tous les champions. On retrouve la vieille lutte de la faiblesse contre la force qui fusait dans les films de Chaplin, avec les mêmes pointes de cruauté.

Et ce qui frappe alors, c'est l'extraordinaire solitude du personnage. Ici aussi, on s'attend à le voir partir sur la route, seul, comme jadis Charlot. Pourtant il se trouve que son élève, la jolie Stella Stevens, l'aime et a décidé de le conquérir : elle l'entraîne derrière elle. Mais, à bien y réfléchir, le gag final (Stella a acquis des bouteilles du produit « virilisant » tandis que la mère de Jerry devient la femme soumise) est lourd de significations : contrairement à l'époque (presque pré-industrielle) de Charlot, il n'existe plus de fuite possible dans notre monde. Jerry ne pouvait prendre son baluchon et avancer au milieu de la chaussée vers une destination inconnue et solitaire. Et qui plus est, la femme a acquis le pouvoir sous forme des deux flacons de produits. Aussi bien cette fin, malgré son apparence de happy end, me paraît-elle bien plus triste que les conclusions d'un Chaplin. Jerry Lewis rejoint le comique sans concession de Keaton.

Outre que, dans les scènes d'épouvante proprement dites (la séquence de la transformation par exemple), Jerry n'a rien à envier aux maîtres du genre, le rythme même des autres séquences, la qualité même des gags, la tension qui règne en lui et dans le monde qui l'entoure, paraissent en fin de compte proprement effrayants. Malgré son apparence comique, **The nutty professor** n'est pas un film de tout repos. L'humour, disait Freud, est la douceur du surmoi : il faut croire que le surmoi de Jerry Lewis contient des doses explosives d'agressivité. Quoi qu'il en soit, à l'heure présente, Jerry me paraît le seul comique de son genre qui aille aussi loin sur le chemin du burlesque. Il possède certainement l'étoffe d'un grand auteur de cinéma. Ira-t-il jusqu'au pinacle ? Je veux le croire, car il a pour moi un autre titre de sympathie : il aime la science-fiction.

F. HODA

THE NUTTY PROFESSOR (Dr. Jerry et Mr. Love). **Scénario** : Jerry Lewis et Bill Richmond. **Production et réalisation** : Jerry Lewis. **Interprétation** : Jerry Lewis, Stella Stevens, Del Moore, Kathleen Threeman.

en bref

Bruno Schulz, Prix Nocturne 1963

Le Groupe Nocturne, qui est par nature secret et rassemble des fervents de littérature fantastique, vient de décerner, pour la seconde fois, le Prix Nocturne. Il est allé, le 10 novembre dernier, au Traité des Mannequins *(Julliard), recueil de récits insolites de l'écrivain polonais Bruno Schulz (1893-1942). Le Prix Nocturne se propose d'attirer chaque année l'attention du public lettré sur une œuvre d'inspiration fantastique ou insolite demeurée injustement méconnue. Le* Traité des Mannequins, *publié en 1961, répond on ne peut mieux à ces critères : fantastique, humour et poésie s'y mêlent intimement et atteignent à cette démesure à la fois mythique et familière où l'insolite dépasse et rejoint l'universel. Gérard Klein a dit ici-même (voir notre n° 96) le bien qu'il fallait penser de cette œuvre peu commune. Signalons, pour mémoire, que le Prix Nocturne avait déjà distingué, l'année dernière, le remarquable roman fantastique autrichien de Leo Perutz,* Le Marquis de Bolibar *(Albin Michel).*

Avènement français de Jean Ray

On en avait tant parlé qu'on n'y croyait plus. Mais cette fois c'est chose faite : Robert Laffont vient d'entamer la première publication en France des œuvres complètes de Jean Ray. Le tome un (l'intégrale en comprendra quatre) réunit Le livre des fantômes, Les cercles de l'épouvante *et* La cité de l'indicible peur. *Parallèlement, nos critiques littéraires découvrent enfin le grand écrivain belge âgé aujourd'hui de 76 ans. On va l'interviewer dans sa bonne ville de Gand (voir* Les Lettres Françaises *du 31 octobre), on publie des articles sur lui, il se rend à Paris pour une signature de livre et un passage à la télévision. Rappelons qu'il y a près de dix ans (en août 1954) que* Fiction *présentait pour la première fois une nouvelle de Jean Ray, en signalant combien il était scandaleusement méconnu. Notre revue peut donc s'enorgueillir d'avoir été la première à le faire découvrir. Mais de cela, un article comme celui des* Lettres Françaises *ne souffle mot...*

Projets cinématographiques

Faute d'avoir pu réunir des crédits suffisants pour couvrir un devis assez élevé, François Truffaut a momentanément renoncé à tourner Fahrenheit 451 *de Bradbury. En revanche, Pierre Kast — dont on connaît le goût pour le fantastique et la SF — annonce qu'il prépare un film intitulé* Les vampires d'Alfama ; *les vampires de son scénario sont sympathiques et représentent une société du bonheur persécutée par un pouvoir tyrannique.*

Le nouvel "Ailleurs"

Le numéro « zéro » de Ailleurs *nouvelle série, édité par Pierre Versins, est paru. Disons-le tout de suite, la réussite est totale et ne fait pas regretter* Ailleurs *ancienne formule. Avec cette publication, Versins donne enfin des littératures conjecturales l'étude encyclopédique qui avait toujours manqué. Voici le premier élément d'une précieuse collection. Abonnements : 36 F par an (à régler à Mme Belzanne, 55, rue de la Procession, Paris 15e, CCP Paris 15.233-10).*

Qui croire ?

Deux citations qui ce mois-ci nous ont causé de la perplexité :

« De nombreux astronomes sérieux ont signalé sur la Lune des cratères qui apparaissaient et qui disparaissaient, des lumières étranges, des objets qui semblaient bouger. » *(Jacques Bergier, postface à l'ouvrage de Charles-Noël Martin* Le cosmos et la vie, *p. 212).*

« On n'a jamais rien vu bouger sur le sol lunaire. » *(Charles-Noël Martin, p. 156 du même ouvrage.)*

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e (TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F. ; Maroc : 2,85 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

Table des récits parus dans "Fiction"

Onzième année (deuxième semestre 1963 : N°s 116 à 121)

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Une rédactrice, un journaliste et un écrivain, fidèles extra muros de **Fiction**, font appel aux auteurs, autoresses et débutants, pour des nouvelles fantastiques, anticipation, insolites ou policières. Ecr. avec 2 t. à la secrét. Mlle J. LANDRY, 36 rue La Bruyère, PARIS 9e.

Vends **Fiction** nos 66, 91 à 112 bis, 114 à 118 + livres divers + journaux **« Le Miroir »** 1914-1918, **« L'Omnibus »** 1863. Christian Delcenserie, 19 rue St. Pierre, ROYE (Somme).

Echange, vends, achète : toutes bandes dessinées américaines et françaises ; éditions originales de **Fantômas, Harry Dickson, Nick Carter,** etc. Faire proposition et envoyer tous renseignements à René CHATEAU, **La Méthode,** revue de cinéma, 53 Bd Saint-Michel, PARIS, 5e.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison de l'abondance des manuscrits français que nous recevons et du nombre de nouvelles retenues pour les numéros à venir, nous prions les auteurs de *bien vouloir s'abstenir désormais, et jusqu'à nouvel ordre,* de nous en adresser.

Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

Dépôt légal : 4e trimestre 1963 — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)